This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

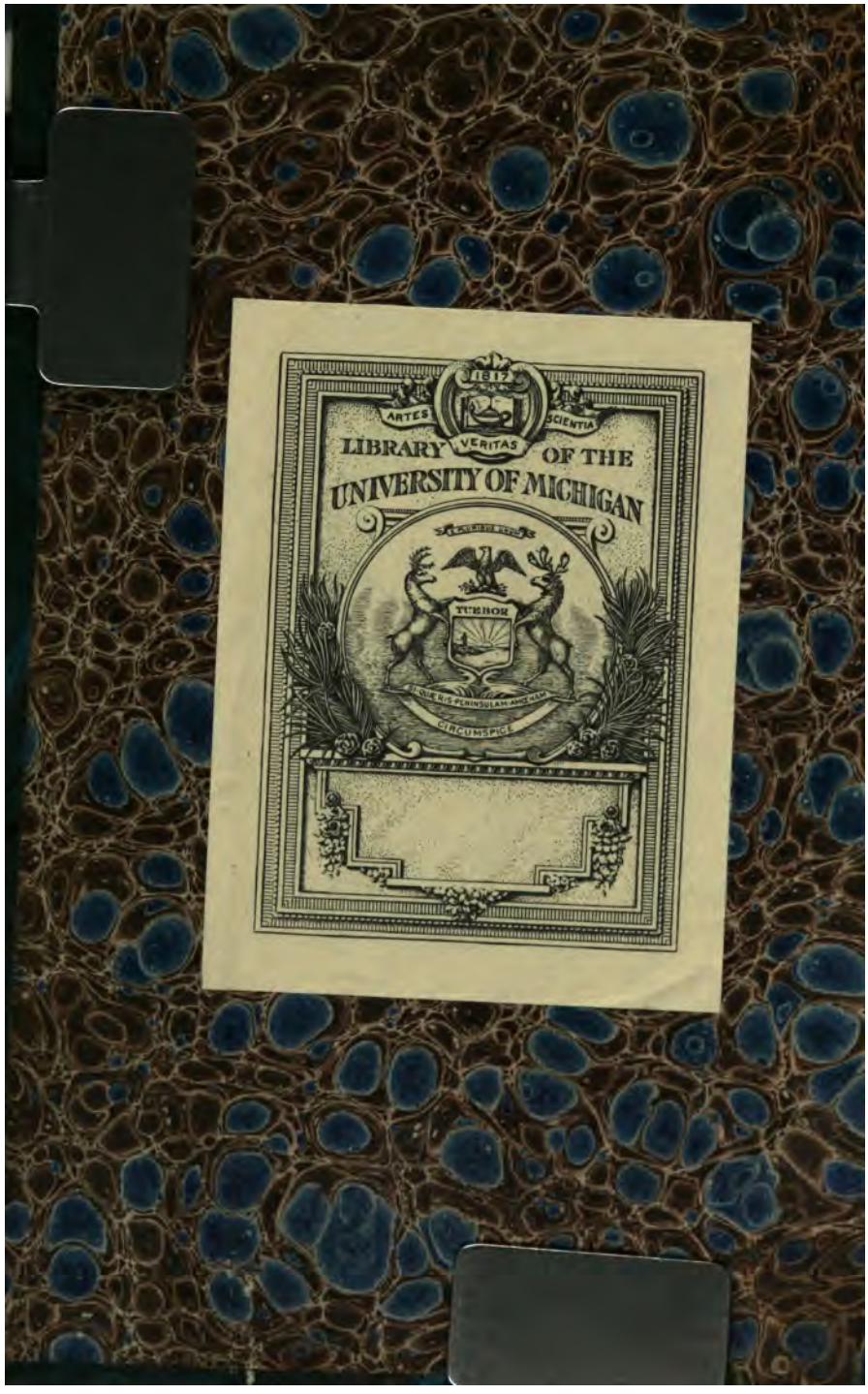
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

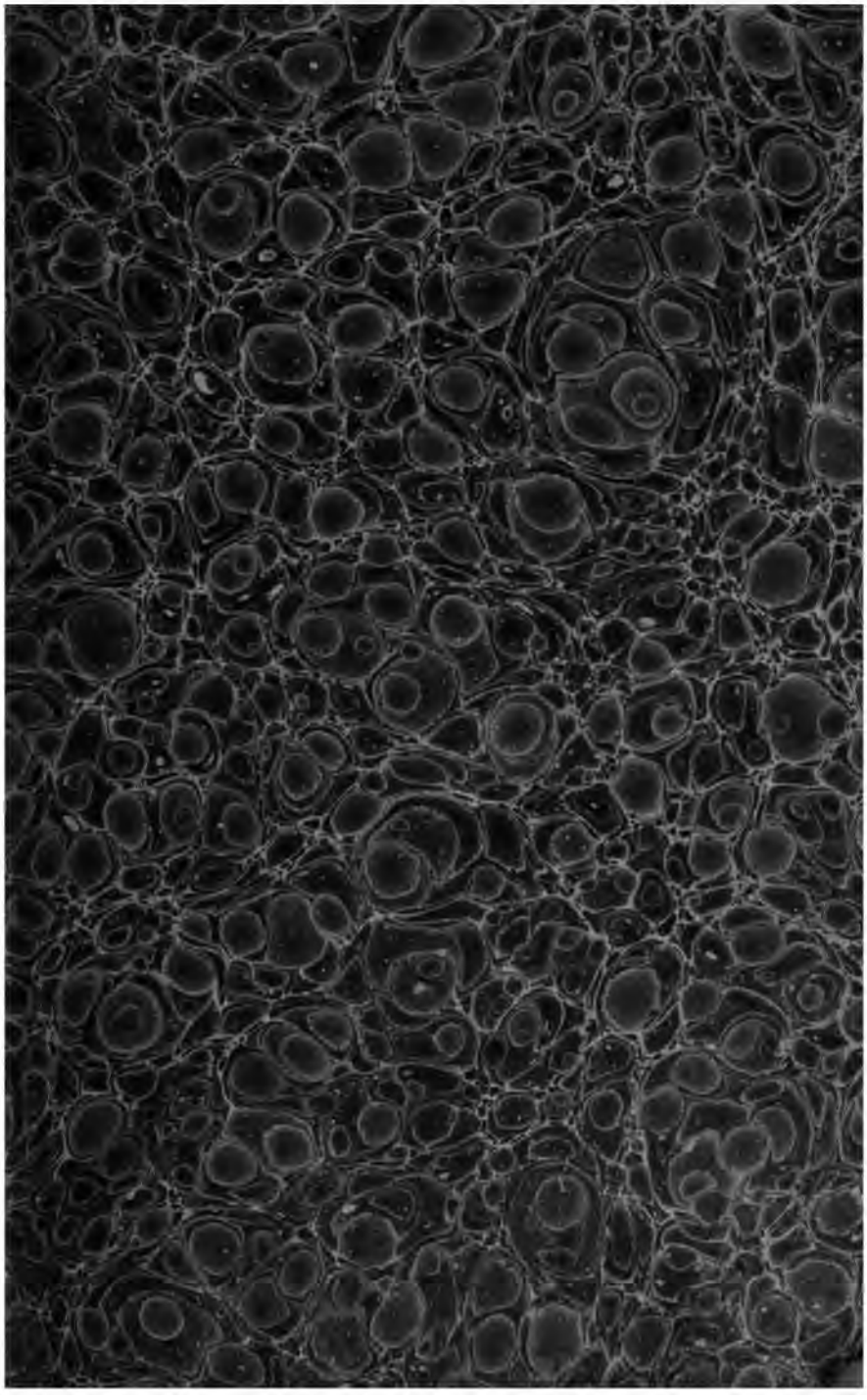
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01808324 9b


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



c/78

avec
la comparution des
requérants et leurs
Conseils

31.1. 200

CAMPAGNES

DU CORPS

SOUS LES ORDRES DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

Mgr LE PRINCE DE CONDÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE DENUGON.

CAMPAGNES

DU CORPS

SOUS LES ORDRES DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

M^GR LE PRINCE DE CONDÉ.

PAR M. LE M^IS D'ECQUEVILLY,

MARÉCHAL-GÉNÉRAL-DES-LOGIS DE LA CAVALERIE DUDIT CORPS, AUJOURD'HUI PAIR DE FRANCE, LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, etc.

Les enfans d'Israël dirent à Gédéon : « Commandez-nous, » vous, votre fils et le fils de votre fils. »

(LIVRE DES JUGES, *chap.* 8, *ver.* 22.)

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, F. S. G.

1818.

LOUIS-JOSEPH DE BOURBON,

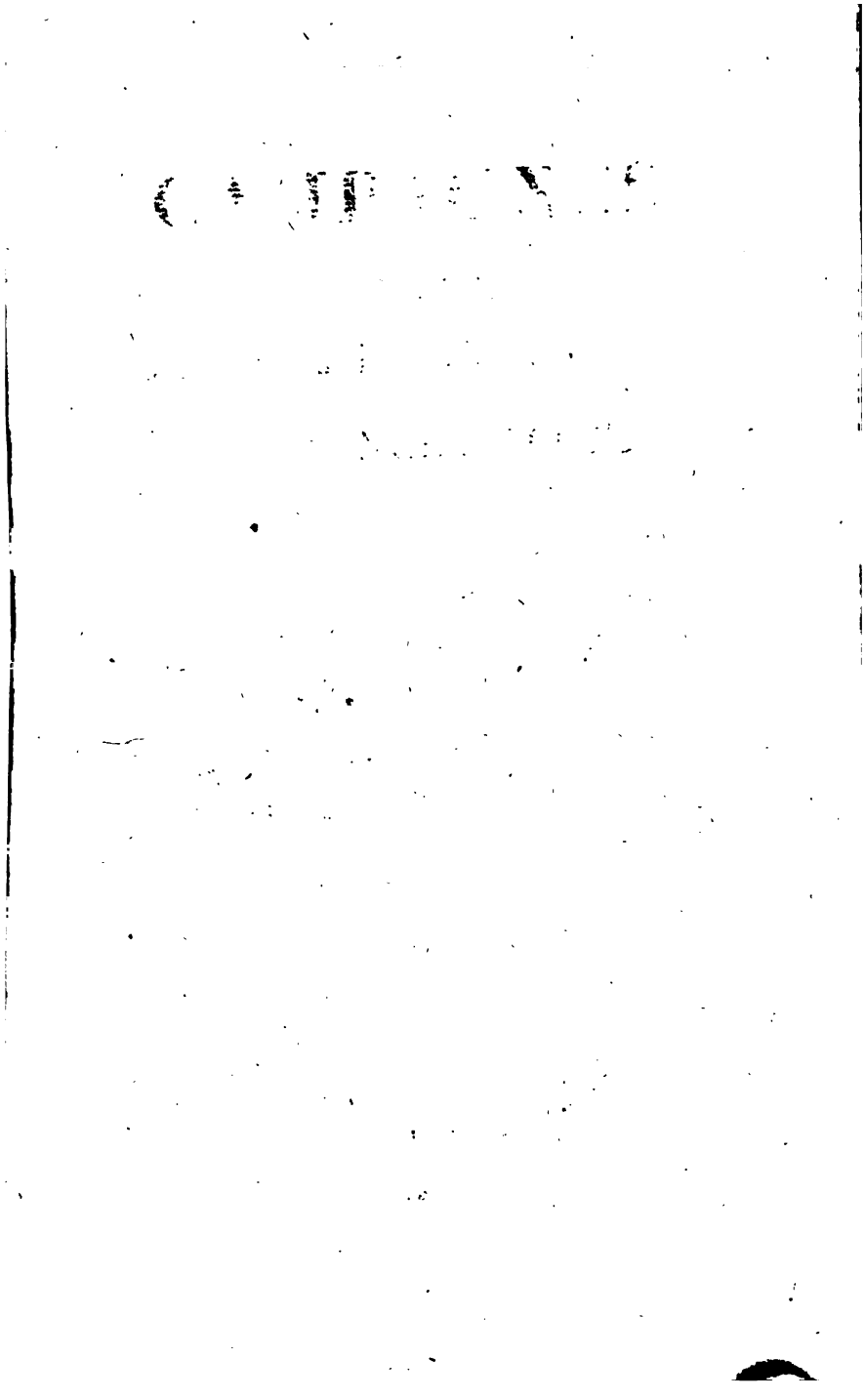
PRINCE DE CONDÉ,

Né à Paris le 9 Août 1736

et décédé en la même ville,

le 13 Mai 1818,

à l'âge de 81 ans, 9 mois et 4 jours.



toire, il n'appartient qu'aux contemporains de dire : *J'ai vu et voilà ce que j'ai vu : Quœque... vidi.*

Les principaux acteurs devraient être les seuls historiens. Lorsque la gloire appartient à trois générations de héros que l'on vit combattre ensemble, le public n'a point à craindre que de fidèles compagnons de leurs dangers, retiennent pour eux-mêmes une faible partie de l'encens qu'ils brûlent pour trois princes déjà jugés par l'Europe.

Nous avons vu le prince de Condé sur le champ de bataille ; il était intrépide comme Henri iv, comme lui avare du sang français et prodigue du sien. Tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher savent combien il était humain, affable et modeste. Son aimable condescendance rapprochait les distances, sans que la discipline militaire perdît rien de sa force.

L'historien peindra le prince de Condé dans le cours de son honorable carrière. Ces mémoires n'ont pour objet que son attitude militaire depuis la fatale époque de nos désastres. Econome du temps qui fuit, il en régla l'emploi avec cette précision qui ne laisse perdre, ni un point dans l'espace, ni un instant dans la durée. Nos malheurs firent sentir toute la profondeur de cette pensée de son aïeul : « Lorsque l'on doit » l'exemple, perdre un instant est une » faute. »

Il est moins heureux que l'on ne pense de débuter avec éclat; le public sait peu de gré de se soutenir : reste-t-on au même degré, il oublie tout ce qui a commandé son admiration; nous rampons à ses yeux dès que nous cessons de planer. Le prince de Condé fut toujours égal à lui-même et à la hauteur de son nom.

Le sentiment dont il honorait le vicomte

de Mirabeau, l'avait porté à protéger son frère. Le prince crut que son rang et ses qualités personnelles lui donneraient de l'ascendant sur un homme que la multitude précipita de la roche Tarpéienne, après l'avoir conduit au Capitole. Il n'ignorait pas que le comte de Mirabeau savait le juger, et qu'au moment de la convocation des États-généraux, il avait écrit au comte de Guibert :

« Tout ce qui est soldat, aime et honore » le prince de Condé....; il est autre chose » que militaire. Je suis frappé de cette net- » teté de discussion, de cette expression » toujours juste, de cette succession de dé- » veloppemens, de cette analyse qui, dans » sa bouche, réduit les questions à un point, » et qui d'une missive laconique fait un » traité. »

Plus l'horizon politique s'obscurcissait, plus le prince cherchait des consolations en lui-même et dans le cœur de ses amis ;

l'éducation de son petit-fils était déjà le rêve de son imagination paternelle.

L'orage révolutionnaire s'éleva ; il le jugea irrésistible. Un Condé ne pouvait être neutre dans les malheurs de la patrie ; il sentit que les talens et le courage seraient une barrière insuffisante contre un débordement universel. Il se tut avec les lois et disparut avec la justice ; il partit avec son fils et son petit-fils : il sembla voir Anchise, conduit par Enée que suit le jeune Iules. Comme le fondateur de Rome, longtemps poursuivi par le destin, il fut repoussé d'un lieu dans un autre ; mais plus heureux que lui, il reverra enfin le palais ombragé des lauriers de la victoire, et aujourd'hui masqué par des cyprès.

Si le prince forcé de s'éloigner de sa patrie fut exposé à tous les genres de privations, son sort fut adouci par le dévouement et les bénédictions des braves réunis

sous ses drapeaux, et par la piété filiale du duc d'Enghien. Lors de l'évacuation de Constance par l'armée royale, le jeune prince qui y était resté, non sans danger, ne se décida à abandonner la place que lorsqu'il fut certain que son aïeul en était sorti.

Quel respect le prince de Condé n'avait-il pas inspiré à son petit-fils pour les victimes de la cause sacrée! M. de Salgues, maréchal-de-camp, fut tué à cette malheureuse affaire de Constance; le duc d'Enghien ne voulant pas laisser son corps au pouvoir de l'ennemi, fit rentrer dans la ville un fort détachement commandé par M. Lepage, capitaine de la compagnie suisse, qui rapporta le cadavre.

On a beaucoup écrit sur les guerres d'un trop long interrègne; il a fallu *passer à cheval* (1) sur une partie de ce que la pré-

(1) Expression de Montaigne.

vention a dicté. Les injures, sans preuves, sont l'esprit de ceux auxquels il ne faut pas donner le relief d'une réfutation sérieuse. Si un français est toujours éloquent, en parlant de courage, on doit lui savoir peu de gré de l'éclat prêté à des faits inexacts. La vérité est le premier devoir d'un historien. Nous n'avons point visé à la pompe des expressions, mais nous avons le droit de dire : *Neque Otho, neque Vitellius.*

Nous sentons combien il est délicat de rappeler les événemens contemporains. La relation des faits récens n'a ni le prestige né de l'éloignement, ni la valeur que la curiosité prête à ce qu'elle ne connaît pas.

Le besoin de profiter du passé se fait doublement sentir après une grande révolution. En sortant des factions, la sainte voix de la Vertu est souvent comprimée par les derniers efforts des passions; en racontant, il est difficile de s'isoler des opi-

nions qui ont fait la force des partis respectifs.

Puissent nos fautes nous convaincre qu'une nation cesse d'être heureuse et forte, lorsqu'elle renonce aux principes qui l'avaient placée si haut dans l'opinion de l'Europe! Le malheur et l'expérience sont les deux grands livres du genre humain. Espérons que les générations qui nous succéderont, moins inquiètes que leurs devanciers, légueront à leurs enfans des annales moins fécondes en calamités et en erreurs.

La conquête la plus utile aux peuples est l'amour de l'ordre, l'esprit public, la fixité dans les idées, la crainte des innovations, le dévouement au Souverain légitime, la sévérité pour soi-même, l'indulgence pour les autres, le respect pour la Religion et les lois, et non les lauriers qui coûtent toujours tant de larmes et de sang.

Le prince de Condé gémissait sur une terre étrangère de voir sa patrie offrir le spectacle d'un État colossal, expiant la violation du pacte qui unit les peuples aux Rois, comme une chaîne invisible rattache le Ciel à la terre.

Nos erreurs ne doivent pas être une leçon inutile. Pour que cette leçon soit doublement salutaire, il faudrait être d'accord sur la manière d'écrire l'Histoire. Nous nous garderons bien de proposer des préceptes, et encore moins de juger les écrivains qui nous ont devancés. Nous n'avons rien de complet sur le sujet que nous traitons. Son importance a provoqué et honoré les veilles d'un publiciste (1) qui fit les 20 et 21

(1) Campagnes des armées de Condé et de Bourbon, suivies de Celles de 1814 et 1815, ou les Bourbons, les Maisons Militaires du Roi et de Monsieur, et les Volontaires Royaux; dédiées à S. A. R. Monsieur, par le chevalier de Foulaines (de l'armée de Condé, compagnie du comte de Corsac).

mars 1804, dans l'intérêt du duc d'Enghien, ce qu'il avait fait le 24 décembre 92 pour Louis XVI. Il suspend la publication de son ouvrage, pour s'occuper exclusivement d'un Monument élevé à la mémoire du Roi martyr (1).

C'est au moment où tous les arts consacrent le souvenir et perpétuent les traits d'un prince apprécié par l'Europe entière, que j'ai éprouvé le besoin de suppléer à ce que je n'ai pas eu la consolation de prononcer à la tribune de la Chambre des Pairs. Avant de rappeler ce que j'improvisai dans la douleur, entrons dans des détails sur les motifs qui ont provoqué la publication d'un Journal destiné à n'en recevoir aucune. Donnons quelques renseignemens certains sur les services des

(1) *Louis XVI et ses Défenseurs*, dont les douze premiers numéros ont paru le 27 d'avril dernier, est dédié à S. M. Il est terminé par le *Règne de* Louis XVI.

braves qui ont survécu à la preuve la moins équivoque d'une fidélité inaltérable, et d'une constance que la postérité saura mieux apprécier que les contemporains.

Les éditeurs des Conquêtes et Victoires des Français, ayant (tome 6, pages 292 et suivantes) rendu un compte très-inexact de la journée d'Ober-Kamlach, le 13 avril 1796, je crus qu'il était de mon devoir de payer un tribut mérité à la valeur de mes compagnons d'armes, en rétablissant la vérité des faits. Je publiai donc la relation fidèle de cette malheureuse journée, où, les Français combattant des Français, la valeur fut égale des deux côtés : la mort éclaircit les rangs, mais la peur n'en rompit aucun.

Ce récit était tiré d'un Journal rédigé secrètement tous les soirs, et dans lequel, pendant les Campagnes de l'armée de Condé, je consignais tout ce que j'avais

fait, vu et entendu dans la journée. En n'écrivant que pour moi, je comptais sur les sensations douces que donne le souvenir des malheurs même, et me disais avec Virgile :

Forsan et hæc olim, meminisse juvabit.
Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes.
J. Delille.

L'Honneur qui accueillit l'hommage rendu à de braves Chevaliers, découvrit l'existence de ce Journal, rarement confié à l'amitié; cette amitié, toujours indulgente, me pressa de le rendre public, et m'en fit même un devoir. Je résistai à ses séduisantes sollicitations; j'avais un motif sacré : je connaissais les sentimens les plus secrets du prince qui nous avait commandés et qui avait été l'âme de notre corps. Je savais que la publication alarmerait sa modestie, et plus que jamais je segrai mon travail. La mort de cet auguste prince permettant de jeter, à pleines mains, sur son

tombeau les lauriers et les lys, mes amis et mes compagnons d'armes ont renouvelé leurs sollicitations ; j'ai cédé enfin, parce que j'ai écrit la vérité et que je l'ai écrite sans animosité, comme sans prétention. Je ne suis qu'un soldat ; je sais respecter la valeur, même dans mes ennemis, et le combat cessé, il m'est doux de les voir porter les mêmes couleurs que moi ; il n'est plus deux partis en France : il n'y a qu'un Roi et des Français.

Avant de commencer le récit, il sera permis de donner un libre cours à mes regrets et aux sentimens dont je suis pénétré pour l'auguste prince qui m'honora longtemps de ses bontés et de son amitié.

L'instant où la mort dit à la flatterie : Tais-toi et fuis, est celui où elle dit à la vérité : Lève - toi et parle. Voici donc l'expression de ma reconnaissance, l'hommage

que je me proposais de rendre, à la Chambre des Pairs, au Nestor des guerriers, lorsque je fus prévenu à la tribune par mon collégue, le comte de Damas :

« Messieurs, je n'ai jamais mieux senti l'avantage et l'honneur de siéger parmi vous, qu'au momen où ils me fournissent l'occasion de jeter quelques fleurs sur la tombe du héros dont nous déplorons la perte. La reconnaissance et le dévouement sans bornes qui m'attachaient à S. A. m'en font un devoir bien doux à remplir. Dix campagnes près de lui, l'honneur de l'avoir accompagné à Pétersbourg, m'ont rendu témoin de ses succès à cette cour, comme je l'avais été de sa valeur héroïque sur les champs de bataille. Modèle et idole de la noblesse française, à la tête de laquelle il a développé ce grand caractère qui honorera à jamais sa mémoire ;

père de ses soldats; calme et patient dans les revers, modeste dans les succès, aucun feuillet ne sera à déchirer dans son Histoire; elle transmettra à nos neveux, sans la moindre tache, ses vertus militaires et civiles. Cet auguste prince a conservé jusqu'au dernier moment l'impression de l'emploi le plus glorieux de sa vie. Peu d'heures avant d'expirer, on lui entendit prononcer distinctement ces mots qui paraissent devoir appartenir à l'Histoire : *Ubi est Bellum* (où est la guerre)? Les orateurs les plus distingués promulgueront les éloges dont Monseigneur le prince de Condé s'est rendu si digne. Pour moi, Messieurs, n'ayant que l'éloquence du cœur, je me bornerai à rapporter les mots que lui adressa un de nos honorables collégues (le général Maison), lors de son débarquement à Calais avec le Roi, et que notre Monarque, juste appréciateur

des personnes et des choses, a daigné se rappeler en lui accordant ses suffrages : *Monseigneur, vous nous avez donné de grands exemples et de bonnes leçons.* »

JOURNAL
DES CAMPAGNES

DE LA DIVISION

AUX ORDRES DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

Mgr LE PRINCE DE CONDÉ;

PRÉCÉDÉ DE L'EXPOSÉ DES ÉVÉNEMENS QUI EN ONT DÉTERMINÉ LA FORMATION.

1789.

La funeste révolution que fit éclore la convocation des États-généraux en 1789, ayant pris dès le premier moment un caractère alarmant pour la sûreté de ceux des princes qui, avant et depuis l'ouverture de cette fatale assemblée, défendaient avec autant de fermeté que de constance les droits de la monarchie, de la noblesse et du clergé, que la grande majorité des États-généraux avait résolu d'anéantir, le Roi exigea de son frère,

le comte d'Artois, et du prince de Condé, qui s'étaient particulièrement prononcés, qu'ils sortissent du royaume; les ducs de Bourbon et d'Enghien, fils et petits-fils de ce dernier, suivirent son sort. Monsieur, l'aîné des frères du Roi, qui avait mis beaucoup de réserve dans sa conduite, crut pouvoir sans péril rester près du Roi, dont par sa présence il adoucissait les chagrins. Le prince de Conti adopta par timidité le parti qu'une prudence nécessaire et les ordres du Roi avaient dictés à ses cousins : ils furent obligés les uns et les autres de prendre des précautions multipliées jusqu'aux frontières pour se soustraire à la fureur et à l'animosité du peuple, que les factieux avaient tellement excité contre eux, que leur vie même eût couru les plus grands risques s'ils fussent tombés entre ses mains.

Les princes, arrivés par différentes routes à Bruxelles, ne tardèrent pas à se réunir à Turin, où le roi de Sardaigne s'était empressé de leur offrir un asile, à l'exception du prince de Conti, qui, après quelque séjour tant dans le Brabant qu'à Francfort, sollicita pour rentrer en France un passeport auprès des États-généraux, qui s'étaient donnés le titre d'assemblée nationale, et revint à Paris

peu de mois après son départ. Puisse l'histoire donner des motifs de nature à justifier un retour qui causa du scandale, moins cependant que la condescendance du prince à prêter le serment nommé civique!

La marche rapide de la révolution commençant à rendre ses suites incalculables, le Roi se décida, peu de temps après le départ du comte d'Artois, à faire partir les ducs d'Angoulême et de Berry, ses enfans, pour le rejoindre à Turin, où la comtesse d'Artois se rendit à peu près à la même époque.

Le comte d'Artois et le prince de Condé, réunis à Turin, s'occupèrent des moyens d'arrêter les progrès d'une révolution qui menaçait d'un renversement total le trône et l'autel, déjà bien ébranlés. Leurs premières tentatives auprès des puissances dont ils étaient dans le cas d'espérer des secours, furent sans succès. Les souverains, qui voyaient les uns depuis long-temps avec jalousie, les autres avec crainte, l'extrême prépondérance qu'avait la France dans la balance de l'Europe, paraissaient n'apercevoir dans ses troubles intérieurs qu'un moyen de l'affaiblir : aucun d'eux ne mesurait encore l'étendue du danger qui les menaçait par la propagation d'un sys-

tème désorganisateur, dont le premier principe était l'anéantissement de toute religion et de toute souveraineté. Il faut cependant excepter de ce nombre le roi de Suède, Gustave III, et l'impératrice de Russie, Catherine II, dont l'opinion à cet égard, et le zèle pour la cause de la monarchie se manifestèrent dès le premier instant; mais l'extrême éloignement des états de cette dernière, et la guerre avec les Turcs dans laquelle elle se trouvait engagée, ne lui permettaient pas d'employer efficacement et aussi promptement qu'il eût été à désirer, les forces qu'elle avait à sa disposition; pour opposer une digue au torrent dévastateur qui menaçait l'Europe. D'ailleurs, Catherine méditait alors le projet, et préparait les moyens d'envahir le reste de la Pologne, et d'en faire un partage définitif avec l'Autriche et la Prusse. Elle faisait valoir cette considération, comme le motif qui l'empêchait de prendre encore part à la coalition contre les rebelles de France, à laquelle elle tâchait d'engager les autres puissances. Le roi de Suède, animé des sentimens les plus chevaleresques, annonçait l'intention où il était de se mettre à la tête de cette croisade, pour laquelle il aurait fourni son contingent, à

raison et peut-être au-delà de ses moyens. On sait que ce monarque, digne d'un meilleur sort, expira quelques mois après au sein de sa capitale, sous le poignard d'un assassin, que quelques personnes crurent dirigé par les chefs de la rébellion de France, auxquels son opinion prononcée et la fermeté de son caractère l'avaient rendu redoutable. L'impératrice de Russie se borna dès-lors à donner des preuves de son intérêt pour la cause du Roi et de nos princes, soit par les secours pécuniaires qu'elle envoya à ceux-ci, soit par l'activité de ses démarches auprès des différens cabinets de l'Europe; démarches qui purent peut-être contribuer à leur détermination ultérieure. Les princes, voyant qu'ils ne pourraient compter sur l'assistance prochaine d'aucun des souverains que leurs moyens, et même leur intérêt particulier, auraient dû mettre dans le cas de leur en donner, employèrent toutes les ressources de politique et d'argent qu'ils purent réunir, pour exciter dans différentes parties du royaume des soulèvemens contre le nouvel ordre de choses, qui n'était pas encore assez affermi pour ne devoir pas espérer que si ces mouvemens étaient bien dirigés, on pourrait en obtenir le succès désiré.

1790.

L'année 1790 fut employée aux dispositions jugées nécessaires pour parvenir au but que l'on se proposait. Lyon avait été choisi pour être le foyer de ce commencement de contre-révolution. Les princes étaient assurés du comte de la Chapelle, maréchal-de-camp, qui y commandait, et des troupes qu'il avait à ses ordres. Les bonnes dispositions d'une grande partie des habitans leur étaient également connues; un nombre assez considérable de gentilshommes, particulièrement de l'Auvergne, s'étaient rendus individuellement à Lyon avec armes et chevaux, et ne devaient se réunir qu'au jour marqué. M. de la Chapelle avait assuré la marche des princes, qui l'étaient d'ailleurs des secours et de l'assistance du roi de Sardaigne, en distribuant des troupes sur la route depuis les frontières jusqu'à Lyon, où les princes se seraient rendus, à l'époque convenue vers la fin de décembre. Ils avaient alors lieu de se flatter que les provinces et la majeure partie de l'armée, n'étant point encore atteintes du poison qui infectait la capitale et les troupes qui s'étaient approchées de

ce foyer de corruption, ils pourraient réunir autour d'eux un assez grand nombre de sujets et de régimens fidèles pour marcher sur Paris, dissoudre l'Assemblée nationale, et replacer sur la tête du Roi la couronne à laquelle les rebelles avaient substitué une cocarde tricolore. Ce signe de révolte avait été placé sur son chapeau, lorsque le 17 juillet ce malheureux prince était venu, par les suites d'une faiblesse que l'on ne peut trop déplorer, et en même temps avec un courage que l'on ne saurait trop admirer, se livrer dans Paris à une troupe de factieux qui, sous le nom de municipalité, s'attribuait la suprême autorité dans la capitale.

Des mesures mal concertées, des indiscrétions, et surtout un commencement de méfiance que quelques intrigans, parmi lesquels on distinguait un ancien ministre du Roi, qui voulait en remplir exclusivement les fonctions au-dehors, cherchaient à inspirer au Roi et à la Reine sur la pureté des intentions des princes, firent échouer les projets pour le succès desquels tant de démarches et d'argent avaient été employés. Ils furent découverts et les principaux agens se virent arrêtés; mais comme la partie égarée de la nation n'avait pas, à cette époque, atteint encore le degré de férocité au-

quel elle est parvenue depuis, et que le soupçon ne tenait pas encore lieu de preuves, il ne s'en trouva pas de suffisantes pour convaincre aucun des hommes impliqués dans cette affaire d'y avoir pris une part active : quelques-uns des principaux furent conduits à Paris sous bonne escorte, et remis en liberté peu de temps après. Les autres se dispersèrent. Les Auvergnats, qui auraient couru de grands risques à retourner dans leur province, sortirent du royaume et joignirent les princes. Ce fut là le principe de l'émigration qu'ils jugèrent dès-lors devoir rendre commune à toute la noblesse, espérant, avec le secours dont quelques puissances commençaient à les flatter, rassembler, hors du royaume, un parti qu'il devenait impossible de former dans l'intérieur, où l'esprit de rébellion et l'oubli de tout principe faisaient chaque jour de nouveaux progrès. En conséquence, d'après des avis que les princes firent répandre en France, l'émigration des gentilshommes prit une activité qui s'étendit d'un bout du royaume à l'autre.

1791.

L'empereur Léopold ayant fait, dans l'hiver de 1791, un voyage en Italie, le comte d'Artois profita de cette circonstance pour le voir, et se rendit à son passage à Mantoue, où il eut une conférence avec ce monarque. L'empereur lui prodigua des témoignages de bonne volonté, d'intérêt pour le Roi et pour sa personne; mais ils furent généralement regardés comme insignifians de la part d'un prince dont la prudence et la réserve étaient le caractère distinctif.

Les princes ayant jugé alors qu'il devenait nécessaire, pour le succès du nouveau projet qu'ils avaient arrêté, de se rapprocher de la frontière des provinces où se trouvait la majeure partie de l'armée, se décidèrent à quitter Turin. Le prince de Condé et ses enfans en partirent les premiers, et, après un court séjour à Stuttgard, ils se fixèrent, au mois de juin, à Worms, dans un château que l'électeur de Mayence leur avait offert. Le comte d'Artois ayant fait un voyage de quelques semaines en Italie, sans être déterminé sur l'asile qu'il choisirait, en demanda un à l'électeur

de Trèves, son oncle, et se rendit, en conséquence, dans le mois de juin, à Coblentz.

L'émigration des officiers et des gentilshommes devint alors presque générale : elle éprouvait si peu d'obstacles, que l'on faisait publiquement, au Palais-Royal et à l'Opéra de Paris, des arrangemens pour se rendre à Coblentz auprès des princes, qui, s'affermissant dans le projet qu'ils avaient conçu de former des rassemblemens autour d'eux, continuaient à employer tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour stimuler et pour favoriser cette émigration.

Le mois de juin amena l'époque à jamais douloureuse pour tous les bons Français, et dont le souvenir a laissé dans leur cœur des traces trop profondes pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici les détails de la fuite de notre malheureux Roi, et des circonstances horribles qui accompagnèrent son arrestation à Varennes, et son retour dans la capitale. Monsieur, frère du Roi, parti en même temps que lui de Paris, avec Madame, avait été plus heureux, et, par les soins du comte d'Avaray, était arrivé sans obstacle à Bruxelles, où le comte d'Artois était venu au-devant d'eux. Après y avoir fait un court séjour, logés à la

résidence de l'archiduchesse Christine et du duc Albert de Saxe, son époux, qui leur firent l'accueil le plus distingué, les princes et Madame étaient allés à Coblentz, où l'électeur ne mit point de bornes aux secours et aux attentions qu'il leur prodigua.

La majorité de l'assemblée ayant jugé que la nouvelle captivité de notre infortuné monarque rendait indispensable, un nouveau serment, où le nom du Roi ne fut pas même prononcé, cette circonstance acheva de déterminer les officiers qui, par incertitude, timidité, ou intérêt, peut-être même dans l'espoir de pouvoir rendre encore quelques services au Roi, avaient conservé jusques-là des emplois que l'insubordination des soldats, et le mépris dont ils étaient autorisés à accabler les nobles, rendaient bien pénibles à exercer, et bien méritoires pour ceux dont les intentions étaient véritablement pures, car il s'en trouvait encore dans les régimens un assez grand nombre de cette espèce, dont la plupart avaient même reçu ordre des princes de rester à leur corps, tant que leur honneur et leur sûreté personnelle ne seraient pas compromis. Les officiers de quelques régimens, qui ne s'étaient encore que légèrement écartés de la discipline

et du respect pour l'autorité, furent même engagés par les princes à prêter le serment, afin d'être à portée de maintenir leur corps dans la disposition où ils paraissaient être de servir utilement le Roi dès que l'occasion s'en présenterait. Une partie du régiment de Berwick-Irlandais suivit ses officiers, et sortit de Landau, avec armes et bagages, pour joindre les princes qui offraient deux points de rassemblemens, le quartier-général des frères du Roi étant fixé à Coblentz, et celui du prince de Condé, à Worms.

La portion émigrée du régiment de Berwick, une légion que le vicomte de Mirabeau aussi prononcé dans ses sentimens de royalisme que son frère l'était dans ceux de la rébellion, avait obtenu de lever avec les fonds que les princes lui avaient fourni, un corps de cavalerie de trois cents gentilshommes ou jeunes gens de bonne famille, désignés sous le nom de chevaliers de la couronne, que le comte de Bussy, gentilhomme émigré de Bourgogne, avec une somme assez considérable, mettait sur pied, furent le premier noyau de l'armée que les princes avaient résolu de rassembler. Les gardes-du-corps du Roi, dont la paie avait été conservée jusqu'au 21 juin, furent

licenciés alors, et les princes prirent aussitôt tous les moyens nécessaires pour les réunir à Coblentz, où ils arrivèrent successivement, et ne tardèrent pas à former, par le nombre de surnuméraires qui s'y joignirent, un corps plus considérable qu'il ne l'était précédemment ; l'arrivée de quelques corps entiers d'officiers, et la quantité de gentilshommes qui passaient individuellement et journellement au-delà des frontières, déterminèrent les princes à solliciter auprès de l'archiduchesse Christine, gouvernante des Pays-Bas, la permission de former à Ath un établissement pour cette noblesse émigrée. Cette permission ayant été plutôt arrachée qu'obtenue, le comte de la Châtre, maréchal-de-camp, fut nommé par les princes pour commander ce rassemblement, qui fut dès-lors distribué en compagnies d'infanterie et de cavalerie. La première fut formée par les officiers de Colonel-général infanterie, partis de Dunkerque ayant emporté avec eux le drapeau blanc, et conduits par le chevalier de Theon, lieutenant-colonel : ils ne tardèrent pas à être suivis par une partie des officiers de Colonel-général cavalerie, qui, sous les ordres du vicomte de Vergnette, leur lieutenant-colonel, firent également hommage

au marquis de Vergennes. Les princes firent, en outre, des capitulations avec quelques princes d'Allemagne et plusieurs particuliers, pour la levée de différens corps. Je ne discuterai point ici la question si les fonds immenses qui furent distribués pour cet usage, et peut-être avancés un peu légèrement à des intrigans avides, n'eussent pas été employés d'une manière plus utile, en tâchant de rallier aux princes une partie des régimens, et en particulier de ceux de la cavalerie, qui n'étaient pas encore assez corrompus pour que l'on ne dût pas espérer à cet égard un succès que des distributions d'argent, faites à propos, rendaient bien vraisemblable. Ne me permettant, sur cet objet ni sur quelques autres circonstances, aucune réflexion, je me borne à exposer les faits qui doivent me conduire au but que je me suis proposé, la formation du corps du prince de Condé et le détail de ses opérations.

L'année 1791 fut employée, de la part des princes, aux différens préparatifs; les cabinets de l'Europe continuaient à témoigner la plus grande indifférence sur les progrès de la révolution française.

Le comte d'Artois avait fait un voyage à Vienne dans l'espoir d'obtenir enfin, de l'em-

pereur, les secours qu'il lui faisait espérer, depuis si long-temps. On lui avait témoigné personnellement les plus grands égards, prodigué les assurances du bien vif intérêt que l'on prenait au sort du roi et de la famille royale; mais ses démarches, à la cour de Vienne, ne lui avaient procuré d'autre avantage que celui d'obtenir, de Léopold, qu'il se rendrait à Pilnitz, maison de campagne de l'électeur de Saxe, où le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, devant se trouver également, ces deux souverains seraient à portée de prendre d'accord, les mesures que la situation critique de la France, et le danger qui menaçait l'Europe ne pouvaient que rendre nécessaires. Le comte d'Artois, suivi de l'ex-ministre Calonne, qu'il avait mené avec lui à Vienne, accompagna l'empereur à Pilnitz.

On sait qu'il ne résulta de cette fameuse conférence qu'une déclaration entortillée, dont les phrases astucieuses ne laissaient aucun espoir sur la franchise des dispositions des puissances à ceux qui voulaient examiner assez froidement cette pièce diplomatique, pour en réduire le sens à sa juste valeur.

et peut-être achetés, de plusieurs individus des deux sexes qui s'étaient emparés de sa confiance. Il protégeait, il chérissait les Français émigrés, que dans leurs disgrâces il désigna toujours les nobles victimes de l'honneur. La connaissance particulière que quelques circonstances m'ont mis à portée de prendre du caractère et des opinions de Frédéric-Guillaume II, m'impose la loi de lui rendre cet hommage.

L'impératrice de Russie continuait de prodiguer des secours d'argent aux princes, auprès desquels elle avait accrédité le comte Nicolas Romanzow en qualité de ministre plénipotentiaire.

Les masques étant alors soulevés (car on ne peut avancer qu'ils fussent tous absolument tombés), la plupart des obstacles qu'avaient éprouvés les princes frères du Roi, pour la formation de leur armée, disparurent; ils eurent permission d'armer, de monter, d'équiper les différens corps; des emplettes de chevaux, de charriots, et de toute espèce d'effets militaires, furent faites de toutes parts; l'affluence devint extrême à Coblentz; l'intrigue de Versailles, qui avait commencé à s'y manifester depuis le mois de juin de l'année précédente, avait fait de grands progrès; elle présida à bien

des choix et à plusieurs décisions qui furent généralement blâmés; le luxe se reproduisit sous toutes les formes; enfin Coblentz, qui n'aurait dû présenter que l'aspect d'un camp, offrit, jusqu'à l'ouverture de la campagne, celui d'une cour brillante; et ces observations, qui n'échappèrent pas aux souverains, et surtout à leurs ministres, furent peut-être le principe de l'indifférence dont les puissances donnèrent depuis cette époque tant de preuves à nos malheureux princes; elles ne sentirent pas que des âmes élevées et généreuses s'abandonnaient à des conseils qui paraissaient revêtus des signes du désintéressement.

L'exaltation des gentilshommes était alors à un tel point, et les dates de l'émigration tellement calculées, qu'un grand nombre des arrivans furent repoussés, comme coupables d'avoir hésité et tardé trop long-temps à prendre une résolution souvent hérissée d'obstacles que l'honneur prescrivait. Le prince de Saint-Maurise, fils du prince de Montbarrey, ancien ministre de la guerre, dont la conduite avait paru équivoque dans le premier moment des troubles de la Franche-Comté sa province, s'étant présenté à Coblentz, fut menacé d'être jeté dans le Rhin s'il osait coucher dans cette

ville. L'effet que produisit cette rigueur exagérée, fut funeste sous un double rapport : 1°. elle diminua considérablement le nombre de ceux qui venaient faire aux princes hommage de leur valeur et de leurs talens, puis elle irrita leur amour-propre par un tel accueil; en résultat, plusieurs militaires coururent offrir à la mauvaise cause les moyens qu'ils avaient eu l'intention d'employer pour la bonne. De ce nombre fut M. d'Arçon, officier du génie très-distingué, dont les talens furent si utiles aux républicains, ayant principalement contribué aux plans des différentes campagnes qu'ils firent ensuite avec tant de succès.

Emigré depuis le 4 janvier 1791, époque à laquelle il m'avait été facile de voir qu'il ne me restait aucun moyen d'être utile au Roi en restant auprès de sa personne, j'étais venu à Bruxelles, après avoir pris ses ordres dans une audience pariculière qu'il daigna m'accorder, et j'y avais passé toute cette année et les deux premiers mois de 1792. Les rassemblemens de gentilshommes qui se faisaient autour des princes, m'ayant donné quelque espoir sur l'usage qu'on pourrait faire d'eux, je partis de Bruxelles dans les premiers jours de mars pour me rendre auprès du prince de Condé, qui, ayant quitté

Worms, se trouvait alors fixé à Binghen, petite ville de l'électorat de Mayence, sur les bords du Rhin. Je m'arrêtai à Coblentz le temps nécessaire pour rendre mes hommages aux princes frères du Roi. Je trouvai M. de Calonne jouissant exclusivement de leur confiance, et employant fort inconsidérément, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, les fonds considérables accordés par l'impératrice de Russie et plusieurs autres souverains, qui à cette époque s'empressaient de faire passer des secours aux princes émigrés. Je ne tardai pas à m'apercevoir de la petite jalousie que quelques personnes de la cour de Coblentz commençaient à concevoir sur le nombre de gentilshommes, et particulièrement d'officiers, que la réputation militaire du prince de Condé et la considération dont il jouissait dans l'armée, attiraient sous ses drapeaux. Un propos que me tint le maréchal de Broglie ne put me laisser aucun doute à cet égard. Lorsque, s'étant informé de mes projets, je lui dis que j'avais celui de joindre le prince de Condé à Binghen; *pourquoi cela?* me répliqua-t-il d'un ton assez sec, *il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.* J'ai eu lieu de me féliciter de ma résolution. L'armée des princes, malgré leurs

efforts généreux pour obtenir qu'elle fût conservée, a été licenciée après la campagne de 1792. Le sort plus favorable à cet égard au corps de Condé m'a fourni, durant plusieurs années, des occasions fréquentes de donner des preuves de mon dévouement à la cause royale.

Je n'avais pas hésité sur le parti que je devais prendre, et le choix que j'avais fait réunissait pour moi deux avantages : celui de me retrouver avec la plupart des officiers du régiment Royal-Cavalerie, que j'avais commandé pendant dix-sept ans, lesquels avaient émigré d'Alsace pour joindre le prince de Condé; et celui plus précieux encore, de servir sous les ordres d'un prince dont le nom seul fait l'éloge, et qui, par les bontés et l'amitié dont il n'a cessé de me donner des preuves, m'a pénétré d'une reconnaissance et d'un attachement qui ne peuvent être comparés qu'à la vénération dont son corps lui payait le tribut, et que j'ai constamment partagé avec tous ceux qui le composaient.

Je trouvai plusieurs compagnies de gentilshommes, tant à pied qu'à cheval, rassemblées et formées autour du prince de Condé. Il voulut bien me donner l'escadron de Royal, dont le fonds principal était composé des officiers

de ce régiment réunis à ceux de Royal-Etranger et de Royal-Navarre.

Les troupes autrichiennes et prussiennes, ainsi que celles du landgrave de Hesse et de quelques princes de l'Empire qui avaient pris part à la coalition, étaient en mouvement de toutes parts pour se porter sur le Rhin, et devaient former une masse d'environ cent cinquante mille hommes, distribués sur plusieurs points, mais réunis sous les ordres du duc de Brunswick, qui avait été nommé, par les puissances respectives, généralissime des armées combinées.

Le roi de Prusse avait annoncé l'intention où il était de faire la campagne comme volontaire, ainsi que les princes ses enfans.

L'empereur François II, qui venait d'être couronné à Francfort, s'étant rendu à Mayence vers la fin de juillet, y trouva le roi de Prusse et le duc de Brunswick. Les troupes étaient arrivées successivement, tant sur les bords du Rhin que dans les Pays-Bas, où le début de la guerre n'avait pas été à l'avantage des Français de l'intérieur, qui, ayant voulu faire des tentatives sur Mons et Tournay, avaient été complétement battus par les Autrichiens.

Les deux souverains, leurs généraux et leurs

principaux ministres, qui les avaient suivis, tinrent à Mayence plusieurs conseils pour rédiger un plan de campagne.

L'électeur de Mayence (comte d'Erthal), déploya dans cette occasion une magnificence véritablement royale; les spectacles, les bals, les festins somptueux, les illuminations sur le Rhin, en un mot, les fêtes de toute espèce se succédèrent pendant plusieurs jours, et offrirent le tableau d'une cour d'autant plus brillante qu'elle était encore animée par l'affluence des princes d'Allemagne et des étrangers de haut rang réunis aux principaux officiers de l'armée nombreuse qui occupait dans ce moment les Etats de l'électeur et ceux de ses voisins.

Les opérations générales ayant été réglées, il fut arrêté que l'armée des princes, dont la force, augmentée par l'arrivée des régimens Royal-Allemand, de Saxe, une partie de celui de Berchiny et un demi-escadron de Dauphin, cavalerie, pouvait être évaluée de vingt à vingt-deux mille hommes, serait partagée en trois corps, dont le plus considérable, d'environ douze mille hommes, sous les ordres des princes frères du Roi et du maréchal de Broglie, serait réuni à l'armée prussienne, désignée sous le nom d'*armée du Centre*.

Le corps aux ordres du prince de Condé, porté à cinq mille hommes, fut destiné à se rendre dans le Brisgaw, pour agir avec la division autrichienne commandée par le prince d'Esterhazy ; et le duc de Bourbon, menant avec lui le duc d'Enghien son fils, alla dans le pays de Liége se mettre à la tête de quatre à cinq mille gentilshommes, et se joindre à l'armée autrichienne des Pays-Bas, que le duc Albert de Saxe-Teschen commandait.

Le prétexte de cette dispersion de l'armée royaliste, fut l'avantage qu'offrirait la présence des différens princes sur plusieurs points, en fournissant aux sujets du Roi qui lui étaient restés fidèles, la facilité de se réunir à une bannière royale; mais cette mesure parut suggérée par le cabinet autrichien, ce qui donna lieu de penser qu'il avait formé, en entrant dans la coalition, des projets de conquête, et qu'il pouvait bien ne pas vouloir qu'un corps considérable de noblesse, réuni sous les ordres des frères du Roi et des princes de son sang, acquît de l'influence sur les opérations et ne contrariât ses vues ambitieuses, en terminant trop promptement des troubles dont, suivant plusieurs politiques, il espérait profiter pour les satisfaire.

L'arrivée du roi de Prusse à Coblentz, où

il avait établi son quartier-général, ayant obligé les princes de quitter cette ville, ils se rendirent à Binghen et le prince de Condé à Kreutznach, en attendant l'époque à laquelle les armées devaient se mettre en mouvement, qui paraissait fixée aux premiers jours d'août.

Il avait été décidé que le roi de Prusse fournirait à l'armée des princes les rations de pain et de fourrage qui lui seraient nécessaires, et que les corps de Condé et de Bourbon les recevraient de l'empereur, aux armées duquel ils étaient attachés. Les princes firent paraître plusieurs ordonnances, qui réglèrent la formation des compagnies, la discipline, les manœuvres, etc. (1)

---

(1) FORCE ET COMPOSITION. — *Infanterie.*

Douze divisions d'infanterie noble, formées de deux compagnies de 56 officiers et gentilshommes.			1,344
Légion de Mirabeau.	Infanterie. .	1,200	1,500
	Cavalerie. .	300	
Régiment de Rohan étranger (levé par le c^{te} de Rohan).			400
Levés par les princes de ce nom.	Régiment d'Hohenlohe-Sillinsfurt.	300	600
	Idem d'Hohenlohe-Bartenstein.	300	
Compagnie de bas-officiers pour la garde du quartier-général.			100
			3,944

Des états-majors furent nommés. Celui du prince de Condé fut composé ainsi qu'il suit :

Maréchal-général-des-logis de l'armée, le marquis de Crenolle, maréchal-de-camp ;

Major-général de l'infanterie, le marquis de Bouthillier, *idem ;*

Maréchal-général-des-logis de la cavalerie, baron de Fumel, *idem ;*

Intendant de l'armée, Baudouin de Montaigu, commissaire des guerres.

Les douze divisions d'infanterie noble formaient deux bataillons, et chacune d'elles était commandée par un officier-général, dans l'ordre suivant :

Dix-huit compagnies portaient le nom des

Cavalerie.

Cinq escadrons de cavalerie noble, formés de deux compagnies de 56 officiers et gentilshommes.	560
Chevaliers de la couronne.	300
Un escadron du régiment Dauphin cavalerie.	100
Régiment de hussards de Salm (levé par le prince Maurice de Salm-Kirbourg).	200
Cavaliers de la prévôté.	50
	1,210
TOTAL GÉNÉRAL.	5,154

régimens dont les officiers les avaient formées; et les six autres, composées de gentilshommes ou officiers retirés, étaient désignées par le nom de leur capitaine (2).

---

(2) COMMANDANS. — 1er. *Bataillon Compagnies.*

MM.	
Le m^{l}. de la Tour du Pin.	Corsac.
	Riollet.
Le c^{te}. de Sabran.	Mussey.
	Ladeveze.
Le c^{te}. de la Saulaye.	Tchoudy.
	Predelys.
Le m^{l}. de Seignelay.	Monsieur.
	Guyenne.
Le v^{te}. de Boisse.	Condé.
	Lamarine.
Le c^{te}. de la Belinaye.	Aquitaine.
	Piémont.

COMMANDANS. — 2me. *Bataillon. Compagnies.*

MM.	
Le m^{l}. de Vauborel.	Enghien.
	Bresse.
Le m^{l}. d'Argenteuil.	Medoc.
	Auvergne.
Le c^{te}. de Bevy.	Lafère.
	Neustrie.
Le c^{te}. de Chamolles.	Saintonge.
	Royal.
Le ch^{er}. de Salgues.	Beauvoisis.
	Bourbonnais.
Le c^{te}. de Mazanconrt.	Soissonnais.
	Austrasie.

Le marquis de Bouillé, sans avoir de commandement particulier, fit la campagne auprès du prince de Condé.

Le comte de Viomesnil commandait l'avant-garde, composée de la légion de Mirabeau et des hussards de Salm.

Le comte de Béthisy eut le commandement de la brigade allemande, formée des régimens de Rohan et d'Hohenlohe.

Le chevalier de Puymaigre fut attaché aux Chevaliers de la couronne.

Les différentes armées ayant successivement été mises en mouvement, le corps du prince de

---

Les cinq escadrons de cavalerie noble avaient le rang et le nom désignés ci-après :

Escadrons.	COMMANDANS. MM.	
Royal.	Le c^te^. d'Ecquevilly, m^al^. de camp.	
Du Roi.	Le c^te^. d'Harcourt,	*id.*
La Reine.	Le c^te^. d'Aigremont,	*id.*
Condé.	Le c^te^. de Lanans,	*id.*
Saint-Clair. . . .	Le c^te^. de Montecler,	*id.*

LIEUTENANS-GÉNÉRAUX.

MM.	MM.
Le p^ce^. de Rohan Rochefort.	Le marq^t^. de Turpin.
Le marq^t^. de Vaubecourt.	Le c^te^. de Wall.

Condé eut ordre de partir le 1er août de Kreutzenach et des cantonnemens qu'il occupait dans les environs. Je me bornerai désormais exclusivement au journal des opérations de ce corps, et j'indiquerai les différens lieux où fut établi le quartier-général.

L'armée s'étant mise en marche, le quartier-général arriva le 3 août à Durmsteim.

Le prince de Condé ayant eu lieu de présumer, d'après les intelligences qu'il avait dans Landau, et les avis qu'il reçut, qu'il ne serait pas impossible, en s'approchant de cette place, d'en obtenir la reddition, donna ordre que les gros équipages se rendissent à Frankendahl, et dirigea sur Landau la marche de son corps, qui avait dû se porter sur Spire; en conséquence, le quartier-général se porta le 4 à Durckheim; le 5, séjour.

Le prince de Condé envoya prier le prince d'Hohenlohe, qui commandait une armée autrichienne de dix-huit mille hommes, campée dans les environs de Landau, et destinée à joindre l'armée du centre, de faire un petit mouvement qui pût favoriser ses projets sur Landau, et S. A. S. se rendit, avec son quartier-général, le 6 à Neustadt.

Le peu de bonne volonté des Autrichiens

commença à se manifester par le refus que fit le prince de Hohenlohe d'accéder à la demande du prince de Condé; qui s'était borné à le prier de placer son camp à la vue de Landau, sans lui proposer de participer au coup de main qu'il méditait, et dont les intelligences qu'il avait dans la place, et particulièrement avec le régiment suisse de Steiner, eussent assuré le succès, l'aspect seul d'une armée autrichienne ayant suffi alors pour inspirer une confiance entière aux gens irrésolus qui craignaient de se compromettre.

Lors de notre approche de Landau, Mme de Sartory, née baronne de Wimpffen, reçut une lettre du maire de la ville. Cet homme avait une grande influence sur l'esprit des habitans, qui lui accordaient une confiance aveugle. Il voulut profiter de son ascendant pour faire rendre la place au prince de Condé, et manda à Mme de Sartory de se trouver à Edikoffen, village situé à deux lieues de Landau, munie d'une autorisation du prince pour traiter des conditions, et qu'il répondait sur sa tête que la ville se rendrait sans tirer un coup de canon.

Mme de Sartory me remit cette dépêche importante, et peu d'heures après elle reçut des pleins-pouvoirs du prince pour la négociation.

Arrivée à Edikoffen, au lieu du maire, elle ne trouva qu'une lettre de lui, par laquelle il l'engageait à se déguiser pour venir le trouver à Landau, l'arrivée des troupes ne lui permettant plus d'en sortir, pour ne point éveiller les soupçons. On creusa un gros bâton, dans lequel on inséra la lettre du prince; on remit de la terre glaise par dessus; ensuite Mme de Sartory, sous un déguisement de son sexe, fut conduite à Landau sur une charrette, par un paysan porteur du bâton qui renfermait la dépêche. L'entrevue eut lieu dans le jardin du maire. M. de Martignac, maréchal-de-camp, les chefs de corps, le commandant du génie, qui avaient été prévenus, se rendirent secrètement à cette entrevue, et Mme de Sartory emporta la promesse, signée de tous, d'arborer le drapeau blanc dès que le prince se présenterait; mais une clause expresse demanda qu'il ne fût accompagné d'aucun corps autrichien. L'exécution de ce projet demandait de la célérité. Custine était à Strasbourg, et pouvait d'un moment à l'autre se jeter dans la place avec de nouvelles troupes. Il fut donc convenu que le prince ne prendrait que de la cavalerie, pour arriver plus vîte. Mme de Sartory revint porter le résultat de sa mission au prince de Condé, qui avait son quartier-

général à Durkeim. Le prince envoya MM. de Bouligny et de Blumenstein, officiers du génie, au prince de Hohenlohe, pour lui communiquer les offres du maire et des autorités militaires de Landau, lui demander l'autorisation de se détacher avec sa cavalerie, pour mettre à exécution le projet concerté, priant de plus ce général autrichien de vouloir bien faire faire à son corps un mouvement qui le mît en vue de la place, sans lui demander aucune autre coopération. Les premières observations du prince de Hohenlohe ne portèrent que sur les dangers que pourrait courir le prince dans une pareille expédition si elle ne réussissait pas. Ces raisons furent combattues, comme on peut bien le penser, de manière à ne pas permettre au général de les reproduire. Le marquis de Bouillé, que le prince de Condé envoya pour lui faire de nouvelles instances, n'eut pas plus de succès. Il observa que l'on attendait le lendemain matin le prince à Landau, le suppliant de ne point s'opposer au mouvement que les circonstances rendaient si urgent. Le général autrichien, poussé à bout, finit par s'expliquer plus clairement. « Eh bien, puisqu'il faut vous le » dire, j'en suis désespéré pour le prince de » Condé, mais il n'entre point dans le plan des

» puissances qu'il occupe dans ce moment Landau, ni aucune autre place de l'Alsace; je ne » puis donc prendre sur moi les mesures qu'il » aurait desirées de ma part. »

Le prince d'Hohenlohe demeura donc inébranlable. Mais ces pourparlers entraînèrent des longueurs; le général Custine, qui commandait dans cette partie de l'Alsace, conçut quelque méfiance, et se jeta avec cinq mille hommes dans Landau, d'où les officiers qui étaient en rapport avec le prince de Condé, et notamment M. de Martignac, maréchal-de-camp qui commandait dans la place, ne parvinrent qu'avec peine à s'évader pour venir le joindre. Le prince de Condé se vit alors forcé de renoncer à un projet dont il avait pu et dû espérer le succès, et il reprit la route dont il s'était écarté. Le quartier-général s'établit le 8 à Spire; le 9, séjour. Le 10 le corps passa le Rhin près de Spire et se porta à Philisbourg; le 11 à Blankenlock; le 12 à Ettlingen.

Le prince de Condé se trouvant à portée de Carlsruhe, se rendit à l'invitation que lui fit faire le margrave de Baden d'y venir dîner. Ce prince déploya tout le luxe dont sa petite cour pouvait être susceptible, et fit au prince de Condé l'accueil le plus distingué. Le 13, S. A. S. occupa

à Rastadt le beau château appartenant au margrave; le 14, séjour; le 15, à Buhl.

Les opérations de l'armée du prince d'Esterhazy étant dépendantes de celles de l'armée du centre, furent sans doute retardées par les ordres qu'il reçut du duc de Brunswick, commandant-général; car les troupes firent alors un séjour de trois semaines.

Le vicomte de Mirabeau, qui occupait avec sa légion les bords du Rhin, ne put résister au désir que la vivacité de son caractère et l'aspect si prochain de la France lui inspirèrent de hasarder une petite expédition. Il s'embarqua donc vers onze heures du soir avec soixante hommes; et ayant mis pied à terre sans obstable de l'autre côté du Rhin, il n'en trouva pas davantage pour arriver jusqu'à un village à trois lieues dans les terres, où il enleva le maire et la plupart des membres d'un club de jacobins qu'il avait su y être établi. Avec la même facilité il exécuta sa retraite, qu'il avait assurée par une chaîne de petits postes; mais le succès de cette expédition, qui, ne produisant aucun avantage réel, aurait probablement causé la perte de soixante braves gens si elle eût échoué, n'empêcha pas que le vicomte de Mirabeau ne fût mis aux arrêts par le prince de Condé, dont il n'avait reçu aucune permission.

Le 5 septembre le corps se remit en marche, et le quartier-général fut établi à Waltesweyer; le 6, séjour; le 7, à Lahr; le 8, à Kentzingue; le 9, à Nivershausen; le 10, à Grotzingen.

L'armée cantonna onze jours dans cette position, et un passage prochain du Rhin paraissait vraisemblable, d'après les différentes dispositions dont on s'occupait. Les troupes autrichiennes, auxquelles nous étions réunis depuis quelques jours, se rapprochaient du Rhin, sur lequel on avait rassemblé près de Neubourg la quantité de bateaux de toute grandeur, nécessaire pour effectuer le passage projeté.

Le 21, l'armée ayant fait un mouvement, le quartier-général logea à Feldberg.

L'activité des préparatifs pour le passage du Rhin redoubla, le jour même était indiqué, la retraite devait servir de générale, une partie des troupes était en marche pour passer le pont de Rheinfeld, pendant que l'autre ferait usage des bateaux rassemblés à Neubourg. Le succès de ces dispositions paraissait d'autant plus vraisemblable, que l'ennemi avait très-peu de forces à nous opposer, l'Alsace se trouvant alors absolument dégarnie. Sur ces entrefaites l'armée reçut tout à coup l'ordre d'une marche rétrograde, nécessitée par celle que firent à la même

époque les armées combinées du centre, dont la funeste campagne a été trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en retracer ici les détails, étrangers d'ailleurs à mon sujet.

Les projets de passage du Rhin étant absolument évanouis, il fut décidé qu'on se bornerait à des efforts pour empêcher celui des républicains, qui, encouragés par les nouveaux événemens, paraissaient menacer le Brisgaw, et y avaient répandu une telle terreur, que la chancellerie de l'empereur, les caisses publiques, les papiers, etc., avaient été transférés de Fribourg à Constance.

L'armée ayant reçu ordre d'aller prendre des cantonnemens sur le bord du Rhin vers Offenbourg et Kehl, quitta le 4 octobre ceux qu'elle occupait.

Le quartier-général logea, le 4 octobre, à Stauffen; le 5 octobre, à Ermetingen; le 6, séjour; le 7, à Mahlberg.

L'armée se trouvant alors distribuée dans les différens villages qui occupent les bords du Rhin depuis Bâle jusqu'à Kehl, auxquels on apportait une surveillance très-active, les républicains ne firent aucune espèce de tentative pendant les trois semaines que l'armée conserva cette position.

la noblesse sur l'insuffisance de ses moyens, et elle adressa en conséquence la lettre suivante aux différentes compagnies.

« Messieurs,

» L'impossibilité de rassembler la noblesse » pour lui parler comme je faisais à Worms, » me décide à lui faire connaître par écrit mes » espérances, mes craintes et mes sentimens » pour elle. Cruellement forcé par les circons- » tances de m'occuper plus en ce moment de » sa position que de sa gloire, à laquelle cepen- » dant je suis bien loin de renoncer, je dois lui » dire que j'ai de fortes raisons d'espérer qu'à » la sollicitation des frères du Roi, les puissances » qui m'ont déjà donné quelques secours pour » l'entretien des troupes soldées toujours à mes » ordres, vont s'occuper très-incessamment » d'assurer l'existence des émigrés armés et ras- » semblés pour la bonne cause, mais il est éga- » lement de mon devoir de prévenir les officiers » et gentilshommes avec la franchise et la » loyauté qu'ils m'ont toujours connues, que » si contre toute apparence les secours n'arri- » vaient pas, je me verrais forcé, après avoir » épuisé sans regret tous mes moyens person- » nels, de retarder les paiemens. Je saisis exprès

» le moment où la noblesse va toucher ses ap-
» pointemens pour lui parler avec cette vérité,
» afin de laisser plus de moyens à ceux qui ju-
» geraient à propos de s'absenter.

» Les officiers et gentilshommes qui ne seront
» point effrayés de cette déclaration de ma part,
» et qui resteront, soit parce que leurs familles
» et leurs affaires n'exigent pas absolument leur
» présence, soit par le défaut de voyager, soit
» enfin par une bienveillance qui me serait
» personnelle, et dont on m'a donné tant de
» preuves pour n'être pas tenté de m'en flatter,
» peuvent être sûrs que je donnerai tous mes
» soins aux derniers des gentilshommes qui
» resteront avec moi, comme je les donnais
» aux trois mille qui m'ont suivi avec tant de
» zèle et de dévouement. Plus heureux mille
» fois de chercher à soulager leurs maux que
» de prévenir les miens propres, et quel que
» puisse être le sort qui me soit destiné, je ne
» ferai pas une démarche, je n'aurai pas une
» pensée qui n'ait pour but le salut de mon
» Roi, de ma patrie, et l'intérêt de cette brave
» noblesse qui me devient tous les jours plus
» chère par son courage, par ses malheurs, et
» dont j'ai tout lieu d'espérer, je le répète,
» que l'existence et la fermeté seront puissam-

» ment et constamment soutenues par la ma-» gnanimité des souverains.

» A Willingen, ce 13 novembre 1792.

» *Signé* LOUIS-JOSEPH DE BOURBON. »

Les cantonnemens qui avaient été assignés à la cavalerie dans les environs de Willingen, s'étant trouvés insuffisans et dépourvus même des objets de première nécessité, on leur donna plus d'extension, ainsi qu'à une partie des quartiers de l'infanterie; la cavalerie fut portée vers le pays de Wurtemberg, sans aucun changement pour le quartier-général.

La suspension de toute espèce d'opérations et de service rendant ma présence inutile à l'escadron, le prince de Condé trouva bon que je passasse l'hiver auprès de lui à Willingen.

Le général autrichien comte de Wallis, qui avait remplacé dans le commandement du Brisgaw le prince d'Esterhazy, retourné à Vienne, fit demander au prince de Condé une partie de ses troupes pour les rapprocher du Rhin; quelques divisions d'infanterie et quelques escadrons se portèrent le 4 décembre vers Offenbourg; mais le général ayant peu de jours après changé ses dispositions, les troupes qui avaient

été mises en mouvement rentrèrent dans leurs cantonnemens.

1793.

Le prince de Condé, devenu seul chef de la noblesse ralliée sous les fleurs-de-lis, était enchaîné par la politique, et ne pouvait rien hasarder ; mais, si comme général le temps n'avait pour lui que des lenteurs, comme père il accusait les rigueurs du temps. Sa sollicitude sur le sort de cette noblesse l'avait porté à mettre sous les yeux de l'impératrice de Russie, la situation présumée possible d'un grand nombre de gentilshommes qui, victimes de leur fidélité à leur Dieu et à leur Roi, étaient au moment de se trouver proscrits dans leur patrie, et dénués de toute espèce de ressource chez l'étranger. Catherine n'apprit point sans s'attendrir les malheurs de la noblesse française. Cette magnanime souveraine, dont les principes de générosité et de grandeur d'âme étaient invariables, fit au prince de Condé une réponse dictée par ces sentimens et par un intérêt d'autant moins équivoque que le duc de Richelieu, qui venait de faire avec la plus grande distinction, comme volontaire dans son armée,

la campagne contre les Turcs, arriva à Willingen chargé de 60,000 ducats joints aux dépêches, et destinés aux frais de route pour le prince de Condé et ceux des gentilshommes qui voudraient accepter l'asile que leur offrait l'impératrice sur les bords de la mer d'Azoph, dans une partie de ses Etats dont le climat était tempéré et à peu près semblable à celui de France; elle devait y pourvoir à l'établissement de chacun de ceux qui formeraient cette nouvelle colonie observant pour la différence des traitemens celle des grades dont on était pourvu précédemment dans l'armée du Roi de France.

Ce fut à cette époque (21 janvier) que la monstrueuse assemblée, qui avait osé condamner depuis près de six mois notre infortuné souverain, et sa famille à la captivité la plus dure, mit le comble à ses crimes en faisant tomber sur un échafaud sa tête sacrée.

Le prince de Condé, pénétré de la plus vive douleur, et désirant se conformer, autant que les circonstances le lui permettaient, aux antiques usages de la monarchie, fit élever à l'occasion des obsèques du Roi un catafalque où toutes les cérémonies usitées à l'enterrement de nos Rois furent observées.

Le prince prononça ensuite avec autant de

noblesse que d'attendrissement le discours suivant :

« Messieurs, c'est dans l'amertume de nos » cœurs que nous venons de rendre le dernier » des hommages que nous prescrivaient le respect profond et l'attachement sans bornes » dont nous étions pénétrés pour l'infortuné » Louis XVI. Si notre inaltérable et constante » fidélité n'a pu le sauver des horreurs de son » sort, au moins elle l'a suivi jusqu'à la tombe » où le plus atroce des crimes vient de précipiter le plus malheureux des Rois. Une longue » douleur n'épuisera jamais la source de nos » larmes, et le comble des maux pour toute » âme sensible est d'avoir à pleurer à la fois la » perte de son Roi et les crimes de sa patrie.

» Mais vous savez, Messieurs, qu'il est de » principe que le Roi ne meurt jamais en » France. Puisse le ciel préserver de tous les » dangers qui l'entourent cet enfant précieux » et intéressant qui, né pour le bonheur, ne » connaît encore de la vie que le malheur d'être » né; quel que soit le sort qui l'attende, il ne » peut être qu'agréable à Dieu que ce soit au » pied de ses autels (comme c'est l'usage en » France) que nous nous livrions au premier » élan de notre antique amour pour nos Rois

» et des vœux que nous formons pour notre » légitime souverain ! Le Roi est mort, Mes- » sieurs, le Roi est mort..... *Vive le Roi !* »

Ce cri fut répété par tous les assistans et la foule qui remplissait l'église, le peuple ayant joint ses acclamations ainsi qu'il avait mêlé ses larmes à celles de la noblesse.

Cette lugubre cérémonie fut terminée par le *Domine salvum fac Regem*.

La prévoyance du prince de Condé, relative à la Russie, paraissait devoir être d'autant plus utile, que l'arrivée de nouvelles troupes de l'empereur et les lettres de Vienne donnaient lieu de croire, depuis quelque temps, que le corps ne tarderait pas à être licencié. En effet, dans les derniers jours de janvier, le général comte de Wallis communiqua au prince de Condé l'ordre qu'il avait reçu d'opérer le licenciement de son corps pour le 1^er^. d'avril, époque à laquelle il cesserait de recevoir les traitemens qui lui avaient été assignés tant en nature qu'en argent. Ce général ne chercha point à adoucir l'amertume de cette nouvelle par des formes honnêtes, une extrême sécheresse perçait de toutes parts dans l'instruction qu'il envoya pour le mode de licenciement, et son principal objet paraissait être de recueillir les soldats

qui allaient se trouver sans paie, et de les priver de toute autre ressource que celle de s'engager dans les régimens autrichiens. Il serait difficile d'exprimer quels furent le désespoir et la consternation de tous les gentilshommes, dont la plupart n'avaient d'autre perspective qu'un établissement en Crimée, et un exil éternel de leur patrie. Le prince de Condé, bien plus pénétré de la position désastreuse de cette noblesse que de la sienne propre, en fit à l'empereur un tableau si touchant, que l'ordre du licenciement fut révoqué dès les premiers jours de mars, et il fut enjoint au comte de Wurmser, nommé au commandement de l'armée du Haut-Rhin, d'y réunir le corps du prince de Condé, dont la formation devait être assimilée à celle des troupes autrichiennes, et auquel serait accordé le même traitement ainsi que les effets de campement, et en général tous les objets qui pouvaient le mettre dans le cas d'entrer en campagne au nombre de six mille hommes.

J'appris cette nouvelle, si satisfaisante sous tous les rapports, par un courrier du prince de Condé, qui me rejoignit près de Rastadt, sur la route de Villingen à Francfort, où le roi de Prusse avait établi son quartier-général

pendant l'hiver, et où S. A. S. m'avait envoyé près de ce souverain, qui m'avait conservé sur le trône, les bontés qu'il m'avait témoigné étant encore prince royal, lorsque j'avais fait, en 1784, un voyage à Berlin, où le comte d'Esterno, mon beau-frère, était alors ministre plénipotentiaire du Roi. J'étais chargé par le prince de Condé de réclamer, en faveur de sonc orps, l'intérêt que m'avait témoigné le roi de Prusse pour sa conservation, lors d'un premier voyage que j'avais fait, dans le mois de janvier, à Francfort. Je devais me conduire d'après les instructions suivantes, que m'avait remises le prince de Condé, et tâcher surtout d'exciter l'intérêt du comte de Luchesini, qui, à cette époque, jouissait de la confiance sans bornes de son maître, et profitait bien de l'avantage qu'un homme d'une politique profonde, et plein de l'astuce italienne, devait nécessairement prendre sur un prince dont la loyauté chevaleresque se trouvait réunie à la franchise allemande.

Instruction du prince de Condé.

Le comte d'Ecquevilly voudra bien partir plus tôt que plus tard, pour porter ma lettre au

roi de Prusse à Francfort; je demande à ce souverain de vouloir bien appuyer à la cour de Vienne la demande que je lui fais de révoquer l'ordre de notre licenciement, vu que les secours de l'impératrice de Russie me mettent à portée de pouvoir me passer pendant quelques mois des secours pécuniaires des puissances, à qui je ne demande que la continuation de l'avance du pain et fourrage qui me sont absolument nécessaires, attendu la disette de ces denrées dans le pays, occasionnée par les grands magasins des armées; le comte d'Ecquevilly appuiera ma demande auprès du roi et de son ministre, et tâchera de déterminer à envoyer tout de suite un courrier à Vienne; il tâtera, *comme de lui, si, dans le cas où l'empereur persisterait dans son ordre rigoureux* (dans ce cas seulement le roi de Prusse se prêterait à se charger de nous); il dira au ministre : qu'il s'acquérerait personnellement, ainsi que son maître, un droit éternel à la reconnaissance du régent et de la noblesse française (je ne parle pas de la mienne, qui, comme de raison, lui serait fort indifférente). Si le comte d'Ecquevilly voit qu'on l'écoute favorablement, il représentera d'abord que le projet de disperser la noblesse par petites troupes attachées à des régimens,

soit autrichiens, soit prussiens, est impraticable; qu'on en tirerait bien moins de parti; que cela serait sujet aux plus grands inconvéniens; que cela serait sûrement très-difficile à établir, mais plus certainement encore impossible à soutenir, et qu'on peut s'en rapporter à moi, qui conduis cette noblesse depuis deux ans; il serait bon que le roi, dans sa lettre à Vienne, s'il l'écrit, repoussât un peu ce système.

Le comte d'Ecquevilly pourra dire encore que le moment présent est bien différent de celui où les souverains sont entrés en France; que si on me laissait approcher des frontières, le mécontentement, presque aussi général aujourd'hui que l'enthousiasme fanatique l'était dans l'été de 1792, m'amènerait infailliblement beaucoup de soldats français, et peut-être des corps entiers; qu'à la vérité, les moyens dont l'impératrice me laisse la disposition ne me permettraient pas d'augmenter beaucoup mon corps, mais qu'avec le pain, le fourrage et le logement (ce qui ne ferait pas sortir un sol du trésor des puissances, vu l'abondance de leurs magasins), je pourrais, sous le bon plaisir de M. le régent, qui a fort à cœur notre conservation, répondre pendant quelques mois de six mille hommes braves et sûrs, à employer pour

le rétablissement du monarque et de la monarchie. Si l'on se décidait à vouloir faire quelque chose de nous, le comte d'Ecquevilly insisterait beaucoup pour nous faire procurer, soit par les princes allemands, soit par les Suisses, secrètement ou ouvertement, selon la situation de la politique, une douzaine de pièces de canon de quatre, quelques-unes un peu plus fortes, à faire servir par nos officiers d'artillerie, maîtres de ces soldats leurs élèves, dont les troupes des souverains n'ont que trop éprouvé l'instruction; il faudrait aussi des tentes et des effets de campement, si cela était possible, le tout à rendre à la fin de la campagne, soit en nature, soit en argent; le souverain qui nous prendrait verrait alors à nous placer, soit à la droite, soit à la gauche de son armée, ou bien à nous détacher dans un point qui nous serait confié, ce qui conviendrait peut-être beaucoup mieux aux étrangers, et ce qui vaudrait même mieux pour nous.

Le comte d'Ecquevilly fera sentir avec circonspection que nous vaudrions beaucoup mieux que les troupes des cercles; que nous coûterions beaucoup moins cher, et que nous aurions beaucoup plus d'ensemble; il pourrait dire encore que jamais le peuple du duché de

Wurtemberg ne souffrira que le duc lève l'augmentation du contingent qu'on lui demande, et que nous pourrions le remplacer.

En cas de refus total (ce qui n'est que trop à craindre), le comte d'Ecquevilly peindra l'horreur de notre position : ne pouvant aller en Russie et n'en ayant aucun désir tant que nous pourrons servir notre Roi; licenciés par l'empereur, obligés vraisemblablement de sortir de ses États, que pourrons-nous devenir? Il faut cependant bien exister quelque part.

Le comte d'Ecquevilly voudra bien me donner souvent de ses nouvelles, et reviendra me trouver dès qu'il croira que sa présence n'est plus utile à Francfort; je m'en remets surtout, pour ce que je n'ai pas prévu, à son zèle et à son intelligence.

Signé Louis-Joseph de Bourbon.

En route, je reçus une lettre de la main du prince, qui rendait mon voyage inutile.

Willingen, 8 mars 1793.

« Partagez notre bonheur, mon cher d'Ecquevilly, mes lettres n'auraient plus de sens; l'armée est conservée; ordre à M. de Wurmser de me fournir tous les ustensiles et armemens nécessaires pour faire la campagne, etc. Je ne

vous en écris pas plus long, pour qu'on vous rattrape; ne dites pas encore tout cela, et rapportez tout : ma lettre même à Wurmser serait déplacée. Le diable n'est donc pas toujours à la porte d'un pauvre homme. » L. J. B.

La satisfaction de notre prince bien-aimé ne pouvait être comparée qu'au plaisir que nous trouvâmes tous à lui payer le tribut de reconnaissance et d'attachement que nous lui devions à tant de titres.

Le prince de Condé partit alors pour se rendre à Heidelberg, où était arrivé nouvellement le comte de Wurmser, afin de prendre avec lui les arrangemens nécessaires pour la nouvelle organisation que son corps devait recevoir. S. A. S. revint au bout de trois jours, et nous annonça que cette opération ne serait consommée qu'à Heilbron, où nous avions ordre d'être rendus dans les premiers jours d'avril. Les troupes partirent en conséquence de leurs différens cantonnemens les 26, 27 et 28 mars.

Le quartier-général logea, le 28, à Oberndorff; le 29, à Orb; le 30, à Rottenbourg; le 31, séjour; le 1^er^ avril, à Waldenbusch; le 2, à Canstatt; le 3, à Beisickheim; le 4, à Heilbron; du 4 au 12, séjour.

Le duc de Wurtemberg, dont le prince de Condé avait constamment eu à se plaindre depuis qu'il était en Allemagne, tant à raison de l'opinion qu'il avait manifestée relativement à la révolution dans son principe, que par sa conduite vis-à-vis de lui personnellement lorsqu'il s'était trouvé dans son voisinage, sentit sans doute combien il serait humiliant pour lui que le prince de Condé et son corps traversassent ses États sans qu'il reçût de leur part aucun témoignage des égards qu'ils se seraient empressés, en toute autre circonstance, de rendre à un souverain sur le territoire duquel ils se trouvaient. Le duc, auprès duquel d'ailleurs la protection que venait de nous accorder l'empereur était un mérite, se détermina donc à faire toutes les avances que le prince de Condé, dont il avait fait pressentir les dispositions, avait exigé de sa part; il alla à la rencontre de S. A. S., et eut avec elle un moment d'entretien particulier, dans lequel il lui témoigna tous ses regrets sur le passé, le priant de ne l'attribuer qu'à l'empire des circonstances, et ayant terminé cette explication par les instances les plus vives de s'arrêter à Stuttgard, où il lui proposa un dîner que le prince de Condé crut devoir accepter, et où le duc étala toute la magnificence

dont sa cour était susceptible. Il aurait même désiré donner au prince des fêtes de toute espèce, mais il refusa tout ce qui lui fut proposé au-delà du dîner, où furent invités tous les principaux officiers de son corps et de sa maison, et après lequel il retourna à son quartier-général de Canstatt, où le duc se trouva le lendemain matin, au moment de son départ pour le conduire pendant une lieue. L'accueil que les gentilshommes reçurent généralement dans cette circonstance, de la part du duc, fut aussi favorable que sa conduite à leur égard depuis le commencement de la révolution avait été révoltante, et prouva le désir qu'il avait de la réparer.

Le prince de Condé, arrivé à Heilbron, apprit que son corps ne recevrait sa nouvelle formation qu'au-delà du Rhin, où il devait rejoindre peu de jours après le comte de Wurmser, qui avait passé ce fleuve sans obstacle auprès de Spire, et avait repoussé au-delà de Germesheim, avec sept ou huit mille hommes, Custine et son armée, déjà mise en déroute par le roi de Prusse. Ce monarque, après avoir passé le Rhin quelques lieues au-dessous de Binghen, venait de chasser toutes les troupes républicaines des environs de Mayence. Vingt mille hommes s'étaient renfermés dans cette place, dont le roi avait fait

faire aussitôt l'investissement. On faisait tous les préparatifs nécessaires pour l'assiéger.

Le séjour du corps de Condé à Heilbron fut employé aux dispositions nécessaires pour entrer en campagne, et particulièrement à la réparation de l'habillement de la légion de Mirabeau, à laquelle le comte de Viomesnil, qui la commandait en chef, comme faisant partie de l'avant-garde, apporta une telle activité qu'au bout de huit jours ce corps fut en état de se mettre en marche, entièrement vêtu et chaussé.

Le 9, l'ordre du départ arriva.

Le 14, le prince de Condé passa le Rhin sur un pont de bateaux près de Philisbourg, avec la majeure partie de son corps; il prit des cantonnemens dans les environs de Spire. Le quartier-général, qui ne passa le Rhin que le 15, fut établi à Hannoffen et Marientraut, où le prince de Condé, qui avait couché à Spire, se rendit le même jour. Le comte de Wurmser avait son quartier-général dans cette dernière ville, et il alla au devant de S. A. S., qui le salua à la tête de son corps, lequel promettait de combattre, de vaincre ou de mourir, et qui a tenu ses promesses. Il était assez extraordinaire de voir un prince du sang de France aux ordres d'un gentilhomme alsacien, né sujet du Roi, qui, ayant

été à son service pendant la guerre de sept ans, et particulièrement alors sous les ordres du prince de Condé, dans un grade subalterne, avait passé à la paix, avec la permission du Roi, au service de l'empereur, où il était parvenu successivement au grade de général de cavalerie; mais notre funeste révolution avait produit un enchaînement de circonstances et d'événemens encore plus étranges et plus surprenans. Le vieux Wurmser témoigna sa sensibilité et son admiration pour le dévouement de cette quantité d'officiers et de gentilshommes de tout âge et de tout grade, parmi lesquels on voyait un grand nombre de chevaliers de Saint-Louis, de commandeurs et de chevaliers de Malte; qui, ayant oublié toutes les jouissances de la fortune, ou au moins de l'aisance honnête à laquelle ils avaient été accoutumés, ne considéraient plus que la cause pour laquelle ils allaient combattre; et, le fusil sur l'épaule, le sac sur le dos, s'étaient dévoués sans réserve au métier pénible de soldat.

L'armée autrichienne, qui n'était encore forte que de dix à douze mille hommes, occupait Germesheim et les différens villages qui se trouvent en arriere des lignes de la Queich. Ce fut pendant le séjour que le corps du prince

de Condé fit dans ces nouveaux cantonnemens, qu'un commissaire vint en faire la revue et lui donner la formation autrichienne. Les gentilshommes à pied furent distribués en douze compagnies de 193 chacune, formant deux bataillons; ceux à cheval durent former des divisions, de 400 chevaux chacune, composées de deux escadrons; mais il fut réglé par le prince de Condé que des domestiques montés formeraient un tiers de ces divisions, pour donner les moyens d'en avoir aux gentilshommes à qui l'empereur n'en passait aucun, ne les considérant que comme simples cuirassiers ou dragons; ce qui réduisit la force réelle des divisions à 268. Les troupes soldées, telles que la légion de Mirabeau, les régimens d'Hohenlohe, etc., reçurent la même formation.

L'empereur ne reconnaissant dans ce corps que deux généraux, le prince de Condé, comme feld-maréchal-lieutenant, et le duc de Bourbon, comme général-major, les officiers généraux occupèrent, selon leur ancienneté, les places de colonels, de lieutenans-colonels, majors, capitaines, etc.

Les colonels, lieutenans-colonels, majors, capitaines effectifs, devinrent lieutenans, sous-lieutenans, sergens, caporaux, etc.

Le duc d'Enghien eut le rang de major (1). L'empereur n'ayant accordé aux gentilshommes que la paie ordinaire du soldat, d'environ sept sous de France, le prince de Condé

(1) *Etat du corps de Condé lorsqu'il eut reçu sa nouvelle formation, d'après laquelle l'escadron de Royal prit le nom de* premier Escadron de la Division colonelle.

INFANTERIE NOBLE.

1. *Colonel-Général.* Le marquis de Vauborel, capitaine; ....., lieutenant en 1er; le chevalier de Rospieck, lieutenant en 2d; Desvaux, sous-lieutenant en 1er; le comte de Layser, sous-lieutenant en 2d; le chevalier de Théon, fourrier-major. — 1er bataillon, 1re division.

6. *Bourbonnais et Beauvoisis.* Le chevalier de Salgues, capitaine; le comte de Damas, lieut. en 1er; le baron de Bombelly, lieut. en 2d.; Lebœuf, sous-lieut. en 1er; De Guilhem, sous-lieut. en 2d; le chevalier de Billon, fourrier-major. — *Idem.*

11. *Predelys, Tschudy et Mussey.* Le comte de la Saulaye, capitaine; le comte de Predelys, lieut. en 1er; le comte de Tschoudy, lieut. en 2d; le chevalier de Mussey, sous-lieut. en 1er; le baron de Tschoudy, sous-lieut. en 2d; De Solémy, fourrier-major. — 1er bataillon, 2me division.

12. *Ladeveze, Riollet et Corsac.* Le comte de Sabran, capitaine; De Riollet, lieut. en 1er; le comte de

régla qu'on formerait une masse totale des appointemens des officiers de tous les grades, à commencer par les siens, et qu'il serait fait une répartition égale à tous les individus de

---

Corsac, lieut. en 2d; De Laureau, sous-lieut. en 1er; le vicomte de Cluny, sous-lieut. en 2d; le commandeur de Lantage, fourrier-major. — *Idem.*

4. *Neustrie et La Fère.* Le comte de Bevy, capitaine; le comte Du Prat, lieut. en 1er; le vicomte d'Osmond, lieut. en 2d; De Lagrange, sous-lieut. en 1er; De Plasseplane, sous-lieut. en 2d; le chevalier de Rohan, fourrier-major. — 1er bataillon, 3me div.

9. *Royal et Saintonge.* Le comte de Gand, capitaine; le comte de Wurmser, lieut. en 1er; Vildermoth, lieut. en 2d; Benevent-Rhodès, sous-lieut. en 1er; Du Chêne, sous-lieut. en 2d; Cazamajour, fourrier-major. — *Idem.*

8. *Guyenne et Monsieur.* Le comte d'Apchon, capitaine; le comte de Lascaris, lieut. en 1er; D'Aymonet, lieut. en 2d; De Framont, sous-lieut. en 1er; D'Attel, sous-lieut. en 2d; Goyon de Villers, fourrier-major. — 2me bataillon, 4me division.

6. *Austrasie et Soissonnais.* Le marquis de la Tour-du-Pin, capitaine; le baron de Drée, lieut. en 1er; le chevalier d'Espeyron, lieut. en 2d; De Rey, sous-lieut. en 1er; Du Chevalier, sous-lieut. en 2d; le chevalier de Chalup, fourrier-major. — *Idem.*

10. *Bresse et Enghien.* Le marquis du Goulet, capi-

son corps, quelque rang qu'ils y occupassent; d'où il résulta que chacun reçut douze à treize sous par jour, qui, avec le pain de munition, fournissaient l'exacte subsistance à ceux qui

---

taine; le comte de Chalain, lieut. en 1er; De Thurey, lieut. en 2d; De Maillard, sous-lieut. en 1er; de la Fondrouis, sous-lieut. en 2d; le comte d'Esclaibes, fourrier-major. — 2me bataillon, 5me div.

5. *La Marine et Condé.* Le comte de Chilleau, capitaine; le comte de Thy, lieut. en 1er; le comte de la Tour, lieut. en 2d; le baron de Pontet, sous-lieut. en 1er; Du Cheyron, sous-lieut. en 2d; le chevalier de Thurey, fourrier-major. — *Idem.*

7. *Auvergne et Médoc.* Le chevalier du Boys, capitaine; le comte de Bardonenche, lieut. en 1er; le marquis de Roquefeuil, lieut. en 2d; le chevalier de Poursy, sous-lieut. en 1er; De Réard, sous-lieut. en 2d; Rolland, fourrier-major. — 2me bataillon, 6me division.

2. *Piémont et Aquitaine.* De Martignac, capitaine; le comte de Lanjamet, lieut. en 1er; le vicomte de Mory, lieut. en 2d; Dufort, sous-lieut. en 1er; commandeur de Balathier, sous-lieut. en 2d; De Blau, fourrier-major. — 2me bataillon, 6me division.

Nota. Ces deux bataillons, formant un régiment d'infanterie de 2,316 hommes, avaient pour officiers supérieurs : le baron de Gelb, lieutenant-général, colonel; le comte de Mazancourt, maréchal-de-

n'avaient aucune autre ressource. La même répartition fut faite pour les places de bouche et de fourrage. Une masse de huit florins par homme fut de plus accordée par l'empereur,

---

camp, lieutenant-colonel; le marquis d'Argenteuil, maréchal-de-camp, major.

CAVALERIE.

1re *Division colonelle.*

et 2. *Escadrons gentilshommes.* Le comte de Wall, colonel; ....., major; le comte d'Ecquevilly et le baron de Baltazar, capitaines en 1er; le marquis de Saint-Clair et le comte d'Harcourt, capitaines en 2d; le marquis du Dresnay et le comte de Lausalut, lieutenans en 1er; de Caqueray et le comte de Choiseul, lieutenans en 2d; le marquis de Sainte-Croix et le vicomte de la Laurencie, sous-lieutenans en 1er; le marquis de Messey et le comte de Compiègne, sous-lieutenans en 2d; le comte de Vassan et le vicomte de Dortans, fourriers.

2me *Division, lieutenante-colonelle.*

1 et 2. *Escadrons légion de Mirabeau.* Le comte de Viomesnil, colonel; ....., major; le marquis de la Féronnière et le comte d'Olonne, capit. en 1er; le comte de Chasseloir et Maxime d'Olonne, capit. en 2d; de Bellerose et d'Eslon, lieut. en 1er; de Perrin et d'Eberstein, lieut. en 2d; de Jasson et du Douhet, sous-lieut. en 1er; de Saint-Pater et de

pour subvenir aux frais de remplacemens et de réparations d'habits, linge et chaussure, qui pourraient être nécessaires. Ces moyens demeurèrent bien insuffisans pour remplir

---

Gaubert, sous-lieut en 2ᵈ; Perrin et Bernard, fourriers.

3ᵐᵉ Division, première majore.

1 et 2. *Escadrons chevaliers de la couronne, Dauphin cavalerie.* Le comte de Bussy et le Vidame de Vassé, colonels; le chevalier de Puymaigre, major; d'Orville et le vicomte de Bussy, capit. en 1ᵉʳ; de Cessieux et de Gauville, capit. en 2ᵈ; de Leibardie et de Chardon, lieut. en 1ᵉʳ; de Martezière et de Ganay, lieut. en 2ᵈ; de Roubaud et Chambarlhiac, sous-lieut. en 1ᵉʳ; de Villemur et le chevalier d'Arbaud, sous-lieut. en 2ᵈ; ....., fourriers.

4ᵐᵉ Division, seconde majore.

1 et 2. *Escadrons gentilshommes* ....., colonel; le comte de Lanans, major; d'Egremont et le baron d'Andlau, capit. en 1ᵉʳ; de Buzelet et de Boisseson, capit. en 2ᵈ; de Villers et de Perrinot, lieut. en 1ᵉʳ; le comte de Canisy et le comte de Noinville, lieut. en 2ᵈ; le chevalier de Hoffelize et de Mayrot, sous-lieut. en 1ᵉʳ; du Bouzet et le comte de Boursac, sous-lieut. en 2ᵈ; de Jobal et le vicomte de Romanet, fourriers.

5ᵐᵉ Division.

1. *Escadron gentilshommes.* ....., colonel; le comte

l'objet auquel ils étaient destinés, d'autant que la plupart des gentilshommes, ayant épuisé les leurs, manquaient d'habits, etc. Mais le prince de Condé se trouva à portée d'y suppléer, l'impératrice de Russie l'ayant autorisé à employer pour l'entretien de son corps les soixante mille ducats dont la première destination a été indiquée. D'ailleurs, S. A. S.

---

de Mellet, major; le comte de Charnailles, capit. en 1er; le comte de Lostanges, capit. en 2d; le comte d'Astorg, lieut. en 1er; la Coutançerie, lieut. en 2d; le comte de Buffevent, sous-lieut. en 1er; ....., sous-lieut. en 2d; le vicomte de Gironde, fourrier.

2. *Escadron hussards de Salm.* ....., colonel; le prince de Salm, major; le baron de Grunstein, capit. en 1er; de Kübler, capit. en 2d; de Neuviés, lieut. en 1er; Georges, lieut. en 2d; Pollercsky, sous-lieut. en 1er; ....., sous-lieut. en 2d; d'Elbaut, fourrier.

Les troupes de ligne consistaient dans l'infanterie de la légion de Mirabeau, les régimens de Hohenlohe et le régiment de Rohan.

Ce dernier n'avait pas été compris dans la formation, parce qu'il devait incessamment prendre rang parmi les troupes de l'Empire.

Les troupes soldées de la cavalerie, c'est-à-dire celle

n'avait jamais cessé d'user de ses ressources personnelles pour le soulagement de la no-

---

de la légion, les hussards de Salm et l'escadron de Dauphin, se trouvaient compris dans l'état ci-dessus.

TOTAL GÉNÉRAL.

	INFANTERIE.	CAVALERIE.
Deux bataillons d'infanterie noble.	2,316	»
Deux divisions et demie de cavalerie noble.	»	670
Trois divisions d'infanterie de Mirabeau.	1,200	»
Une division de Rohan.	400	»
Une division de Hohenlohe. . .	400	»
Une division { Chevaliers de la couronne. . . .	»	300
Une division { Dauphin.	»	100
Une division hussards de Salm.	»	200
Une division cavalerie de Mirabeau.	»	400
Compagnie de bas-officiers et suisses pour la garde du quartier-général.	100	»
Cavaliers de la prévôté.	»	50
	4,416	1,720
	6,136	

Il y avait 150 officiers d'artillerie ou du génie sous les ordres de M. de Manson, maréchal-de-camp.

Le comte de Béthisy, maréchal-de-camp, était atta-

blesse qui était à ses ordres, et qui était toujours assurée d'en trouver auprès d'elle. Le crédit dont il jouissait, le sacrifice de ses diamans, bijoux, etc. etc., lui avait procuré des sommes assez considérables, puisqu'elles avaient suffi à l'entretien de son corps l'année précédente, jusqu'au moment où, par la lettre que j'ai rapportée, il fit avertir la noblesse qu'elles se trouvaient épuisées.

Le corps de Condé fut porté dans des cantonnemens un peu plus en avant, sans que le quartier-général fît aucun mouvement.

Le roi de Prusse, qui avait été voir la partie de ses troupes qui occupaient le duché de Deux-Ponts, ayant voulu prendre connaissance de la position de l'armée autrichienne, et particulièrement de ses postes avancés, en fit la tournée, et il trouva à Germesheim le prince de Condé, qui le reçut à la tête d'un bataillon de gentilshommes dont S. M. fit la revue, ainsi que de quelques autres corps, tels que les chevaliers de la couronne et la légion

---

ché avec le titre de second major de l'infanterie aux régimens allemands, lesquels formaient avec la légion de Mirabeau et les hussards de Salm, l'avant-garde sous les ordres du comte de Viomesnil.

de Mirabeau. On observa que le roi tint son chapeau à la main, tant qu'il fut devant le front du bataillon noble, et le remit sur la tête en arrivant aux troupes de ligne, se bornant à saluer les officiers. Il accepta le dîner que le prince de Condé avait fait porter à Germesheim. Il partit ensuite pour coucher à Manheim.

S. A. S. n'ayant point encore l'artillerie qui devait lui être fournie par l'empereur, parla au roi de cette pénurie; S. M. l'assura qu'elle se ferait un plaisir de contribuer à l'armement d'un corps aussi intéressant que le sien, et il lui donna huit pièces de canon de quatre qu'il avait prises pendant l'hiver aux républicains à Hocheim, ainsi que leurs approvisionnemens. Le prince de Condé, deux jours après, envoya chercher ces pièces à Francfort.

Les ennemis qui étaient retranchés dans la forêt du Biewald au-delà de Germesheim, ayant paru faire un mouvement, le corps de Condé reçut ordre de partir à onze heures du soir. Il se porta à deux lieues en avant à la sortie du village de Lengenfeld en arrière de Germesheim, où il passa la nuit au bivouac; le lendemain matin, les ennemis s'étant bornés à tirer quelques coups de canon, se retirèrent sans vouloir engager d'affaire : il y eut seulement une

légère escarmouche aux avant-postes, où nos hussards tuèrent et prirent quelques hommes.

Le quartier-général et la plupart des troupes rentrèrent dans les cantonnemens qu'ils avaient quitté.

Une disposition nouvelle des cantonnemens ayant été faite, le quartier-général du prince de Condé se porta à Lengenfeld.

Les patrouilles autrichiennes et républicaines s'étant rencontrées vers Belheim, il y eut entre elles une petite affaire où ces dernières perdirent quelques hommes, tant tués que prisonniers.

Le roi de Prusse ayant trouvé que la position de l'armée autrichienne était trop en avant, et ne se voyant pas en mesure de rien entreprendre avant la fin du siége de Mayence, qui n'était pas même encore commencé, avait envoyé ordre au comte de Wurmser de replier ses avant-postes et de prendre une position plus en arrière, celle de son avant-garde, très-rapprochée des ennemis, donnait presque tous les jours lieu à des escarmouches qui coûtaient quelques hommes, sans qu'il pût résulter aucun avantage des petits succès que nos troupes avaient habituellement dans ces rencontres.

Nous avions reçu ordre, en conséquence,

de partir à midi pour reprendre nos anciens cantonnemens. Quelques coups de canon et une fusillade assez vive s'étant fait entendre vers nos avant-postes à six heures du matin, l'armée prit les armes ; mais les troupes de l'avant-garde eurent seules part à l'affaire dont voici le détail.

Le général Hotzé, commandant l'avant-garde autrichienne, était à Belheim avec un bataillon du régiment hongrois de Giulay, deux divisions des dragons de l'Empereur, et une division des hussards de Toscane. Il occupait Rilsheim par un autre bataillon de Giulay et la troisième division des dragons de l'empereur. Le bois entre Rilsheim et Rheinzabern était occupé par un bataillon du corps franc de Michœlowitz. Le dernier de ces villages ne l'était par personne, et les patrouilles des deux côtés y allaient alternativement.

Le comte de Viomesnil occupait depuis le 6 mai, avec l'avant-garde du corps de Condé, les villages de Kurt et de Hert. Le général Hotzé était chargé de garder la droite de la chaussée qui conduit de Germesheim à Lauterbourg, dans la partie qui s'étend vers Belheim et Herxheim. Le comte de Viomesnil avait la surveillance de toute la partie gauche

jusqu'au Rhin. Les ennemis, dont les forces principales étaient derrière les lignes de Weissembourg, tenaient, avec des postes assez considérables, [illegible]enbach, Neybourg, Pikelberg, Jockrim et tout le bois de Biewald. Le général Hotzé avait fait une reconnaissance à cinq heures du matin et était rentré à six à Belheim, sans avoir aucune connaissance de la marche des ennemis, qui à sept parurent dans le bois de Rilsheim, où il y eut une fusillade assez vive entre eux et le corps franc, qui se replia.

Une demi-heure après, le comte de Viomesnil ayant été averti que le bataillon de Giulay et la division des dragons de l'empereur sortaient de Rilsheim et se retiraient sur les bois de Gerunesheim, fit prendre les armes à son corps, qui déboucha de Herdt. Il donna ordre au comte de Béthisy de se porter avec la brigade allemande, en colonne, par pelotons, vers ce même bois, et d'y prendre une position. A peine avait-il fait trois cents pas dans la plaine qui sépare Herdt du bois, qu'il vit sur la gauche une poussière très-épaisse occasionnée par un escadron ennemi de Royal-Cavalerie, mon ancien régiment, qui poursuivait très-vivement un escadron des dragons de

l'empereur. Le comte de Béthisy n'en continua pas moins sa marche avec tant d'ordre, que la cavalerie ennemie, passant à cinquante pas en avant de la colonne, n'osa pas l'attaquer; de son côté il ne put faire tirer sur elle, parce qu'elle se trouvait mêlée avec celle de l'empereur. Son objet essentiel était d'ailleurs de prendre la position du bois, et il y parvint sans avoir été inquiété par l'ennemi. Cette manœuvre donna de la confiance aux dragons autrichiens, qui se rallièrent derrière l'infanterie du comte de Béthisy, mise en bataille. Des détachemens de hussards de Salm et de Mirabeau s'étant réunis à eux, ils chargèrent vigoureusement les républicains, les poursuivirent jusqu'à Rilsheim, où ils entrèrent, et en tuèrent ou prirent un assez grand nombre. La brigade allemande ayant reçu ordre alors de se porter par le grand chemin dans la plaine de Rilsheim, pour appuyer la droite du régiment de Giulay, qui couvrait la hauteur cent pas en avant du bois de Germesheim. Dès que l'infanterie ennemie vit déboucher les grenadiers de Rohan, elle crut sans doute que c'était la tête d'une colonne considérable, et prit la fuite dans le plus grand désordre; Custine fit en vain tous les efforts qui étaient en son pou-

voir pour la rallier, il ne put jamais y parvenir. L'infanterie de Mirabeau, sortie de Herdt plus tard que la brigade allemande, parce qu'elle avait dû protéger la retraite du détachement qui était à Kurt, était venue joindre la gauche de Giulay; mais ses quatre pièces de canon ayant été un peu imprudemment portées en avant, sans autre escorte que leurs officiers et leurs soldats canonniers, qui ne pouvaient pas même les suivre, à raison de la célérité avec laquelle les conducteurs, dont la tête était perdue, les emmenaient, elles furent enveloppées et prises par quarante cavaliers ennemis, qui tuèrent ou blessèrent presque tous les officiers ou soldats. M. de Charbonnel, commandant de cette artillerie, officier de mérite, mais un peu trop ardent, périt victime de sa vivacité : il fut taillé en pièces sur ses canons, qu'il avait cherché à défendre avec sa faible escorte. Ce brave officier, ayant déjà reçu plusieurs blessures et étant au moment d'être massacré, un cavalier républicain lui dit de demander quartier. *Nous l'accordons quelquefois*, répondit-il, *mais nous ne le demandons jamais*. Sur-le-champ on l'égorgea. Les républicains n'ayant pu emmener les quatre canons dans le premier moment, ils furent aussitôt repris. Les hussards

de Léopold-Toscane, les Chevaliers de la Couronne, qui étaient à Sandern et avaient reçu ordre de se porter dans la plaine de Rilsheim, y étaient arrivés en même temps que la brigade allemande, ayant à leur tête le duc de Bourbon et le duc d'Enghien. Le désordre de l'armée ennemie était tel dans cet instant, que sa cavalerie se précipitant à toutes jambes, dans sa fuite, sur l'infanterie, celle-ci l'avait prise pour la nôtre et l'avait fusillée. Il était résulté de cette méprise une perte considérable en hommes et en chevaux pour les ennemis. On estima celle qu'ils firent dans cette journée à deux mille hommes, et elle eût été bien plus considérable si les deux avant-gardes d'Hotzé et de Viomesnil eussent pu se mettre à leur poursuite; six mille hommes en eussent probablement repoussé trente mille jusqu'aux lignes; mais le comte de Wurmser, ne voulant sans doute rien compromettre, envoya ordre de ne point se porter au-delà de la position que précédemment l'on occupait. Les alliés perdirent environ deux cents hommes, la plupart du régiment de Giulay, qui n'avait évacué Rilsheim qu'après s'y être défendu très-vigoureusement et y avoir essuyé une perte de cent cinquante hommes avec son major.

L'affaire étant absolument finie à une heure après midi, les troupes se rendirent dans les cantonnemens qui leur étaient assignés, et prirent derrière la Queich la position défensive qu'avait indiquée le roi de Prusse ou plutôt le duc de Brunswick. Le quartier-général du prince de Condé fut donc replacé à Marientraut.

Il arriva dans cette journée un petit événement qui donna lieu à l'assemblée d'un conseil chargé de décider le cas dans lequel se trouvait le comte de Klenau, lieutenant-colonel des dragons de l'empereur. Cet officier, emporté par son zèle, avait été fait prisonnier et emmené, sous l'escorte d'un seul bas-officier, après avoir donné sa parole qu'il ne chercherait point à s'évader; la chance ayant tourné et notre cavalerie s'étant mise, ainsi que je l'ai dit plus haut, à la poursuite des fuyards patriotes, le comte de Klenau se trouva délivré ; mais sa délicatesse lui causait des doutes sur la possibilité de reprendre son service, d'après sa parole.

Le conseil décida que n'ayant fait aucune tentative pour s'échapper, et ayant recouvré sa liberté par un fait de guerre, sa délicatesse était à couvert, et qu'il était dans le cas de reprendre l'exercice de ses fonctions.

Le nombre de gentilshommes qui arrivaient de toutes parts, tant à pied qu'à cheval, particulièrement du côté de Dusseldorff, où tous les malheureux licenciés de l'armée des princes avaient passé l'hiver, ne tarda pas à compléter les compagnies, et le prince de Condé se trouva même dans le cas de payer un certain nombre de soldés au-delà des six mille fixés par l'empereur.

Le cardinal de Rohan ayant obtenu que son régiment fût mis à la solde de l'Empire lorsque le licenciement du corps de Condé avait paru certain, il était néanmoins demeuré jusqu'alors aux ordres de S. A. S., dont il fut enlevé à cette époque pour entrer dans la ligne de l'armée autrichienne. D'après sa capitulation, porté successivement jusqu'à mille hommes, il s'était pendant le cours de la campagne distingué en plusieurs occasions.

De faux avis sur l'apparition de quelques colonnes républicaines ayant fait prendre les armes au corps de Condé, qui sortit de ses cantonnemens et y rentra deux fois dans le même jour, on reconnut que plusieurs de ces cantonnemens étaient beaucoup trop reculés, et le quartier-général du prince de Condé ayant été porté à Schweigenheim, ses troupes

furent distribuées dans les villages formant une ligne sur les bords de la Queich, depuis Germesheim jusqu'à Zeiskam.

La lenteur des préparatifs du siége de Mayence faisant présumer que l'armée conserverait long-temps cette nouvelle position, les moyens de la rendre à peu près inexpugnable furent multipliés: des redoutes en grand nombre, garnies d'artillerie de tout calibre, furent construites en avant de Germesheim et sur tous les points susceptibles d'être attaqués; des abattis considérables, derrière lesquels bivouaqua l'infanterie de l'avant-garde (telle que les corps francs autrichiens, et la légion de Mirabeau), furent faits sur toutes les parties du front où se trouvaient des bois. Les camps autrichiens nouvellement établis commençaient à la droite de la position du corps de Condé, en arrière de Zeiskam, occupé par un bataillon de gentilshommes, et s'étendaient jusqu'à la hauteur des camps et cantonnemens prussiens, qui occupaient le reste de l'intervalle jusqu'aux montagnes en arrière de Landau.

Le duc de Brunswick, qui commandait dans cette partie une armée d'observation de dix à douze mille hommes, pour couper toute communication avec Mayence et empêcher d'y por-

ter aucun secours, avait son quartier-général à Edikoffen, où il était également retranché. Celui du général autrichien était établi à Weingarten ; il se trouvait alors sous les ordres du lieutenant-général baron de Spleny, le comte de Wurmser étant passé, dès le lendemain de l'affaire du 17, sur la rive droite du Rhin, pour exécuter quelques reconnaissances et voir la partie de son armée qui occupait le Brisgaw. Plusieurs personnes attribuèrent cette course à un mouvement d'humeur causé par l'influence que le roi de Prusse, de l'aveu de la cour de Vienne, avait sur ses opérations. Il fut facile de s'apercevoir dès-lors de l'éloignement qu'avait le vieux général autrichien pour ce souverain, pour le duc de Brunswick en particulier et pour les Prussiens en général, sur le compte desquels il se permettait même assez souvent en public des propos très-hasardés, qui ne purent qu'augmenter la mésintelligence déjà établie non-seulement entre les généraux, mais entre les deux armées alliées.

Le prince de Condé reçut une ordonnance du général Spleny, qui le prévenait de l'avis que venait de lui donner le duc de Brunswick, portant que les ennemis, au nombre de vingt-cinq mille, étaient sortis des lignes de Weis-

sembourg et marchaient sur deux colonnes, dont l'une paraissait dirigée vers les Prussiens et l'autre sur Germesheim. Le général ajoutait qu'il avait reçu directement les mêmes avis. Monseigneur attendit jusqu'à cinq heures les rapports des différens cantonnemens, où on n'avait entendu parler de rien, et il monta ensuite à cheval pour se porter à Zeiskam, vers lequel on entendait déjà tirer quelques coups de canon. Il trouva les troupes du camp autrichien sous les armes; et le général Spleny, qui n'avait reçu aucun rapport ultérieur, pensait que cette canonnade n'avait d'autre motif qu'une école à Landau.

Le prince de Condé envoya à la redoute de Belheim, poste avancé de Zeiskam, occupée par trente gentilshommes, demander ce que les patrouilles avaient appris. On vint lui dire qu'elles avaient vu entre Belheim et Rilsheim deux bataillons et quatre cents chevaux en bataille. Le prince de Condé, qui s'était rendu à Germesheim, ayant été informé à deux heures que les ennemis avaient quitté cette position, se disposait à retourner à son quartier-général, lorsque les soldats du corps franc de Michœlowitz, qui occupaient les avant-postes de Germesheim, se replièrent, assurant que les

républicains étaient entrés à Belheim et marchaient en force. On dut croire à une attaque pour la nuit, et l'on fit des dispositions en conséquence. Un bataillon du régiment de Giulay leva son camp, et occupa les redoutes avec un bataillon de gentilshommes. Je dois dire à cette occasion que les bons et braves soldats hongrois de ce régiment, dont le camp touchait à celui de nos gentilshommes, avaient pour eux des égards et des soins sans nombre, s'empressant de leur éviter tous les travaux de corvée auxquels l'état de soldat qu'ils avaient embrassé les assujétissait. Ceux-ci, de leur côté, leur faisaient sans cesse des petits cadeaux de vin, d'eau-de-vie et d'argent. Ces attentions réciproques avaient établi entre les deux corps une fraternité militaire d'autant plus touchante qu'elle était fondée sur l'estime.

Le général Kospoth, qui commandait à Germesheim, avait eu envie de faire couper la chaussée qui conduit de cette ville à Belheim; mais il adopta la proposition que lui fit notre vieux lieutenant-général Gelb, de cacher dans le bois, en avant des redoutes que nous occupions par des petits postes, deux bataillons qui devaient laisser passer l'artillerie des ennemis,

pour pouvoir couper la retraite aux troupes destinées à la soutenir, tandis que ces pièces auraient été infailliblement enlevées par cinq cents gentilshommes à cheval, qui avaient été placés à cet effet dans un fond derrière la dernière redoute, sur la droite de Germesheim, d'où ils étaient à portée de prendre en flanc tout ce qui aurait osé déboucher du bois. Ces dispositions étant faites et la nuit arrivée, l'armée bivouaqua. Le général Spleny comptait tellement sur l'attaque pour le lendemain, qu'il fit donner aux différens corps l'ordre suivant, à deux heures du matin.

ORDRE.

Les équipages partiront demain matin 31, une heure avant le jour, pour se rendre à Duttenhoven par le chemin le plus court; il est recommandé de ne faire aucun bruit et d'observer le plus grand ordre. Une heure avant le jour, l'armée sera formée en bataille et sous les armes.

Tous les postes avancés et près des bivouacs feront des patrouilles très-fréquentes et avec la plus grande attention. Il est à croire que l'armée se conduira avec valeur et que chacun

se défendra dans son poste, et maintiendra l'ordre et la discipline.

Signé SPLENY.

Weingarten, ce 30 mai 1793.

Ces dispositions se trouvèrent être en pure perte, nos patrouilles n'ayant aperçu aucune trace de l'ennemi, qui avait profité de la nuit pour se retirer.

L'armée rentra dans ses cantonnemens à huit heures du matin; l'officier de Michœlowitz fut mis aux fers pour s'être retiré aussi légèrement, et les coups de bâton ne furent pas épargnés à ceux de ses soldats qui avaient pris tant d'épouvante pour si peu de chose : on apprit que cette canonnade de la veille avait eu lieu du côté des Prussiens, qui avaient été attaqués et avaient repoussé les républicains après leur avoir tué une centaine d'hommes, Il paraît que le point de Germesheim aurait été également attaqué, si les ennemis, très-bien informés par leurs espions de tous nos mouvemens, n'eussent pas su que l'on était aussi bien disposé à les recevoir. Il y eut quelque raison de croire que cette apparence d'attaques sur différens points avait pour objet de couvrir l'entrée d'un convoi considérable à Landau.

L'armée prit les armes pour une réjouissance, et il fut chanté un *Te Deum* en actions de grâces pour la bataille gagnée à Famars par le prince de Saxe-Cobourg.

Le prince de Condé, dont la connaissance avec le duc de Brunswick datait de la guerre de sept ans, et qui, après avoir combattu brillamment contre lui à cette époque, lui avait fait depuis, à Chantilly, l'accueil le plus distingué, se rendit à l'invitation que le duc était venu lui faire deux jours avant, de dîner à son quartier-général d'Edikoffen. J'eus l'honneur de l'y accompagner et pris ma part des politesses et des révérences sans nombre que le duc prodiguait en toute occasion, et souvent à des gens à qui il n'était pas dans le cas d'en devoir. Le prince Louis de Prusse, second fils du roi, jeune homme de la plus jolie tournure et de la plus grande espérance, qui depuis est mort, se trouvait au dîner.

Le prince de Condé ne sachant pas si l'intention du roi de Prusse avait été de lui donner ou de lui prêter les huit pièces de canon qu'il l'avait autorisé à tirer de Francfort, me chargea du soin de fixer son incertitude, en tâchant de pénétrer les intentions du roi à cet égard. Je fis en conséquence un petit voyage à

Bodenheim, village à une lieue de Mayence, où ce prince avait son quartier-général. Il me reçut avec sa bonté ordinaire, me fit placer à table près de lui, et me dit qu'il avait été très-aisé d'offrir ces canons au prince de Condé, désirant qu'ils pussent être bientôt placés à Chantilly. Les préparatifs du siége se faisaient alors avec beaucoup d'activité, et les dépôts de boulets, de bombes, de gabions, etc., auxquels on travaillait, ne me laissèrent aucun doute sur l'ouverture prochaine de la tranchée, qui en effet eut lieu huit ou dix jours après, et dont le prince de Nassau, qui fesait la campagne à la suite du roi de Prusse, me fit voir sur le terrain toute la disposition. L'ennemi voyant quelques chevaux dans la plaine, nous envoya cinq ou six boulets.

La position des armées combinées couvrant le siége de Mayence, la tranchée fut enfin ouverte dans la nuit du 16 au 17 juin. L'armée du comte de Wurmser ayant reçu des renforts considérables de troupes et d'artillerie, ce fut à cette époque qu'arrivèrent les carabiniers de l'empereur, les hussards d'Erdœdy, et un corps franc sous le nom de *Wurmser*, composé de bandits de toutes les nations, et particulièrement de Turcs, aussi redoutables pour les amis

que pour les ennemis, par leur soif immodérée du pillage.

Le prince de Condé fut averti par le général Spleny de ne point pousser les patrouilles en avant le lendemain matin, ce qui fit présumer qu'il y avait quelque projet d'attaque.

Le général Mezzaros reçut ordre de M. de Spleny de se porter avec un détachement de troupes légères vers Jockrim, pour s'assurer de la quantité de forces qui y étaient, et reconnaître si un mouvement projeté par les républicains, dont il avait été averti, s'exécuterait ou en avant ou rétrograde. Six hommes du corps franc de Wurmser, avec un caporal, avaient été envoyés en même temps jusques dans le cimetière de Landau, pour savoir s'il s'y trouvait du canon, et prendre connaissance de l'état des choses à l'avancée de la place. Ces six hommes égorgèrent une sentinelle et donnèrent une telle alerte dans Landau, qu'on y battit la générale et qu'on en fit sortir quatre mille hommes avec plusieurs pièces de canon qui vinrent pour attaquer le poste autrichien placé dans le bois derrière le village d'Offenbach; mais l'ayant trouvé renforcé par un bataillon et par deux pièces de canon, ils se retirèrent sans avoir osé risquer l'attaque.

Le général Mezzaros rendit compte de sa reconnaissance vers Jockrim, qu'il avait trouvé très-peu gardé, la plupart des troupes qui occupaient précédemment ce poste s'étant retirées vers les lignes.

Les républicains firent un mouvement en avant pour prendre une position plus rapprochée de la nôtre; ils nous tinrent sous les armes toute la journée, ne sachant pas quel était leur projet; il parut qu'ils n'en avaient eu d'autre que de faire un fourrage; ils poussèrent d'assez fortes patrouilles qui firent le coup de pistolet avec les nôtres, et ils mirent des troupes en assez grand nombre dans les villages de Rilsheim et de Herxheim, envoyèrent encore de très-fortes patrouilles, ce qui fit prendre les armes à une partie de l'armée.

Ayant à peu près la certitude, d'après la position respective des armées, qu'il ne pouvait survenir aucun événement auquel je fusse dans le cas de prendre part, je demandai à Monseigneur la permission de passer quelques jours au siége de Mayence, qui avait un double intérêt pour moi, celui de faire ma cour au roi de Prusse, et celui de voir un spectacle aussi intéressant sous tous les rapports, que le siége d'une place telle que Mayence. Le roi était

campé près du village de Marienborn, à une demi-lieue de la ville. Près de la tente du roi était celle du général Heyman, passé, par l'effet de la révolution, au service de Prusse, qui m'y donna asile. Cette position dominait sur la ville, ses environs et le cours du Rhin, point de vue qui, avec les accessoires du siége, offrait le plus beau speetacle dont on puisse se faire l'idée. Je fus témoin, dès le soir de mon arrivée, de l'attaque du village de Saltzbach, qui, quoique très-vive, le fut cependant moins que celle de Kostheim, de l'autre côté du Rhin, qui donna lieu au feu de mousqueterie le plus vif et le plus soutenu pendant une heure. Les Prussiens et les Saxons, sous les ordres du général Schœnfeld, attaquant les retranchemens en avant du village, le feu de leur artillerie se croisait avec celui du général Riechel, qui occupait les îles du Rhin et foudroyait ce même point, tandis que les canons de la place, sur laquelle les bombes ne cessaient de pleuvoir, tonnaient. Les Prussiens emportèrent le retranchement et le village avec perte d'environ soixante hommes, et ils tuèrent deux ou trois cents républicains. Le jeune prince Louis-Ferdinand de Prusse se distingua particulièrement dans cette occasion, et n'en négligeait aucune de donner des preuves de sa bril-

lante valeur et des talens militaires qu'il annonçait. Il acquit de grands droits à l'admiration et à la reconnaissance des Autrichiens par un trait que je dois citer, et qui donna la mesure de son courage et de son humanité. Un de leurs grenadiers ayant eu la jambe emportée sur le revers d'un retranchement où personne ne s'empressait de lui porter du secours, à raison de la grêle de boulets et de balles qui y pleuvaient, le jeune prince y courut, chargea le malheureux grenadier sur ses épaules, et le rapporta à sa troupe.

Je pris, au bout de quatre ou cinq jours, congé du roi, qui avait bien voulu m'admettre constamment à sa table pendant mon séjour au camp, et je revins joindre l'armée. La seconde parallèle était alors achevée, et les boyaux de communication pour arriver à la troisième étaient au moment de l'être.

Les avant-postes du côté d'Edikoffen, composés de deux cents hommes du corps franc de Wurmser, dans lequel se trouvaient des Valaques, et de quatre-vingt chasseurs du régiment de Rohan, reçurent l'ordre d'aller s'approvisionner dans le village de Valcheim, à une demi-lieue de Landau. Ils y arrivèrent à quatre heures du matin. Les paysans ayant

tiré, les Turcs coupèrent la tête à cinq, et ramenèrent prisonniers deux membres de la commune, après avoir enlevé bœufs, chevaux, etc. Il y eut une réjouissance pour la reddition de Condé. Les trois princes entendirent le *Te Deum* au camp autrichien.

La situation de la garnison de Mayence commençant à devenir critique, les républicains tentèrent de percer notre ligne et de porter du secours à cette place; une fusillade assez vive se fit entendre sur toute la ligne à cinq heures du matin. Le rapport des patrouilles annonça que les républicains marchaient sur plusieurs colonnes et avaient déjà forcé les avant-postes de se replier. Le prince de Condé se porta sur les huit heures à Zeiskam; le duc de Bourbon et le duc d'Enghien se rendirent à Germesheim. Les ennemis occupaient déjà le bois en avant des redoutes; ils tirèrent quelques coups de canon qui nous tuèrent deux canoniers et un cheval, blessèrent une femme et un hussard. La supériorité de notre artillerie tarda peu à les chasser de la lisière du bois, et leur tua quelques hommes avec quelques chevaux. Un bataillon de Giulay, que l'on fit marcher alors, acheva de les repousser jusqu'au-delà de la croisée des che-

mins de Rilsheim et de Belheim. Ils n'obtinrent pas plus de succès vers le centre, où un détachement du bataillon noble, cantonné à Zeiskam, eut une petite affaire aussi heureuse que brillante. Quatre-vingts gentilshommes, aux ordres de M. de Salgues, maréchal-de-camp commandant d'une compagnie, occupaient une redoute à la sortie du bois qui sépare Zeiskam de Belheim; cette redoute n'ayant pas de canons, et étant plutôt considérée comme un poste d'observation, que comme un point de défense, il y avait ordre de l'abandonner dans le cas où elle serait attaquée par de l'artillerie ou par des forces supérieures. Néanmoins, M. de Salgues, ayant vu déboucher de Belheim une colonne d'infanterie qui se forma, en avant de ce village, sous le feu de deux canons placés à la gauche et tirant à toute volée sur la redoute, s'y maintint jusqu'au moment où il dut craindre de se voir tourner par un bataillon qui se dirigeait vers le bois. Il ordonna la retraite, qui s'exécuta avec le plus grand ordre, et porta son détachement à quelque distance en arrière, dans le bois sur la route de Zeiskam. Ayant été joint par un piquet de cavalerie, composé des hussards de Salm, des houllans de Mira-

beau et de quelques chevaliers de la couronne, le projet qu'il annonça de reprendre la redoute, qui avait été occupée sur le champ par les républicains, fut accueilli avec transport par sa petite troupe, qu'il distribua en trois parties égales afin d'attaquer sur trois points. M. de Salgues prit le commandement d'une de ces colonnes, et les deux autres furent conduites par le vicomte de Cluny et par M. de Laureau.

Cette valeureuse élite se mit en mouvement dans le plus grand silence, égorgea les deux premières sentinelles et arriva près de la redoute, où elle essuya, sans tirer un seul coup, le feu des trois cents républicains qui l'occupaient, et les gentilshommes ayant attaqué le poste, la baïonnette au bout du fusil, l'emportèrent, malgré l'extrême supériorité de ceux qui la défendaient, et y entrèrent en faisant retentir l'air des cris de *vive le Roi!* Quarante républicains furent massacrés et dix ou douze blessés et pris; les autres, s'étant sauvés dans le plus grand désordre, furent poursuivis par la cavalerie, qui déboucha alors du bois et en tua environ trente ou quarante. Six gentilshommes de l'infanterie furent blessés, ainsi que quelques officiers de Mirabeau; le

seul M. de Saint-Amand fut tué sur le champ de bataille. L'attaque de la droite, sur les Autrichiens et les Prussiens, avait été très-vive ; il y eut, pendant quatre heures, un feu soutenu de canon et de mousqueterie, qui leur tua près de cinq cents hommes et en blessa trois cents. La perte des républicains fut estimée de quinze à dix-huit cents. Ils furent chassés et reconduits jusques sur les glacis de Landau. On apprit que cette attaque générale avait eu lieu d'après l'ordre de deux commissaires de la Convention, nouvellement arrivés à l'armée républicaine.

Les ennemis étant retirés sur tous les points, j'accompagnai le prince de Condé qui, ayant passé la journée avec la partie de son infanterie placée dans les redoutes de Germesheim, eut beaucoup d'empressement de se rendre à celle de Zeiskam, pour y témoigner sa satisfaction à ceux qui l'avaient défendue et reprise avec tant de valeur. L'arrivée du prince à cette redoute offrit un spectacle bien touchant. Tous ces braves gentilshommes couverts de sang et de poudre, étaient sous les armes pour recevoir monseigneur, qui, ayant embrassé le vieux général Salgues avec attendrissement, témoigna avec la même émotion à tous ses seconds,

sa joie de ce qu'une action aussi périlleuse n'eût coûté la vie qu'à un seul de leurs compagnons d'armes. Le brave de Salgues, qui avait été lieutenant-colonel du régiment de Condé infanterie et avait reçu une épée du prince, tira parti de cette circonstance en lui disant, avec une modestie qui ne pouvait être comparée qu'à sa valeur : *Monseigneur, il était impossible qu'armé par les mains de votre altesse et commandant de tels soldats, je n'obtinse pas des succès.* Le prince de Condé alla visiter les blessés et voulut veiller lui-même à ce qu'aucun d'eux ne manquât de rien. Il donna aussi des ordres pour qu'on prît soin des prisonniers blessés. M. de Solémy, lieutenant-colonel du régiment de Brie, qui fut chargé d'y pourvoir, leur manifesta, de la part de Monseigneur, les sentimens que Voltaire a si bien exprimés dans quatre vers d'*Alzire :*

Vous nous égorgez, leur dit-il, *quand nous avons le malheur de tomber entre vos mains, mais Mgr. le prince de Condé, fidèle aux principes de religion et d'humanité que nous professons tous, m'a ordonné de vous faire donner tous les secours qui vous sont nécesaires.*

Ces malheureux, déjà étonnés de n'être pas

encore pendus; le furent bien davantage quand ils se virent ainsi traités par des gens que leurs chefs représentaient sans cesse comme des barbares avides de leur sang.

Les ennemis tentèrent de nouvelles attaques vers leur gauche, et réussirent même à celle qu'ils firent dans la montagne au-delà de Landau, où ils eurent un avantage assez marqué sur les Prussiens. Ceux-ci étaient réduits dans cette partie au nombre de cinq mille, sous les ordres du général Thaden, le duc de Brunswick ayant quitté, depuis quelques jours, avec son corps, cette position pour en prendre une nouvelle du côté du duché de Deux-Ponts, vers lequel les républicains avaient fait des mouvemens qui indiquaient leur projet de pénétrer jusqu'à Mayence. Les ennemis étaient donc parvenus à déloger des postes de la montagne les Prussiens, qui s'étaient même retirés assez précipitamment vers Neustatt; mais un bataillon autrichien de Terzy et le régiment de Rohan, qui se conduisirent avec la plus grande valeur, parvinrent à arrêter les progrès ultérieurs des ennemis, lesquels conservèrent cependant la position avantageuse qu'ils avaient acquise dans la montagne. Un corps de cavalerie républicaine ayant paru au

même moment dans la plaine, vers Damheim, il s'était engagé, entre lui et les carabiniers de l'Empereur, un combat assez vif dans lequel ceux-ci avaient perdu trente hommes, et en avaient tué beaucoup davantage aux ennemis qu'ils avaient mis en déroute.

La capitulation de Mayence, qui se fit le 23, fut un événement d'autant plus heureux dans les circonstances, que les forces considérables des républicains dans le duché de Deux-Ponts et le progrès qu'ils avaient fait sur notre droite dans la montagne, fesaient craindre qu'ils ne tentassent sur plusieurs points, pour la délivrance de Mayence, un dernier effort, dont le résultat eût pu être fort incertain.

Il y eut une réjouissance et un *Te Deum* à l'occasion de la reddition de Mayence.

Le prince de Condé ayant jugé que la prise de Mayence mettrait le roi de Prusse en possession d'une grande quantité d'objets qui, peu utiles au Roi, devenaient nécessaires à lui prince de Condé, tels que tentes d'officiers, marmites, et autres effets de campagne que l'empereur ne nous fournissait pas en suffisante quantité, S. A. S. me chargea d'en aller faire la demande, m'autorisant de prendre à cet égard tous les arrangemens qui convien-

droient à sa marche. La garnison ayant obtenu, par la capitulation, de sortir avec armes et bagages, le Roi n'eut pas la possibilité de satisfaire le désir du prince de Condé, excepté pour une certaine quantité de boulets de quatre que je lui avais demandé et qu'il me promit, en me renouvelant l'assurance du plaisir qu'il trouvait toujours à faire ce qui pouvait être agréable à un prince pour lequel il était pénétré d'estime et de considération. Il avait été réglé que la garnison de Mayence, forte de vingt mille hommes, sortirait en trois colonnes et marcherait par trois routes différentes pour rentrer en France. Je vis sortir de la place celle qui était dirigée sur Strasbourg. Une soixantaine de cavaliers formant le dépôt du régiment que j'avais commandé étaient de ce nombre; plusieurs vinrent me témoigner le plaisir qu'ils avaient de me voir, s'expliquant très-hautement sur le regret qu'ils avaient de se trouver enchaînés à la cause qu'ils servaient par la crainte de compromettre leurs parens, ceux des soldats qui désertaient étant alors exécutés sur-le-champ. L'audace paraissait peinte sur le visage de ces soldats, à la tête desquels Merlin, avocat de Thionville, commissaire de la convention, marchait vêtu en habit de hussard.

Plusieurs de ces soldats portaient de petits bonnets rouges joints à leur cocarde tricolore; d'autres en avaient de pareils au bout de leurs fusils. J'en entendis qui, ayant aperçu le landgrave de Hesse-Darmstadt, auprès duquel je me trouvais, et jugeant, d'après ses décorations, que ce pouvait être le roi de Prusse, disaient: *Tiens vois-tu celui-là avec ce crachat, est-ce que c'est leur roi, ça?* etc. Au reste ils ne paraissaient pas avoir éprouvé aucun genre de souffrance; en effet, il y avait encore dans la ville une assez grande quantité d'approvisionnemens de toute espèce, un seul objet manquait tout-à-fait, les médicamens; et la connaissance qu'avait le soldat de cette disette lui faisait craindre de s'exposer à recevoir des blessures, à la plupart desquelles on se trouvait dans l'impossibilité d'appliquer les remèdes qui eussent été convenables et nécessaires (1). Je

(1) L'accueil que j'ai reçu du roi de Prusse au siége de Mayence me fait un devoir de publier une lettre qui atteste sa bienveillance soutenue pour les émigrés :

« M. le comte d'Ecquevilly, c'est avec bien du plaisir que je me prête aux vœux que vous m'exprimez dans votre lettre du 11 pour vous et le chevalier d'Esternon, votre neveu, de trouver un asile dans mes

parcourus l'intérieur de la ville qui n'avait pas, à beaucoup près, autant souffert qu'on aurait pu le présumer d'après la grande quantité de bombes qui y avaient été jetées. Les maisons brûlées se trouvant être presque toutes les principaux hôtels, il était facile de juger que les ennemis et leurs prosélytes mayençais avaient profité de la circonstance du siége pour détruire, autant qu'ils l'avaient pu, les propriétés de la noblesse et celles du clergé.

Plusieurs membres du club jacobin avaient tenté de s'échapper à la faveur de la sortie de la garnison; mais la surveillance était tellement établie aux portes qu'ils furent presque tous arrêtés et employés sur-le-champ, de quelqu'état qu'ils se trouvassent, au déblai et au nettoiement des rues.

La reddition de Mayence ayant déterminé la

» états, en cas que l'armée du prince de Condé se sépa-» rât; peut-être même mes margraviats de Franconie » vous offriraient-ils alors un séjour qui vous convien-» drait. Vous y trouveriez du moins l'un et l'autre l'in-» térêt et l'accueil qu'ont également mérité l'infortune » et la constance de la noblesse française, et le repos » qui la fuit depuis si long-temps. Sur ce, etc. »

Francfort ce 22 septembre. 1793.

retraite du corps des républicains qui, depuis le 20, avait fait des progrès dans la montagne; le comte de Wurmser de retour du Brisgaw, depuis quelques jours, conçut le projet de la lui couper; en conséquence il écrivit dans la nuit au prince de Condé, et lui communiqua son plan, lui proposant de se rendre à Germsheim, où ils conviendraient de leurs opérations respectives. Le prince monta sur-le-champ à cheval (à 2 heures du matin), et joignit le général commandant au rendez-vous qu'il lui avait proposé. On y avait déjà porté la cavalerie noble et beaucoup de troupes autrichiennes. Le comte de Wurmser fit part au prince de Condé de son plan d'attaque, et lui donna le commandement d'une colonne. Le général Kospoth en conduisant une de huit mille hommes la déploya en arrière de Rilsheim, et délogea les républicains sans coup férir des redoutes qu'ils avaient construites sur les hauteurs, ainsi que des villages de Herdt, Kurt et Rheinzabern. Le prince de Condé, à la tête d'une colonne d'environ sept mille hommes dont son corps composait la plus grande partie, se porta vers Belheim et fut chargé de balayer toute la plaine à la droite de la colonne du général Kospoth. J'arrivai dans le

moment, de Mayence, et rejoignis S. A. S. pendant sa marche.

Le général Mezzaros, commandant une troisième colonne de cinq mille hommes, avait eu ordre de chasser les républicains du village d'Offenbach et d'éclairer la droite du prince de Condé, tandis qu'un corps d'Autrichiens sous les ordres du lieutenant-général Spleny, réuni aux Prussiens, leur ferait évacuer les montagnes et les villages dont ils s'étaient emparés dans les journées des 20 et 21. A trois heures après midi, le général Kospoth était déjà parvenu au point qui lui avait été indiqué. Le prince de Condé avait fait halte dans la plaine voisine de Belheim, lorsque le général Mezzaros envoya dire au comte de Wurmser que les ennemis avaient évacué Offenbach, et que s'il voulait avancer avec sa cavalerie, il pourrait tomber sur la colonne d'équipages, qui était en marche sur la chaussée de Landau à Weissembourg, et n'était soutenue que par quelques escadrons. Dès que le général commandant eut reçu cet avis, il mit la cavalerie en mouvement, laissant l'infanterie en arrière, et nous nous portâmes vers le village d'Insheim avec trois pièces d'artillerie volante. Arrivés à la hauteur d'Herxheim, nous aperçûmes la colonne républicaine qui filait sur

le chemin de Landau à Weissembourg. Nous nous mîmes en bataille, et tout devait faire espérer que le succès répondrait au projet qu'avait formé le comte de Wurmser de tomber sur le flanc de la colonne en marche, lorsque le comte de Viomesnil, commandant les troupes légères, fit donner avis au prince de Condé de l'impossibilité où un ravin et un marais impraticables mettaient la cavalerie de se porter plus en avant. Les républicains, qui avaient fait arriver en toute diligence quelques pièces d'artillerie volante pour couvrir leur marche, établirent en avant du village d'Insheim une batterie dont les boulets, dirigés particulièrement sur la cavalerie de Condé, passèrent par dessus les escadrons et dans les intervalles sans toucher personne. Plusieurs de ces boulets roulèrent aux pieds des chevaux des princes, et celui du duc de Bourbon, auprès duquel je me trouvais, fut même couvert de terre. Le prince de Condé ayant fait faire alors un mouvement rétrograde, démasqua une batterie de trois pièces de six qui ne tardèrent pas à faire taire celles des républicains, lesquels, ayant évacué le village d'Insheim, après avoir mis le feu à un magasin considérable de fourrage qu'ils y avaient, se rangèrent en bataille en arrière de ce même village, que

le comte de Viomesnil eut ordre d'occuper avec une partie de la légion de Mirabeau, et près duquel nous nous portâmes. La nuit était arrivée; l'infanterie et l'artillerie se mirent en marche pour nous joindre; tout annonçait un bivouac et une affaire pour le lendemain, quand tout à coup le comte de Wurmser, informé de la retraite des ennemis, envoya ordre aux différens corps de retourner dans leurs camps et cantonnemens, où ils rentrèrent à quatre heures du matin, après vingt-huit heures de marche et de fatigue, sans avoir rempli l'objet que le général commandant s'était proposé : il ne pouvait l'être que dans le cas où ayant eu connaissance du terrain, le comte de Wurmser aurait évité le marais qui avait arrêté notre marche, et aurait fait un circuit plus grand pour gagner le front de la colonne ennemie, qui alors eût été entièrement coupée, d'autant que, pendant cette manœuvre, rien ne se serait opposé à l'établissement d'une batterie en deçà du ravin pour chauffer le flanc de la colonne et bien seconder notre opération.

Le prince de Condé fit mettre à l'ordre les deux lettres qu'il avait reçues de M. le régent et du comte d'Artois, en réponse à celle par laquelle il leur avait rendu compte de l'affaire du 19.

Lettre de M. le Régent.

Vous avez bien jugé, mon cher cousin, du plaisir que j'éprouverais en apprenant l'affaire du 19, et la conduite de la noblesse en cette occasion. Sa gloire est la mienne, et ses succès sont ma plus douce satisfaction. Dites-lui bien de ma part que mon seul regret est de n'avoir pas partagé, dans cette belle journée, ses dangers et ses lauriers. Je n'ai pas besoin de vous recommander les gentilshommes qui y ont été blessés. Donnez de ma part à MM. de Salgues, vicomte de Cluny, de Laureau, de Chambon, d'Olonne et d'Oville, les éloges qu'ils méritent. Je voudrais envoyer sur-le-champ le cordon rouge au premier, mais la signature du Roi est nécessaire au complément de cette grâce, et je suis obligé de me borner à lui promettre que ce sera la première que je proposerai à S. M. Je vous prie de témoigner à MM. Dufort et de la Corbière toute la satisfaction que leur conduite me cause.

Signé LOUIS-STANISLAS-XAVIER.

A Hamm, le 24 juillet 1793.

Lettre de Mgr. le comte d'Artois.

Je ne saurais vous exprimer, mon cher cousin, avec quel plaisir et quel intérêt j'ai appris les détails de l'affaire du 19. Jamais rien de courageux et d'audacieux ne m'étonnera de la part de la noblesse française; mais je n'en jouis pas moins de ses succès, et mon seul regret est de n'avoir pas marché à sa tête. Soyez mon interprète auprès de vos braves compagnons d'armes. Ils ne seront jamais aussi heureux que je leur souhaite, et j'espère le leur prouver par des faits plus encore que par des paroles. Chargez-vous encore, je vous prie, de tous mes complimens pour M. de Salgues. Les récompenses qu'il mérite n'équivaudront pas le bonheur que cette brillante journée lui a procuré.

Signé, CHARLES-PHILIPPE.

La reddition de Mayence paraissant avoir levé les obstacles qui s'étaient opposés jusqu'alors au progrès de nos opérations, le comte de Wurmser fit faire un mouvement à son armée: il porta son quartier-général à Ottersheim, celui du prince de Condé fut établi à Germesheim, en avant duquel l'infanterie noble prit des can-

tonnemens; la cavalerie noble, à l'exception d'une division qui fut placée au quartier-général, eut les siens à Belheim. La légion de Mirabeau, les régimens d'Hohenlohe et celui de Salm campèrent un peu en deçà de Rheinzabern qui n'était point occupé, et où les patrouilles des deux côtés se rencontraient souvent. Notre droite était couverte par les camps autrichiens. Le plus considérable était derrière un rideau à huit cents toises de Landau, ayant sa gauche appuyée à la chaussée qui conduit de Rilsheim à Germesheim; un autre, d'environ sept mille hommes, était placé entre Herxheim et Offenbach.

Ce fut à cette époque que le prince de Waldeck, général de cavalerie, aimé et estimé des troupes, le même qui avait perdu un bras l'année précédente devant Thionville, arriva à l'armée.

Le roi de Prusse qui, dès le lendemain de la reddition de Mayence avait pris son quartier-général à Durckeim, l'avait alors à Edikoffen, où il avait remplacé le duc de Brunswick dans sa position; celui-ci s'était rapproché du pays des Deux-Ponts, déjà occupé par un corps prussien aux ordres du prince d'Hohenlohe.

Le séjour que notre armée fit dans la posi-

tion qu'elle venait d'occuper, et qui fut prolongé par l'incertitude où l'on était encore sur les opérations ultérieures, et par le peu d'accord qui régnait entre les chefs de ces deux armées, fut employé à rapprocher des magasins, à en former de très-considérables à Belheim, et à rassembler toute l'artillerie distribuée dans les redoutes qui défendaient les lignes de la Queich, que nous venions de quitter. L'armée autrichienne s'était renforcée (1) de quelques ba-

(1) *Etat des différens corps et régimens de l'armée autrichienne.*

INFANTERIE.

Régimens.	*Bataillons.*	*Régimens.*	*Bataillons.*
L'empereur	2	Rohan	1
Giulay	2	Valaques	2
Lascy	2	Esclavons	2
Pellegrini	2		
Huff	2	*Grenadiers autrichiens.*	
Olivier Wallis	2		
Archiduc Ferdinand	3	Hœdel	1
Preiss	2	Schœck	1
Bavarois	2	Saint-Julien	1
Hessois de Darmstadt.	2	Grenadiers des Cercles.	1
Chass. hessois de Cassel.	2	Corps franc de Wurmser.	
Furstembergeois	1	Corps franc de Michœlowitz	
Schreder.	2	Preiss	1
Manfredini.	1	Gœttingen	1
Latterman	1	Burger	1
Terzy	1		
Thurn	1		

taillons employés au siége de Mayence, et d'environ trois mille Bavarois ou Hessois, qui en revenaient également. Il était arrivé aussi plu-

---

CAVALERIE.

Divisions.		*Divisions.*	
Carabiniers	3	Hussards d'Erdony	3
Mack, cuirassiers	3	Hussards de Trœchler	3
Hohenzollern *idem*	3	*Idem* du corps franc de Wurmser	3
Dragons de l'empereur	3	Hussards hessois	1
Idem de Waldeck	3	Chevaux légers palatins	1
Hussards de Léopold Toscane	5	Cuirassiers des cercles	1

CORPS DE CONDÉ.

Les officiers généraux employés à cette armée étaient :

Lieutenans-généraux.	*Généraux-majors.*
MM.	MM.
Le baron de Spleny.	Le prince de Furstenberg.
Le c^te^. de Wallis.	Mezzaros.
Le c^te^. de Cavannah.	C^te^ de Lichtenberg
Le prince de Waldeck.	Franck, g^al^. d'artillerie.
	Piatcowitsch.
	Jellachich.
	Hotzé.
	Née.
	P^ce^. Joseph de Lorraine.
	Kœglewicz.
	Baron de Hahn.
	Lauer, général du génie.

sieurs bataillons et divisions de cavalerie de l'autre côté du Rhin, ce qui portait l'armée, y compris le corps de Condé, à environ quarante mille hommes.

Le lieutenant-général Stader commandait le corps d'environ dix mille hommes qui était dans le Brisgaw.

Les républicains retirèrent les vedettes qu'ils avaient à quelque distance de Rheinzabern. Plusieurs déserteurs assurèrent qu'ils avaient ordre des commissaires de la Convention d'abandonner Jockrim à la première attaque, et de se retirer dans les lignes.

Il y eut réjouissance de toute l'armée, et le *Te Deum*, à l'occasion de la prise de Valenciennes.

Le comte de Wurmser fit occuper pendant la nuit, sans aucune résistance, la plupart des villages voisins de Landau, de manière que cette ville se trouva à peu près cernée. Des convois considérables de munitions, arrivant de Philisbourg furent déposés au parc d'artillerie, en avant d'Ottersheim, quartier-général autrichien.

Les troupes autrichiennes occupèrent le village de Bellickeim, où on arrêta deux membres de la commune, qui, connus par leur

scélératesse, furent conduits dans les prisons de Spire.

Ce fut pendant le séjour de l'armée dans cette position, qu'un bataillon de gentilshommes cantonnés à Kurt, donna une preuve de son respect pour la religion. Les républicains ayant occupé ce village, avaient renversé et mutilé un grand crucifix en pierre qui s'y trouvait; ils se cotisèrent pour le faire rétablir par un sculpteur qu'ils firent venir à cet effet de Manheim, et l'on y joignit l'inscription suivante dans les trois langues, française, latine et allemande :

CE MONUMENT, DÉTRUIT PAR DES FRANÇAIS REBELLES,
FUT RÉTABLI PAR DES FRANÇAIS FIDÈLES.

Par la Noblesse française aux ordres de S. A. S. Mgr. le prince de Condé, l'an 1793.

Landau, dont la garnison était de huit mille hommes, sans être précisément bloqué, se trouva cependant dès-lors assez cerné pour qu'il devînt très-difficile d'y faire entrer des approvisionnemens, dont on assurait que cette place n'était pas pourvue avec abondance.

Les républicains passèrent à la pointe du jour vers Rheinzabern, avec des forces que l'on

jugea d'abord devoir être assez considérables. Ils replièrent nos avant-postes jusqu'à la chapelle Saint-Pierre, qui se trouve sur le chemin de Rilsheim, et la tête de leur colonne ne tarda pas à paraître en-deçà de Rheinzabern, où elle voulut se déployer; mais l'artillerie de la légion de Mirabeau, qui s'était portée en avant de son camp, fut si bien dirigée par M. Prevost, son commandant, qu'elle porta le désordre parmi les ennemis, dont elle tua un assez grand nombre, et qui rentrèrent à Rheinzabern après avoir tiré quelques coups de canon et de fusil, qui ne produisirent d'autre effet que de tuer un volontaire et de blesser quatre soldats de la légion. Le comte Achille de Montmorency-Laval, aide-de-camp du comte de Viomesnil, reçut une balle morte dans l'épaule, qui le blessa légèrement. Une action particulière qui se passa à un moulin, sur la gauche de Rheinzabern, coûta plus de sang. Huit soldats du corps franc de Wurmser avaient été dans ce moulin pour y chercher des provisions; s'y trouvant surpris par un détachement ennemi, ils s'étaient barricadés avec des meules et des sacs de farine, et avaient fait par les fenêtres un feu si vif qu'ils s'étaient maintenus, et avaient donné à leurs camarades le temps de leur porter du secours.

Les républicains perdirent seize hommes et un de leurs officiers, qui, se sauvant après avoir été pris, eut la tête coupée par les Turcs, ainsi que trois autres prisonniers. Il parut que cette attaque de notre gauche n'avait eu lieu que pour couvrir la véritable, qui se fit deux heures plus tard vers Landau, où les républicains voulaient jeter un convoi. Leur colonne était précédée de douze pièces de canon; mais les batteries que les Autrichiens leur opposèrent firent un feu si vif et si soutenu, que cette colonne ne put faire aucun progrès; elle ne tarda pas même à être ébranlée et à commencer sa retraite, pendant laquelle les dragons de Waldeck enlevèrent cinq cents moutons qui faisaient partie du convoi. Notre cavalerie était à cheval dès sept heures du matin, et on nous avait porté vers Herxheim, sur la gauche des camps autrichiens, où nous restâmes jusqu'à trois heures après midi, entendant et voyant une canonnade très-vive, qui ne coûta aux Autrichiens que très-peu d'hommes. On eut à regretter un capitaine des dragons de Waldeck, qui eut la tête emportée d'un boulet. La perte des républicains fut évaluée à environ soixante hommes.

Le comte de Wurmser fit témoigner aux troupes qui avaient combattu sa satisfaction

sur leur conduite de la veille, en faisant mettre à l'ordre du jour la phrase suivante :

» S. E. le général comte de Wurmser, satisfait, autant qu'il est possible de l'être, de la » bravoure et du zèle que MM. les officiers-généraux chefs et officiers des corps, ainsi que les » bas-officiers et soldats de l'armée impériale » et du corps sous les ordres de S. A. S. monseigneur le prince de Condé, ont montré dans » la journée d'hier, leur en fait ses remercimens; il se flatte de réussir en tout ce qu'il » entreprendra avec de pareils corps, et il espère être à même de leur prouver bientôt sa » reconnaissance et son estime. »

Une canonnade assez vive des ennemis, sur quelques-unes de nos patrouilles, fit prendre les armes à l'avant-garde dès la pointe du jour, et la cavalerie, cantonnée à Belheim, eut ordre de se tenir prête à marcher; mais l'ennemi s'étant retiré, nous reçûmes, à huit heures, celui de desseller.

Les républicains tirèrent quelques coups de fusil sur nos patrouilles, dans la plaine en avant de Rheinzabern, criant : *En avant le premier bataillon; faites avancer le canon, etc.* Le comte de Vioménil fit prendre les armes à l'avant-garde; se persuadant que

dant du prince de Furstenberg, déserta et passa chez les républicains. On présuma que le motif de cette infamie était le dérangement considérable que sa passion pour le jeu, qu'il avait souvent occasion de satisfaire chez son général, avait apporté dans ses affaires. D'ailleurs les généraux ennemis, avec lesquels on découvrit qu'il avait entretenu quelque correspondance, lui avaient sans doute donné de l'espoir pour sa fortune et pour son avancement.

Le comte de Wurmser, s'étant décidé à une attaque générale et à rapprocher son armée des lignes de Weissembourg, ordonna qu'elle marchât sur cinq colonnes, d'après les instructions suivantes qui furent distribuées aux généraux à six heures du soir.

1re *colonne aux ordres du général-major Hotzé.*

1. Division des hussards de Toscane.
2. Bataillons de Pellegrini.
1. Bataillon de Terzy.
1. Bataillon de Manfredini.
1. Bataillon de Latterman.
1. Bataillon de Rohan.
1. Bataillon d'Esclavons.
1. Bataillon du corps franc de Wurmser

Cette colonne partira à minuit, étant destinée à couvrir le flanc droit de l'armée; elle se dirigera par Appelsweyer et Klingen-Munster; elle aura l'attention de faire fouiller par des patrouilles la gorge d'Anweiler du côté de Münchweiler et Bergzabern, pour la sûreté de l'armée et la sienne propre.

2^me *colonne aux ordres du feld-maréchal lieutenant prince de Waldeck.*

1. Division des hussards de Toscane.
3. Divisions des dragons de Waldeck.
3. Divisions des cuirassiers de Mack.
2. Bataillons de l'empereur.
2. Bataillons de Lascy.
2. Bataillons de Huff.

Cette colonne partira à une heure du matin, marchera par sa droite, et formera une avant-garde; elle se formera près d'Insheim, et passant par ce village elle se dirigera sur Bellickeim, et de là par Barbelroth sur les hauteurs d'Oberhausen près Bergzabern, où elle attendra de nouveaux ordres, après s'être formée en bataille.

3^me *colonne aux ordres du général-major Mezzaros.*

1. Division des hussards de Toscane.
1. Division des hussards d'Erdœdy.
1. Division des dragons de l'empereur.
2. Bataillons de Preiss.
1. Division d'Esclavons.
3. Compagnies de Michœlowitz.
1. Compagnie du corps franc de Wurmser.
2. Divisions de cavalerie noble de Condé.
1. Division des chevaliers de la couronne.

Cette colonne partira à une heure. Les deux divisions d'hussards, les quatre compagnies de Michœlowitz et de Wurmser, formeront l'avant-garde. Toute la colonne marchera par sa droite, passant par Herxheim, se dirigera sur Heinach, de là à Herlebach et Langen Kandel. Les trois divisions du corps de Condé se formeront de l'autre côté du pont de Herxheim, où le capitaine Flachner leur indiquera la place qu'elles doivent occuper dans la colonne.

4^me^ *colonne aux ordres du feld-maréchal lieutenant, comte de Cavannah.*

1. Division des hussards d'Erdœdy.
2. Escadrons de hussards Hessois.
2. Divisions des dragons de l'empereur.
2. Bataillons de Giulay.
2. Bataillons d'Olivier Wallis.
1. Compagnie du corps franc de Wurmser.
1. Division de Michœlowitz.
1. Bataillon de chasseurs Hessois.
1. Bataillon noble du corps de Condé.

Cette colonne partira à deux heures, elle se formera derrière la Chapelle, en deçà de Rheinzabern, et son avant-garde sera composée des hussards d'Erdœdy, des compagnies de Michœlowitz et de Wurmser. Cette colonne marchera par sa droite sur la chaussée de Rheinzabern. Dans le cas où le moulin serait occupé, l'avant-garde l'attaquera de vive force et en chassera l'ennemi. Cette colonne, continuant à marcher sur la chaussée, trouvera un abattis et un pont de pierre; elle n'attaquera ce pont qu'avec la plus grande circonspection et avec un feu d'artillerie très-vif. Pour rendre cette attaque plus facile, le bataillon de gentilshommes cherchera à tourner l'abattis par le pont qui est plus à droite, et prendra l'ennemi à dos. Lorsqu'il sera chassé des abattis et des ponts, on s'emparera des hauteurs qui dominent Jockrim, et on procédera tout de suite à l'attaquer.

La cavalerie s'occupera principalement à se maintenir sur les hauteurs vers Wœrst, afin de couper la retraite aux ennemis. L'artillerie doit observer de tirer sur Jockrim, de manière à ne pas nuire à nos troupes qui le cerneront.

Il sera ajouté à cette colonne une batterie de canon de gros calibre et une autre de petit.

5me colonne aux ordres de S. A. S. Mgr. le prince de Condé.

1. Bataillon noble.
1. Division de cavalerie noble.
La légion de Mirabeau.
Les régimens d'Hohenlohe.
Le régiment des hussards de Salm.
Toute l'artillerie.

Cette colonne partira à une heure et demie, et se formera près de Leimersheim; d'après les dispositions de Monseigneur, l'avant-garde sera formée à son gré. Cette colonne marchera par Neuphortz pour faire l'attaque de Jockrim; elle cherchera à nettoyer le bois entre Jockrim et le Rhin par des chasseurs, et à soutenir l'attaque de la colonne dirigée sur l'abattis et la redoute.

Cette colonne sera conduite par MM. les officiers de l'état-major et du génie qui ont déjà reconnu le local. Au moment que Jockrim sera pris ou que les ennemis l'auront abandonné, la 4me et la 5me colonne se dirigeront sur Hagenbach et Pichelberg.

Suite des instructions.

Tant aux avant-gardes qu'à la tête des colonnes, il y aura des travailleurs munis de pioches et de pelles, et les charpentiers des régimens, pour lever et écarter tous les obstacles qui pourraient se trouver dans la marche. Il y aura deux ponts courans à la tête de la colonne de S. A. S. Monseigneur le prince de Condé, lesquels marcheront avec l'avant-garde.

La cavalerie emportera de l'avoine pour deux

jours, et toute l'armée pour deux jours de pain.

La direction des vivres fera mener du pain ainsi que du fourrage à Rheinzabern, Langenkandel et Bellickeim.

Les chirurgiens des régimens et bataillons marcheront avec les colonnes; le dépôt des blessés sera à Heinach. Il sera fourni vingt-cinq charriots pour les blessés à la colonne de Mgr. le prince de Condé. Il y aura un officier à chaque colonne pour empêcher que les charriots ne soient employés à d'autre usage que pour les blessés, et à mesure qu'il en manquera, ils en feront venir des villages les plus prochains.

MM. les officiers de l'état-major de chaque colonne se pourvoiront de quatre guides montés, et de quatre à pied. On emportera des tentes et des marmites. Du reste, les gros équipages, sans exception, se rendront à Germesheim.

L'armée est avertie que le général Jellachich passera le Rhin avec quelques centaines d'hommes pour prendre Jockrim à revers.

Il y aura deux officiers d'ordonnance par régiment qui marcheront avec le commandant de la colonne.

Après avoir fait connaître les instructions données aux commandans de chaque colonne,

je vais désigner les différens points où elles trouvèrent de la résistance, en rendant un compte exact de leurs opérations respectives.

1re *colonne.* — Le 20, au moment où les troupes de cette colonne se rassemblaient au lieu indiqué, le général Hotzé reçut de nouveaux ordres du comte de Wurmser pour se diriger par les gorges d'Auweiler vers Erlebach, en chasser l'ennemi, et y attendre des instructions ultérieures.

Cette colonne, au lieu de marcher par le même côté des montagnes que les autres, les prit donc à revers, chassa les ennemis de leur position d'Erlebach, sans beaucoup de peine, et arriva jusqu'auprès du village de Barbelroth, où elle bivouaqua.

2de. *colonne.* — Cette colonne se dirigeant par Jusheim et Bellickeim, délogea successivement les ennemis des positions qu'ils occupaient, ceux-ci se retirèrent toujours en canonnant de montagne en montagne; ils abandonnèrent, dès cette première journée, toutes les hauteurs jusqu'à celles qui se trouvent de l'autre côté de Barbelroth, de manière que M. d'Hotzé pût, ainsi qu'il a été dit, établir son bivouac sans difficulté. L'épouvante des républicains, dans cette partie, se communiqua à ceux que

la 3^me^ colonne devait avoir à combattre, et qui, dans la crainte d'être coupés, abandonnèrent une position d'autant plus forte qu'elle était défendue par d'excellentes redoutes.

3^me^ *colonne.* — Comme je me suis trouvé à cette colonne, dont deux divisions de cavalerie étaient sous les ordres du duc de Bourbon (le duc d'Enghien commandait le bataillon noble de la quatrième colonne), je m'étendrai davantage sur les détails et les circonstances de sa marche. Nous étant réunis, avant une heure, aux troupes autrichiennes près d'Herxheim, ainsi qu'il avait été ordonné, la colonne se porta sur Langenkandel, traversant une partie de bois assez épaisse, que la trace des feux désignait avoir été abandonnée depuis peu par les républicains. Arrivés au village de Heinach à la pointe du jour, les troupes débouchèrent dans la plaine qui est au-delà de ce village où elles se mirent en bataille, formant deux lignes sur la crête du rideau qui dominait Langenkandel, d'où les ennemis s'étaient retirés, ayant également abandonné différentes positions meilleures les unes que les autres, et de très-bonnes redoutes qu'ils avaient construites dans cette plaine. Quelques détachemens des corps francs de Wurmser et de Michœlowitz qui

avaient été envoyés pour fouiller le village de Langenkandel, le pillèrent presque entièrement et commirent des excès de toute espèce. Ces troupes, formées de l'écume des nations turque, bosniaque, transylvaine, etc. sont si étrangères à la discipline, qu'un de ces brigands eut l'audace de mettre en joue un major qui avait été envoyé avec quelques troupes réglées, par le général Mezzaros, pour arrêter le pillage. Il fut fusillé le lendemain; mais ces actes de sévérité ne mettaient aucun frein à l'esprit de rapine qui animait ces corps francs, leur usage étant de couper la tête aux prisonniers; nous en vîmes arriver plusieurs qui en faisaient baiser une à un malheureux auquel ils préparaient le même sort, et qui ne l'évita que parce que le duc de Bourbon le fit tirer des mains de ces hommes féroces. Dans l'après-midi, des petites troupes de cavalerie ennemie parurent dans la plaine, sortant de la partie du bois que nous avions sur notre gauche: trois pelotons de cavalerie noble s'étant portés à leur rencontre, ils ne les attendirent pas et se retirèrent.

Les républicains ayant abandonné l'excellente position que nous venions d'occuper, pour se retirer dans la forêt du Biewald, et s'étant bornés à nous tirer de fort loin quelques coups

de canon qui ne produisirent aucun effet, nous restâmes bivouaqués en arrière de Langenkandel, l'infanterie en première ligne, et la cavalerie en seconde; nous avions entendu dans la matinée un feu très-vif sur notre gauche, et nous apprîmes, vers quatre heures après midi, les détails que l'on verra aux articles de la quatrième et cinquième colonne.

4^me^. *colonne.* — Le comte de Wurmser s'étant joint à cette colonne traversa Rheinzabern et se mit en bataille de l'autre coté du village. Arrivé près de la première redoute, il en fit tourner la gauche par Giulay et par les Michœlowitz. Le bataillon de gentilshommes se porta sur la droite, le reste des troupes attaqua en face. Les républicains se voyant tournés, abandonnèrent la redoute. Les hussards de Toscane et de Hesse-Cassel les poursuivirent dans la plaine qui se trouvait entre cette redoute et Jockrim, et en firent un grand massacre. La colonne entra dans Jockrim, le traversa et alla s'emparer des abattis qui étaient sur la droite, et que les ennemis, craignant les mouvemens de la cinquième colonne, évacuèrent. Jockrim et les abattis étant occupés par la quatrième colonne, elle fit halte jusqu'à onze heures, et se mit alors en marche pour gagner les hau-

teurs sur la droite de Werth, afin de pouvoir le tourner pendant que la colonne du Prince de Condé l'attaquerait. A la droite de Werth était un abattis où il y eut, pendant trois quarts-d'heure, une fusillade très-vive qui coûta assez de monde des deux côtés, et après laquelle l'ennemi abandonna ce poste. Cette colonne prit dans les redoutes de Jockrim quatre canons, un obusier, cinq caissons, et sur le plateau, de l'autre côté, deux pièces avec leurs caissons. La perte des républicains fut estimée à deux cents hommes, et celle des Autrichiens à soixante. Un officier du régiment de Condé, infanterie, nommé Saint-Aulaire, qui s'était mis dans le corps franc de Michœlowitz depuis le commencement de la campagne pour avoir plus d'occasions de voir des coups de fusil, se conduisit avec la plus grande distinction à l'affaire de Jockrim étant parvenu, avec trois hommes qui furent tués, à dégager six de ses camarades qui étaient entourés par seize républicains.

5^me^. *colonne.* Le prince de Condé ayant rassemblé ses troupes en avant de Kurst, forma son avant-garde de l'infanterie de Mirabeau, des régimens d'Hohenlohe et de Salm. Il se dirigea par Germesheim sur Neuphortz, et attendit en avant de ce village, ainsi que le por-

tait son instruction, que la redoute fût attaquée, pour se montrer à Jockrim. Il envoya seulement un piquet de trente hussards de Salm en avant vers la lisière du bois, pour être instruit de ce qui se passait. Ayant entendu le premier coup de canon de la quatrième colonne, et ayant reçu avis du comte de Wurmser qu'il pouvait avancer, il se mit en marche, longeant la chaussée ou digue à la gauche de Jockrim, et fesant éclairer la droite par les hussards. Lorsque la quatrième colonne fut au moment d'entrer dans le village, le prince de Condé fit avancer la sienne à hauteur. Jockrim étant pris, les troupes de S. A. S. firent halte jusqu'à neuf heures. Elles continuèrent alors leur marche le long du Rhin, pour procéder à l'attaque de Werth, pendant que la quatrième colonne le tournait. Il y eut plusieurs ponts à jeter pour passer des ruissaux dans le bois, ce qui fut promptement exécuté : un seul, sur celui qui touchait au village, fut assez difficile à établir. Les ennemis avaient placé dans une presqu'île du Rhin qui se trouvait en avant de ce pont, une pièce de canon qui ne cessa pas de tirer pendant une demi-heure ; on lui riposta, mais on ne la voyait pas; de manière que l'on ne put la faire taire qu'en dirigeant la colonne vers le pont, ce qui donna aux ré-

publicains de la presqu'île la crainte d'être coupés. Un maréchal-des-logis nommé Schantzenbach, passé depuis au service de Russie, et huit hussards du régiment de Salm, donnèrent dans cette occasion une grande preuve d'intrépidité. Ayant passé le pont, qui n'était pas même encore achevé, ils se précipitèrent sur la pièce, qui tirait toujours pendant sa retraite et incommodait beaucoup les travailleurs du pont; ils tuèrent les charretiers et ramenèrent la pièce à Monseigneur au moment où le pont étant fini, il y faisait passer sa colonne. Il entra dans le village de Werdt, à la droite duquel s'avançait sur la hauteur la quatrième colonne. On put juger, par le nombre des morts, que le canon du prince de Condé, qui soutenait les travailleurs du pont, avait produit plus d'effet que celui des républicains, qui n'avait blessé qu'un homme. Les ennemis s'étaient retirés dans le bois, de l'autre côté de Werdt, qu'ils paraissaient disposés à défendre. La cinquième colonne, longeant toujours le Rhin et tournant beaucoup à gauche, parce qu'il forme dans cette partie un grand coude, se porta vers Pfortz, que les républicains avaient déjà évacué, pour se retirer sur les hauteurs d'Hagenbach. Monseigneur, désirant donner quelque repos

à ses troupes, envoya dire au comte de Wurmser que s'il voulait couvrir sa droite il établirait dans ce village sa colonne et son quartier-général, fesant garder le bois par son avant-garde. Le comte de Wurmser lui fit répondre qu'il le pouvait d'autant mieux, que, les ennemis ayant absolument abandonné le bois de Werdt, il allait s'y loger.

Cette journée coûta peu de monde aux deux partis, et nous procura l'avantage de nous rapprocher des lignes de Weissembourg, que l'on paraissait devoir bientôt attaquer, et particulièrement du point de Lauterbourg, dont le poste de Jockrim était la première défense.

1re. *colonne.* Cette colonne resta dans la position qu'elle avait occupée la veille, séparée des autres, et privée des moyens de recevoir des vivres.

2me. *colonne.* Le prince de Waldeck, pour assurer davantage sa position, fit attaquer Bergzabern, en chassa les ennemis après leur avoir tué une trentaine d'hommes, y mit un bataillon, et conserva la même position avec le reste de ses troupes.

3me. *colonne.* Nous ne fîmes qu'un petit mouvement par la droite, qui nous porta entre Langenkandel et Minfeld, où nous bivouaquâ-

mes à fort peu de distance du terrain où nous avions passé la nuit précédente. Le duc de Bourbon et le général Mezzaros prirent leur quartier-général dans ce dernier village. Une canonnade très-vive et un feu de mousqueterie qui l'était également, furent entendus pendant une partie de la matinée vers la gauche. Un aide-de-camp du prince de Condé apporta le soir, au duc de Bourbon, les détails de ce qui s'était passé.

4^me^. *et* 5^me^ *colonnes.* Les républicains voulant tenter de couper la quatrième colonne d'avec la cinquième, firent marcher, à cinq heures du matin, quinze bataillons sur la chaussée d'Hagenbach à Werdt, et passer des troupes sur la gauche du bois en avant de Pfortz, de manière que les boulets des canons qui étaient avec ces troupes arrivaient à travers bois jusqu'auprès du village. La légion de Mirabeau, qui n'avait eu aucune connaissance de ce mouvement, entendant tirer du canon derrière elle, fit promptement sa retraite; et les hussards, repassant au galop à travers Pfortz, donnèrent une alerte qui fit prendre les armes aux deux bataillons qui s'y trouvaient. Le prince de Condé les rangea en bataille sur le côté du village, et plaça sa ca-

valerie dans la plaine le long du Rhin. Le comte de Vioménil resta, avec l'infanterie de la légion, à la tête du village; et dès que les tirailleurs ennemis se furent un peu retirés, il fit avancer ses canons sur la chaussée qui va de Pfortz à Hagenbach, fesant garder sa gauche par les régimens d'Hohenlohe, et ayant sa droite appuyée par les bataillons nobles. Les canons de la légion firent taire une pièce qui tirait à mitraille sur elle et qui était placée à l'entrée du bois, sur la chaussée d'Hagenbach à Werdt. Pendant ce temps, les ennemis voulurent tenter de faire déboucher leur colonne du bois pour se porter sur Werdt, dont ils n'étaient pas éloignés. Le canonnier allait mettre le feu à une pièce chargée à mitraille dirigée sur les troupes du prince de Condé, lorsque M. de Rison, lieutenant-colonel d'artillerie, qui avait mis promptement deux pièces en batterie, fit tirer avec tant de succès quatre coups à cartouches, qu'ils tuèrent beaucoup d'hommes, quatre chevaux de caissons, et mirent un si grand désordre dans la colonne, qu'elle prit la fuite en criant: *Sauve qui peut! c'est l'artillerie royale.* Les ennemis, repassant dans la plaine entre Hagenbach et le bois devant Werdt, furent vivement canonnés par l'artil-

lerie de Mirabeau, qui s'était avancée jusqu'à sa lisière. Les hussards de Salm et de la légion les chargèrent avec vigueur au même moment, en tuèrent quatre cents, en firent quelques-uns prisonniers et les attelèrent aux deux pièces de canon sans chevaux dont ils s'étaient emparés. L'infanterie de la légion avait également repoussé la colonne marchant sur Pfortz; et le comte de Wurmser, qui avait continué sa marche sur les hauteurs à droite de Werdt, pour tourner celles d'Hagenbach, avait eu un grand avantage sur les républicains qui avaient attaqué Werdt, leur ayant pris cinq pièces de canon, et tué ou fait prisonniers quatre ou cinq cents hommes. Cette journée, très-brillante pour la partie du corps de Condé qui y avait concouru, ne lui coûta que M. de Monpas, officier du régiment de Salm, et quelques hussards tant de ce régiment que de la légion. Le comte de Wurmser envoya sur-le-champ témoigner au prince de Condé toute sa reconnaissance, pour le service essentiel qu'il lui avait rendu dans cette circonstance, et lui faire son compliment sur la distinction avec laquelle ses troupes s'étaient conduites.

Le comte de Wurmser établit son quar-

tier-général à Pichelberg, et le prince de Condé conserva le sien à Hagenbach.

Le 22, 1re *colonne.* — Le général Hotzé, voulant, à quelque prix que ce fût, rétablir la communication entre ses troupes et celles de la seconde colonne, envoya un bataillon d'esclavons par la gorge de Bergzabern, avec ordre exprès de percer. Le bataillon eut beaucoup à souffrir du canon de l'ennemi qui était sur les hauteurs, et des troupes républicaines qui, ainsi qu'on le verra plus bas, attaquèrent Bergzabern, mais à la fin il perça et rétablit la communication entre le prince de Waldeck et le général Hotzé qui opéra sa jonction.

2me *colonne.* — Les républicains, avec des troupes qu'ils venaient de tirer de Weissembourg, attaquèrent Bergzabern que le prince de Waldeck avait fait occuper la veille par un bataillon. Le général Mezzaros en envoya deux de sa colonne qui chassèrent les ennemis après leur avoir tué beaucoup de monde.

3me *colonne.* — Dans la matinée, le général Mezzaros nous fit prendre une position derrière le village de Minfeld; mais vers quatre heures après midi, les ennemis, dont les avant-postes tiraillaient depuis le matin, ayant paru vouloir attaquer la colonne du prince

de Waldeck, nous fîmes un mouvement par notre droite pour les couper ou au moins pour les prendre en flanc; mais, après avoir tiré quelques coups de canon, ils se retirèrent. Notre bivouac (car nos effets de campement ne nous avaient pas encore rejoint) fut établi au-delà de Frekenfeld, la gauche appuyée à ce village. La colonne était déployée et formée sur trois lignes parallèlement obliques, la première, composée des hussards de Toscane et d'un bataillon de Valaques; la seconde, de l'infanterie autrichienne, et la troisième de la cavalerie dont nous faisions partie.

Les corps francs furent employés à déloger l'ennemi du village de Scheidt, situé en avant de notre gauche à l'entrée du Biewald.

4me et 5me colonnes.—La quatrième colonne continua d'occuper Pichelberg, et la cinquième Hagenbach, attendant que celles de droite fussent plus avancées. On fut au moment de s'emparer de Lauterbourg par surprise. Un officier républicain, nommé Laville, arrivé le 22 au soir, s'offrit pour conduire le lendemain, par des chemins détournés, la cinquième colonne qui entrerait la nuit dans la ville. Il devait faire habiller les premiers grenadiers de l'avant-garde du prince de Condé

en gardes nationaux, et Lauterbourg n'ayant d'autre garnison qu'un bataillon, l'exécution de ce projet n'offrait pas de grandes difficultés. L'officier républicain devait revenir le lendemain à dix heures du soir; en effet, il revint, mais pour annoncer que les commissaires de la Convention arrivés à Lauterbourg y avaient fait entrer neuf bataillons, ce qui rendait son projet impossible à exécuter. Il retourna pour prendre encore quelques arrangemens personnels, et ne tarda pas à rejoindre le corps de Condé. Il fut placé dans le régiment de Salm où il continua la campagne, se conduisant avec autant de valeur que de zèle et d'intelligence.

Le général Hotzé, ayant représenté au prince de Waldeck qu'il était impossible de conserver Bergzabern sans être maîtres des hauteurs qui le dominaient, reçut le 23 ordre d'évacuer ce village et de camper appuyant sa gauche à Barbelroth, et sa droite aux montagnes en arrière de Bergzabern. Le bataillon de Latterman, qui y avait été placé, le pilla avant de le quitter, et sa retraite fut protégée par le régiment de Rohan.

Les trois jours suivans, il ne se passa rien d'important: nous conservâmes la même po-

sition, toujours au bivouac. Tous les matins, à la pointe du jour, il y avait des escarmouches entre les avant-postes; mais les hussards et chasseurs tiraient à une telle distance, qu'il en résultait rarement quelques tués ou blessés.

La fusillade qui se fit entendre le 26, dès le matin, fut beaucoup plus soutenue que les jours précédens, et elle devint assez vive, vers midi, dans le bois de Scheidt. Les républicains étaient venus plus en force pour chasser nos avant-postes de ce village, qu'ils avaient intention de piller et d'incendier, ayant une animosité particulière contre les habitans dont ils n'avaient pu républicaniser qu'un très-petit nombre; mais trois pièces d'artillerie volante et quelques piquets qu'on fit avancer suffirent pour chasser les ennemis, et, à trois heures, tout fut rentré.

Le comte de Wurmser, arrivé à trois heures de Pichelberg, avec une portion des troupes qu'il avait dans cette partie, établit son quartier-général à Frekenfeld. Le prince de Condé et le duc d'Enghien, ayant quitté Hagenbach, bivouaquèrent, avec une partie de leurs troupes, dans le Biewald. La cavalerie de la légion de Mirabeau, les hussards de Salm, et les régi-

mens de Hohenlohe étaient demeurés à la gauche. Nos tentes étant arrivées, nous établîmes notre camp dans la position qui nous avait été assignée pour le bivouac et où nous avions passé sept nuits.

Je partis le 27, à trois heures du matin, à la tête d'une aile de cavalerie, avec ordre de me porter en avant de la première ligne du camp. Les coups de fusil ne tardèrent pas à se faire entendre sur la droite et sur la gauche; le feu devint même extrêmement vif dans cette dernière partie, vers la pointe du Biewald, où les ennemis s'étaient portés sur deux bataillons du régiment de Giulay, qui soutint cette attaque avec sa valeur accoutumée, et parvint, malgré l'infériorité de ses forces, à repousser les républicains avec perte, après en avoir éprouvé aussi une assez considérable de ses braves soldats. A la droite, le général Hotzé tâchait de déloger les républicains des redoutes qu'ils occupaient sur les hauteurs de Bergzabern. On fit avancer plusieurs pièces de canon de notre camp, et je fus chargé d'en escorter une partie avec mon aile de cavalerie. Elles furent placées vis-à-vis d'une redoute considérable que les républicains avaient construite sur la hauteur en avant du village de

Steinfeld. La canonnade devint alors extrémement vive de part et d'autre. Ma cavalerie étant couverte par un petit rideau, les boulets passaient par-dessus nos têtes, venaient tomber derrière les rangs et sifflaient de toutes parts en fort grand nombre. Néanmoins nous fûmes assez heureux pour ne perdre personne. Les chevaliers de la couronne qui étaient à notre droite, et vis-à-vis desquels ce rideau était un peu plus incliné, eurent deux hommes et cinq chevaux tués derrière une batterie qu'ils avaient également escortée.

Le prince de Waldeck avait aussi marché avec quelques troupes et de l'artillerie légère pour soutenir le général Hotzé dans son attaque de la montagne; mais l'avantage du terrain était tel pour les républicains, qu'il ne fut pas possible de s'emparer de leurs redoutes, malgré l'intrépidité avec laquelle les chasseurs du régiment de Rohan, sous les ordres de leur brave capitaine Maffer, étaient parvenus à en tourner une. Ayant été abandonnés par les Valaques, qui ne partagent pas toujours l'esprit de valeur dont sont en général animées les troupes autrichiennes, ils s'étaient vus obligés de se retirer. La colonne de droite ne remplissant pas l'objet qu'elle avait eu de chasser les

ennemis de la position avantageuse qu'ils occupaient dans la montagne, le comte de Wurmser jugea qu'un plus long combat coûterait du monde inutilement, et il ordonna la retraite à trois heures après midi.

Cette journée coûta quatre cents hommes aux Autrichiens, absolument en pure perte. On put présumer que le général Hotzé n'avait pas fait dans la partie dont il était chargé tout ce qu'il aurait pu faire, et qu'il aurait obtenu quelque succès, si, au lieu d'attaquer de front des redoutes très-fortes, tant par la nature du terrain que par l'artillerie et par les troupes dont elles étaient garnies, il eût cherché à les tourner. Quoiqu'il en fût, le comte de Wurmser ne voulant pas sans doute paraître avoir échoué dans ses projets, annonça que son objet avait été rempli, ayant eu celui d'occuper les ennemis pendant une reconnaissance très-importante qu'il avait faite au moment où notre feu fixait leur attention. Les déserteurs qui arrivèrent le lendemain assurèrent que le rapport de l'armée républicaine portait à trois cents le nombre des hommes qui leur manquèrent à la fin de la journée. Le feu des bataillons de Giulay dans le bois, un des mieux nourris que j'aie entendus, en avait particulièrement tué une grande quantité.

Le prince de Condé ayant entendu, à la pointe du jour, les coups de fusil sur le point que nous occupions, était arrivé à pas de course avec deux bataillons de gentilshommes et une division de cavalerie noble; mais les troupes du centre ne prirent aucune part à l'action, qui, dans cette partie, se borna simplement à la vive canonnade dont j'ai parlé. Vers quatre heures, les troupes rentrèrent dans leur camp. L'infanterie noble n'ayant pas encore ses effets de campement bivouaqua en avant de notre droite.

Le prince de Condé prit le 28 son quartier-général à Frekenfeld. Nous reçûmes ordre, à onze heures du soir, de plier et de charger nos tentes, et de nous tenir prêts à partir. La légion de Mirabeau, les hussards de Salm, et les régimens d'Hohenlohe, restés à Pichelberg, s'étaient mis en marche dans la journée et arrivèrent le soir près de Scheidt.

Le 29, à deux heures du matin, le prince de Condé se mit en mouvement avec son corps, dont la marche fut dirigée vers Barbelroth, village voisin des montagnes, à une demi-lieue en deçà de Bergzabern. Nous remplaçâmes dans cette position, à une petite lieue de celle que nous quittions, la division du général

Hotzé, qui alla occuper au même moment celle de Pichelberg, ayant à sa gauche, vers le Rhin, le général Jellachich, qui l'avait passé avec quatre mille hommes pour renforcer cette position, la plus voisine de Lauterbourg et la plus exposée aux attaques de l'ennemi. Nous arrivâmes à cinq heures du matin au lieu qui nous avait été destiné pour asseoir notre camp. Celui des deux bataillons de gentilshommes fut placé en avant du bois, lequel se trouve au milieu de la plaine qui s'étend depuis Barbelroth jusqu'à la chaîne des montagnes au pied desquelles est Bergzabern. Ils avaient devant eux les légions de Mirabeau, Salm, Hohenlohe, et un bataillon de Valaques. La cavalerie noble formait la troisième ligne derrière le bois dont il a été fait mention, ayant sa gauche appuyée au village d'Oberhausen, en avant de celui de Barbelroth, où le prince de Condé et le prince de Waldeck avaient leur quartier-général. La réunion de ces deux chefs ne put empêcher l'établissement des jeux de hasard, entre autres d'une banque de Pharaon : ils produisaient des conséquences d'autant plus fâcheuses que plusieurs officiers-généraux donnaient le mauvais exemple d'y paraître.

Le prince de Waldeck, pour assurer notre

droite et la mettre à l'abri de toute surprise, plaça sur les hauteurs deux bataillons du régiment de Huff. Le camp des autres régimens aux ordres du prince de Waldeck s'étendait dans la plaine au-delà d'Oberhausen, et joignait celui des troupes dont le comte de Wurmser, qui, en tenant toujours son quartier-général à Frekenfeld, s'était réservé le commandement particulier.

La stagnation dans laquelle nous restions depuis plusieurs jours donna la première inquiétude sur le progrès de nos opérations ultérieures: les avantages que nous avions d'abord remportés devaient en faire espérer de plus considérables si l'on eût continué de se porter plus en avant après l'affaire du 21. Nous apprîmes même par les déserteurs que la consternation et l'effroi avaient été tels à Lauterbourg et dans l'armée républicaine, que l'on avait commencé à faire filer les équipages et la grosse artillerie vers Strasbourg. Il y a donc lieu de croire que nous nous fussions emparés des lignes sans y trouver beaucoup de résistance, si le comte de Wurmser eût employé à propos l'excellente armée qu'il avait à ses ordres, et qui était généralement animée du meilleur esprit. Ce vieux général, dont le principal mérite était une va-

leur qui tenait même de la témérité, ne réunissait peut-être pas toutes les qualités nécessaires pour le commandement d'une armée aussi considérable que celle à la tête de laquelle il se trouvait. D'ailleurs, son âge et son extrême surdité l'obligeaient souvent de s'en rapporter à ceux qui l'entouraient. Dans ce nombre, son fils, jeune homme présomptueux, et deux adjudans, Ke..... et Et..... fiers de la confiance que leur accordait le vieillard, en abusaient pour lui faire faire des démarches inconsidérées auxquelles bien des gens donnaient même un caractère plus fâcheux. Le mouvement du 19 pouvait être regardé comme ordonné légèrement, d'autant que le général Wurmser devant, d'après les intentions même de sa cour, concerter ses opérations avec le roi de Prusse, il n'avait donné avis à ce souverain de sa marche que lorsqu'elle avait été commencée. Quelques raisons politiques, telles que l'adhésion de l'empereur à l'invasion que le roi de Prusse venait de faire d'une partie de la Pologne; l'arrivée de dix mille hommes de ses troupes aux ordres du général Knobelsdorff, dans les Pays-Bas, qui rejoignaient son armée, avaient déterminé le roi à différer l'exécution du plan convenu, jusqu'à ce que ces objets

fussent déterminés. Néanmoins le comte de Wurmser, dont l'aversion pour les Prussiens, et notamment pour le duc de Brunswick, se manifestait en toute occasion, avait marché, et même annoncé que leur secours lui était inutile; mais arrivé au point où nous étions alors, il reconnut que le concours de leurs opérations était nécessaire pour assurer le succès des nôtres, et ce fut sans doute cette réflexion qui détermina la longue stagnation à laquelle nous nous trouvâmes alors condamnés.

La légion de Mirabeau, portée le 30 plus en avant, établit son camp au-delà du village de Nieder-Orbach; elle poussait des patrouilles jusqu'à une chapelle bâtie sur les hauteurs qui dominent Bergzabern, où les républicains venaient habituellement l'occuper.

Le nombre des tués et blessés que coûtèrent à l'armée autrichienne les différentes petites affaires qui avaient eu lieu dans le courant du mois d'août, s'éleva presque à quatre mille.

Le 1^er^ et le 2 septembre, arrivèrent un assez grand nombre de paysans qui, ayant été forcés de marcher pour la défense des lignes, avaient trouvé le moyen de s'évader et vinrent trouver le prince de Condé. Il fit donner à chacun d'eux une ration de pain et douze sous par jour, en

attacha une partie aux bataillons de gentilshommes pour faire les corvées du camp, et l'on destina les autres à servir de pionniers pour ouvrir les marches quand leur travail serait nécessaire. Ces malheureux comblèrent le prince de bénédictions, et sa bienfaisance leur fit détester encore davantage la tyrannie à laquelle ils venaient de se soustraire.

Un détachement de quinze cents hommes, formé d'une division de Huff, d'une des hussards d'Erdœdy, d'un bataillon de Valaques, de trois cents hommes d'infanterie de Mirabeau et d'Hohenlohe, et de cent chevaux, tant de la légion que de Salm, partit dans la nuit avec six pièces de canon aux ordres d'un lieutenant-colonel de Valaques, pour une expédition dont l'objet ne fut pas connu dans le premier moment.

Les sept nuits passées au bivouac, leur fraîcheur et la chaleur des jours, jointes à la mauvaise nourriture à laquelle avaient été réduits pendant ce temps les gentilshommes, n'ayant avec eux aucune espèce d'équipage, occasionnèrent alors un grand nombre de dyssenteries. L'ennui qui résultait de l'inaction dans laquelle nous languissions depuis le 21 août, augmenta encore le désagrément de notre position, que

la plus grande partie de l'armée supportait avec la résignation courageuse dont son chef donnait l'exemple; mais plusieurs gentilshommes saisirent alors le prétexte de l'utilité dont pourrait être leur présence dans leurs provinces délivrées, telles que le Poitou, Toulon, et la partie de la Flandre occupée par le prince de Cobourg, pour se soustraire aux fatigues du reste de la campagne, et demandèrent des passeports au prince de Condé, qui n'en refusa aucun, mais fut douloureusement affecté de voir des gentilshommes quitter le poste où l'honneur les avait appelés dans le moment où il devait leur commander le plus impérieusement d'y rester. La force de l'armée resta néanmoins à peu près la même, le nombre de ceux qui arrivaient chaque jour pouvant compenser celui des partans.

Je placerai ici la relation entière d'une expédition dans les montagnes, qui se fit alors, afin qu'il ne se trouve point d'interruption dans celle des différentes affaires qui eurent lieu successivement pendant plusieurs jours.

Expédition de Bodenthal.

On apprit que l'objet du comte de Wurmser, en fesant partir la veille le détachement de quinze cents hommes dont il a été parlé, était de tourner la gauche de l'ennemi, de l'attaquer dans sa position en arrière de Bodenthal et de Rumbach ; on ne s'emparerait ainsi que de Fischbach et Schœnau, pour s'établir sur les hauteurs de Weiler au-dessus de Weissembourg, ce qui devait valoir un grand avantage pour l'attaque des lignes.

Le lieutenant-colonel commandant le détachement s'étant porté jusqu'à Bruchweiler afin de reconnaître la position de l'ennemi, avait appris que ce poste, fortifié par la nature et par l'art, était défendu par trois bataillons de huit cents hommes chacun, huit pièces de canon, soixante chevaux, et était d'ailleurs soutenu par des postes à Fischbach et à Schœnau; ayant jugé qu'il devenait impossible de forcer ce poste avec quinze cents hommes, il avait pris le parti de rentrer le 5 à l'armée avec son détachement. Le comte de Wurmser, mécontent de la manière dont le lieutenant-colonel avait rempli sa mission, le mit aux arrêts et chargea

le major du régiment de Huff de la même expédition, et lui donna un détachement de la même force que le précédent, qui partit le 6; mais il le fit suivre le lendemain par un autre d'environ trois mille hommes, commandé par le général major comte de Piatschewitz, et composé de quatre divisions de Huff, de Valaques, de chasseurs de frontière, du reste d'infanterie de la légion de Mirabeau, et de la brigade d'Hohenlohe, avec six pièces de canon. Les troupes du corps de Condé qui faisaient partie de ce détachement étaient aux ordres des comtes de de Vioménil et de Bethisy. Il partit le 7 à onze heures du soir, et n'arriva que le lendemain à pareille heure à Tharn, ayant seulement pris quatre heures de repos à Auweiler : il y trouva les quinze cents hommes commandés par le major de Huff, et partis la veille. Cet officier avait déjà reconnu, dans la journée du 8, la position de l'ennemi, qui le fut également par les généraux dans la matinée du 9. Les chasseurs qui les accompagnaient fusillèrent avec les tirailleurs républicains. Le général commandant s'étant assuré de la position de l'ennemi, voulut laisser reposer sa troupe, fatiguée d'une marche de vingt heures, et prendre les ordres du comte de Wurmser;

en conséquence, il remit l'attaque à la nuit du 10 au 11. Les généraux convinrent entre eux que cette attaque commencerait à trois heures et demie du matin, et se ferait sur trois colonnes, indépendamment de trois cents chasseurs de Mirabeau et d'Hohenlohe, qui, par les montagnes, devaient tourner la gauche et attaquer par derrière. Les deux colonnes de gauche, composées de troupes autrichiennes commandées par M. de Pirschewitz en chef, et chacune d'elles par des officiers supérieurs, devaient passer à Bruckweiler, et de là, l'une prendre du côté de Bodenthal, et l'autre à droite par le centre de la position. Celle de droite, composée du reste d'infanterie de la légion et des régimens d'Hohenlohe, commandée par le comte de Viomenil, devait passer par un petit chemin le long de la montagne, pour parvenir à Rumbach et attaquer la redoute de droite que défendait le bataillon du Jura avec deux pièces de canon. Le chemin s'étant trouvé coupé par des ruisseaux et des défilés qui retardèrent la marche de la colonne, elle ne put arriver à Rumbach qu'à cinq heures du matin. Il commençait à faire jour, et la colonne était à un quart de lieue de la redoute qu'elle devait attaquer. A quatre heures, le comte de Viomenil

avait entendu à sa gauche un feu assez vif qui avait cessé au bout de trois quarts-d'heure. Imaginant qu'il n'avait fini aussitôt que parce que M. de Piatschewitz n'ayant pas entendu l'attaque de la colonne de droite, s'était retiré à l'abri de quelque côteau pour l'attendre, il prit le parti de lui envoyer un aide-de-camp pour l'instruire de sa position, lui rendre compte de la cause du retard, et prendre ses ordres. Il fut agréablement surpris lorsqu'il vit revenir l'aide-de-camp par l'intérieur de la position de l'ennemi, et qu'il apprit que les trois quarts-d'heure de fusillade avaient suffi à M. de Piatschewitz pour chasser les républicains de leurs postes, s'emparer de cinq pièces de canon, de quelques bagages, effets et munitions, n'ayant perdu qu'environ cent cinquante hommes. Les troupes autrichiennes et celles du corps de Condé s'établirent dans les baraques de l'ennemi, et y passèrent tranquillement la journée du 11.

Le 12, à trois heures après midi, les républicains sentant l'importance du poste qu'ils avaient perdu, attaquèrent sur trois colonnes au nombre de treize mille hommes (d'après le rapport des prisonniers), le détachement de M. de Piatschewitz. Le comte de Bethisy avait été chargé de défendre la montagne au-dessus

du camp avec les régimens d'Hohenlohe, réduits par le nombre des malades, des blessés et des détachés à trois cent cinquante. Ce petit corps fut attaqué à trois heures par deux bataillons formant la colonne de gauche des ennemis. Le comte de Bethisy, connaissant toute l'importance du poste qu'il occupait, prit le parti de s'y maintenir jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus un seul homme. Il fut si bien secondé dans cette généreuse résolution par les officiers, bas-officiers et soldats de ces braves régimens, que, quoiqu'exposés pendant trois heures à un feu continuel qui leur fit perdre deux officiers tués, treize blessés, cinquante-quatre bas-officiers et soldats tués et cinquante-un blessés, tous les autres ayant été touchés dans leurs armes ou leurs habits, ils ne cédèrent pas un pouce de terrain. Ils ne pouvaient cependant pas se servir de leur feu, à cause des grenadiers et chasseurs qui occupaient en avant d'eux un poste essentiel à conserver. Le comte de Vioménil ayant envoyé à cinq heures, au comte de Bethisy, un renfort de trois cents volontaires de Mirabeau, commandés par M. de Pelissier, il se détermina sur-le-champ à fondre sur les ennemis, la baïonnette au bout du fusil, quoiqu'il fallût, pour arriver jusqu'à eux, gravir une montagne si escar-

pée que les morts roulaient dans la vallée. Le comte de Bethisy, hors d'haleine, se fit soutenir par son fils et par un grenadier. Tous ces valeureux officiers et soldats arrivèrent au sommet de la montagne en la faisant retentir des cris de *vive le Roi!* répétés par les blessés, qui animaient encore leurs camarades. Les ennemis, étonnés de tant d'intrépidité, abandonnèrent le poste avantageux qu'ils occupaient, et se sauvèrent dans le plus grand désordre. Le comte de Bethisy donna dans cette circonstance une nouvelle preuve de la brillante valeur qu'il avait manifestée dès sa première jeunesse au fort Saint-Philippe, à Mahon.

Le comte Achille de Montmorency-Laval, aide-de-camp du comte de Viomenil, chargé de porter un ordre au comte de Bethisy, était arrivé au moment où il allait marcher à l'ennemi, et lui avait demandé la permission de se joindre aux volontaires de Mirabeau. Ayant eu les deux jambes fracassées de plusieurs coups de fusil, il ne survécut que peu de jours à ses blessures. Ce jeune homme, âgé de vingt ans, chéri de sa famille et de tous ceux dont il était connu, fut d'autant plus regretté qu'il ne cessa de témoigner jusqu'au dernier moment autant de courage que de résignation.

Pendant que les régimens d'Hohenlohe avaient été attaqués par les deux bataillons, des forces plus considérables s'étaient portées sur M. de Piatschewitz et fusillaient de dessus les deux montagnes qui étaient en face des deux redoutes de la droite. Les Autrichiens soutinrent cette attaque pendant trois heures, et les républicains n'avaient eu quelqu'avantage que vers leur droite, où ils étaient en nombre très-supérieur : ils s'étaient emparés du camp qu'occupaient leurs deux bataillons le 11 ; mais s'étant aperçus que les leurs avaient été chassés de la montagne, ils abandonnèrent le terrain qu'ils avaient gagné, et se retirèrent en grande hâte. La nuit empêcha que l'on ne les poursuivît et que l'on ne tirât un plus grand parti de cette affaire, dont M. de Piatschewitz attribua en grande partie le succès, dans le compte officiel qu'il en rendit à M. de Wurmser, aux comtes de Vioménil et de Bethisy, et aux troupes sous leurs ordres, qui se couvrirent de gloire.

Le fils du comte de Bethisy fut nommé dans le rapport du général autrichien comme s'étant particulièrement distingué.

Le 13 au matin, le duc de Brunswick, dont le quartier-général était à Pirmasentz, manda à M. de Piatschewitz qu'il allait lui envoyer deux

bataillons, deux escadrons, six pièces de canon, et qu'il ferait en outre occuper par des détachemens Fischbach et Schœnau : le renfort prussien n'arriva pas; mais, dans la soirée, trois cents hommes du régiment de Huff joignirent M. de Piatschewitz. Un si faible secours ne dédommagea pas de cinq à six cents hommes perdus dans les journées du 11 et du 12. Le détachement, réduit à moins de quatre mille hommes, fut attaqué le 14, à sept heures du matin, par des forces supérieures, et qu'on put juger, dès le premier moment, beaucoup plus considérables que celles qui avaient paru le 12; en effet, les ennemis avaient rassemblé vingt mille hommes pour reprendre leur position. Malgré leur extrême supériorité, ils n'avaient encore rien gagné au bout de deux heures de combat, mais M. de Piatschewitz ne voyant pas arriver les Prussiens, et craignant avec raison d'être enveloppé et coupé par des forces aussi nombreuses, prit fort sagement, à neuf heures, le parti de la retraite, qui s'opéra avec tant d'ordre que, dans une marche de quatorze heures, et n'ayant pour débouché qu'un seul chemin fort difficile, on ne perdit pas un canon, un caisson, ni une des voitures de blessés, qui étaient en assez grand nombre. Les ennemis ne

mirent à la poursuite de la colonne que quelques tirailleurs, jusqu'auprès de Thann; et le détachement, après s'être arrêté deux heures à Auweiler, rejoignit l'armée le 15 à sept heures du matin, ayant fait une retraite qu'on pouvait regarder comme une victoire. Cette expédition fut très-glorieuse pour les généraux et pour les troupes qui en avaient été chargées, mais elle coûta en pure perte mille hommes tués ou blessés, et n'aurait pu être utile qu'autant que le général en chef eût donné des forces suffisantes pour maintenir le poste que le détachement avait conquis avec tant de valeur.

Cent hommes du régiment de Giulay enlevèrent un poste entier de quarante républicains dans une espèce de redans qu'ils avaient en avant du Biewald. Ils y plaçaient trois canons pendant le jour, mais avaient la précaution de les retirer pendant la nuit.

Le comte de Wurmser fit mettre à l'ordre l'article suivant :

« D'après la lettre très-gracieuse et pleine de » bonté que j'ai reçue de S. M. I., écrite de sa pro» pre main, sur les rapports que je lui ai faits » des journées du 20 et du 21, S. M. I., pénétrée » d'estime et de reconnaissance pour l'intelli» gence et la valeur que MM. les officiers-géné-

»raux, ceux de l'état-major, les officiers par-
»ticuliers et les troupes, ainsi que le corps aux
»ordres de S. A. S. Mgr. le prince de Condé
»ont montrés dans ces occasions, me charge
»de leur en témoigner sa haute satisfaction.

»Un témoignage aussi flatteur ne peut que
»redoubler le zèle et la fidélité de l'armée, et
»S. M. I. a lieu de croire qu'ils se soutiendront
»dans la carrière où elle est entrée; et qu'elle
»sera toujours prête à sacrifier sa vie pour un
»souverain qui sait apprécier la valeur et la
»récompenser»

A Frekenfeld, quartier-général.

Signé Wurmser.

Les républicains attaquèrent le 9 les Autrichiens commandés par le général Hotzé à Berg, près Lauterbourg, mais ils furent vigoureusement repoussés.

Le 12, dès la pointe du jour, un feu très-vif de canon et de mousqueterie se fit entendre à la gauche, près de Lauterbourg, où M. d'Hotzé se vit de rechef attaqué avec tant d'impétuosité que ses avant-postes furent d'abord obligés de se replier; mais ayant reçu un renfort de deux bataillons et d'une division de cavalerie, il ge-

prit non-seulement sa position, mais chassa les républicains, qui perdirent considérablement au-delà des abattis qu'ils avaient devant leurs retranchemens. Le régiment de Rohan, qui depuis deux mois était passé à la solde de l'Empire, pour donner au prince de Condé plus de moyens d'entretenir des gentilshommes, souffrit beaucoup dans cette affaire, et y fit des prodiges de valeur. Il éprouva de la part des républicains deux actes de générosité qui méritent d'être cités. Deux grenadiers ayant été pris par dix ou douze gardes nationaux, deux chasseurs à cheval leur dirent qu'une garde aussi nombreuse était inutile pour deux hommes, et qu'ils se chargeaient de la conduite de ces prisonniers. A peine furent-ils entre leurs mains qu'ils leur facilitèrent les moyens de s'évader et de rejoindre l'armée. Un détachement de ce même régiment, qui occupait une redoute en avant, fut averti par des gendarmes nationaux qu'il allait être attaqué par des forces supérieures, ce qui donna le temps au commandant du détachement d'envoyer chercher du secours, avec lequel il se maintint dans son poste. Vers midi, quelques tirailleurs qui parurent dans les vignes de Bergzabern, nous firent présumer qu'une attaque se dirigerait

aussi de notre côté; en effet, à deux heures on vit quelques petites colonnes déboucher de ce village et se porter vers la droite du corps de Condé. L'infanterie noble prit aussitôt les armes et fut mise en bataille à quelque distance en avant de son camp. La cavalerie, promptement à cheval, forma la seconde ligne. L'artillerie, toujours servie avec autant de zèle que de célérité, occupa bientôt la position qui lui fut indiquée par le prince de Condé, et son feu fit non-seulement taire celui des républicains, qui devenait assez vif, mais les décida promptement à une retraite qui se fit avec d'autant plus de désordre que le prince de Waldeck, arrivé avec deux bataillons et deux pièces de 12 sur la crête du rideau que nous avions à notre droite, en fit tirer quelques coups à toute volée sur le village de Nieder-Orbach, par lequel une des colonnes ennemies opérait sa retraite. Le prince de Condé ayant alors donné ordre aux ailes droites de chaque escadron de se mettre à leur poursuite, nous nous portâmes en colonne au grand trot jusqu'au-dessus de Niederorbach; mais les républicains s'étaient sauvés si précipitamment qu'ils étaient déjà rentrés dans les montagnes; et les hussards de Salm ne purent en atteindre que trois ou quatre qui

furent sabrés. Ils ramenèrent un soldat du régiment de Bretagne, à qui ils avaient donné grâce, dans l'espoir d'en tirer quelques renseignemens. A cinq heures le prince de Condé fit rentrer ses troupes dans leur camp, où elles eurent ordre de bivouaquer. A peine étions-nous retirés que les ennemis reparurent, mais en petit nombre. Un détachement d'infanterie noble s'étant aperçu de ce mouvement, se jeta dans un redans que la légion de Mirabeau, qui avait occupé précédemment cet emplacement, avait construit en avant de son camp. Les républicains n'ayant pas osé l'attaquer, se portèrent sur un autre où ils ne voyaient point d'infanterie, et à portée duquel était seulement un piquet de vingt-cinq hussards de Salm. Le prince de Salm, qui se trouvait alors avec cette petite troupe, en fit mettre la moitié pied à terre, et défendit le poste avec ses douze hussards, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Les ennemis l'ayant vu mettre en mouvement, se retirèrent aussitôt. Le grand feu d'artillerie qu'ils avaient fait dans cette journée ne coûta à l'infanterie noble que trois blessés, parmi lesquels M. de Vigne, lieutenant au régiment de La Fère, eut le bras emporté. L'artillerie eut un charretier et un cheval tués.

La cavalerie ne perdit personne, n'ayant été exposée qu'au moment où, pendant sa retraite, quelques boulets étaient arrivés sur le flanc de la colonne sans produire aucun effet. Les morts républicains que nous trouvâmes sur le champ de bataille étaient presque tous des canonniers, ce qui prouvait la justesse avec laquelle le feu de notre artillerie avait été dirigé sur les batteries. Les républicains avaient aussi tenté une attaque du côté de Scheidt. La fusillade fut très-vive, mais coûta peu de monde. Le point essentiel était celui de la montagne, et on ne put douter que les ennemis n'eussent attaqué sur tous les points pour faire diversion et pour empêcher de porter des secours au poste de Bodenthal, qu'ils attaquèrent en effet ce même jour, ainsi que l'on a eu lieu de le voir dans le récit particulier de cette expédition.

Le prince de Waldeck donna dans cette circonstance une nouvelle preuve de l'affabilité et de la franche bienveillance qui le caractérisaient. Ayant appris la blessure de M. de Vigne, exactement la même que celle qu'il avait reçue l'année précédente, puisqu'ils se trouvaient tous deux privés du même bras, il alla le voir et lui dire :

« Je viens, monsieur, vous montrer que l'on

» peut encore servir son souverain avec un seul » bras. J'espère que vous vous tirerez aussi heu» reusement que moi de la blessure grave que » vous avez reçue pour la même cause, et que » nous ferons encore ensemble la campagne » prochaine. Si vous n'étiez pas sous les ordres » d'un prince qui vous prodigue les secours » dont vous pouvez avoir besoin, je me trou» verais heureux de vous offrir tous ceux qui » pourraient dépendre de moi. »

Vers dix heures du matin, une tête de colonne ennemie ayant paru en avant de notre position, l'armée prit les armes. Le prince de Waldeck fit au même moment garnir la hauteur qui était sur notre droite ; mais les républicains s'étant retirés deux heures après, nous reçûmes ordre de rentrer.

Le général Hotzé fut encore attaqué dans la matinée ; mais, ayant été prévenu du projet de l'ennemi, il avait si bien fait toutes ses dispositions, que, dès la première décharge, la déroute des républicains fut complète, et ils se sauvèrent à toutes jambes, en poussant des cris épouvantables, jusque dans Lauterbourg, dont ils fermèrent les portes.

On apprit que, la veille, l'attaque des ennemis avait été générale sur tous les points, depuis

Bâle jusqu'à Lauterbourg. Ils avaient bombardé Kehl et le Vieux-Brisach, dont ils avaient brûlé la plus grande partie. Ils avaient tenté différens passages du Rhin, tant du côté du Fort-Louis que de celui de Huningue, et ils avaient perdu beaucoup de monde, tant par le feu de l'artillerie autrichienne que par la submersion de leurs bateaux, dont plusieurs, chargés de monde, avaient été coulés bas.

Le comte de Wurmser ayant appris qu'une colonne de quatre mille hommes était sortie de Landau, avec quatre pièces de canon, par la seule communication qui lui restait, craignit que ce mouvement n'eût pour objet de couper la retraite au détachement du général Piatschewitz; il avait fait partir, en conséquence, la veille au soir, un corps d'infanterie et de cavalerie, pour se porter avec de l'artillerie vers les gorges de Kleinmunster, et y protéger la retraite; mais on n'eut aucune nouvelle des ennemis. Deux escadrons de cavalerie noble firent partie de ce détachement.

Le prince de Condé alla, dans la matinée, au-devant des troupes qui revenaient de l'expédition des montagnes : avec la cordialité la plus touchante, il embrassa les comtes de Vioménil et de Bethisy, auxquels il témoigna toute

sa satisfaction sur les nouvelles preuves de valeur et de zèle qu'ils venaient de donner ; il prodigua aux braves troupes qu'ils commandaient, les éloges les mieux mérités, et leur dit les choses les plus flatteuses, auxquelles elles répondirent par les cris de *vive le Roi ! vive Mgr. le prince de Condé !* Un grand nombre de blessés suivaient sur des voitures. Le prince leur témoigna tout l'intérêt qu'ils lui inspiraient, ordonna qu'on en prît le plus grand soin, et fit cantonner pendant quelques jours dans les villages, la légion et le régiment d'Hohenlohe, qui avaient grand besoin de repos.

Nous apprîmes dans la journée la victoire complète que le duc de Brunswick avait remportée la veille sur les ennemis qui l'avaient attaqué à Pirmasentz : il leur avait tué près de trois mille hommes, pris autant, ainsi que vingt pièces de canon, deux obusiers, trente caissons, et les vivres et fourrages de leur armée pour trois jours : il les avait poursuivis jusques sous les murs de Bitche, où ils étaient rentrés dans le plus grand désordre. Cet événement expliqua pourquoi le duc de Brunswick n'avait point envoyé au général autrichien Piatschewitz le secours qu'il lui avait annoncé.

Le prince de Condé fit mettre à l'ordre la

copie ci-jointe des lettres qu'il avait reçues du régent et du comte d'Artois, à l'occasion des affaires du 20 et du 21.

Lettre du Régent.

« Je reçois, mon cher cousin, le compte que » vous me rendez sur les affaires du 20 et du 21, » ainsi que la copie de l'ordre de l'armée autri- » chienne; j'ai vu avec plaisir les glorieux té- » moignages que M. de Wurmser vous a ren- » dus, ainsi qu'à nos vaillans gentilshommes » et aux braves troupes qui combattent sous vos » ordres. Je ne puis qu'y ajouter celui du bon- » heur que j'éprouve au milieu de mes cuisantes » inquiétudes, de voir ce corps qui m'est si » cher, se rendre de plus en plus digne de la » cause pour laquelle il combat. »

Lettre du comte d'Artois.

« Mon cher cousin j'ai lu avec le plus vif in- » térêt, les détails que vous m'avez envoyés. Je » jouis comme vous-même des succès et de la » brillante conduite du corps qui est à vos » ordres. J'éprouve un peu de consolation en » apprenant la manière dont la noblesse fran- » çaise se fait honneur. Vous devez nous con- » naître assez pour savoir avec quelle satisfac-

» tion nous témoignerons toujours notre affec-
» tion et notre reconnaissance aux braves Fran-
» çais qui servent notre cause avec tant de zèle
» et de dévouement. Adieu, mon cher cousin,
» dites, répétez souvent à tout votre corps com-
» bien j'admire sa conduite. Croyez que per-
» sonne ne désire votre bonheur plus que moi,
» et ne doutez jamais de ma bien tendre amitié. »

L'arrivée, le 17, du général comte de Ferraris, vice-président du conseil de guerre de l'empereur, nous fit espérer que nous verrions bientôt un terme à la fastidieuse oisiveté dans laquelle nous vivions depuis un mois. En effet, on ne tarda pas à savoir que les discussions politiques, qui avaient entravé jusques-là nos opérations, étaient terminées, et que le comte de Ferraris ayant eu de fréquentes conférences avec le roi de Prusse et le duc de Brunswick était d'ailleurs parvenu à rétablir, entre les chefs des deux armées respectives, l'accord si nécessaire pour le succès du plan qui parut dès-lors arrêté. Son exécution ne fut retardée que jusqu'au moment où le corps prussien, aux ordres du général Knobelsdorff venant des Pays-Bas, serait arrivé, et où l'on aurait reçu les subsistances qu'il fallait tirer de Neustatt, l'armée

prussienne devant agir dans un pays dévasté.

Le plan qui avait été admis consistait dans les dispositions suivantes. Le duc de Brunswick devait tourner les lignes de Weissembourg par les montagnes, pour les prendre à revers, se portant jusqu'à Werdt, tandis que d'autres colonnes prussiennes, sous les ordres du prince de Hohenlohe et du comte de Kalkreuth, couvrant la Sarre et se dirigeant sur la Lorraine allemande, occuperaient de ce côté l'armée républicaine, destinée à la défendre, et l'empêcheraient de porter du secours à l'Alsace. Le prince de Waldeck était destiné à prendre, au-delà du Rhin, le commandement d'une colonne de dix mille hommes qui devait le passer vers le fort Louis, pour attaquer les lignes derrière leur droite, tandis que le duc de Brunswick les prendrait à revers par leur gauche et que nous les attaquerions de front. Ce plan fut substitué à celui que s'était proposé le duc de Brunswick, et qui avait été contrarié par la cour de Vienne. Après la reddition de Mayence, l'armée prussienne se serait portée sur Sarre-Louis, qui, mal approvisionné, n'eut probablement pas tenu plus de quinze jours; dès-lors l'Alsace se trouvait tournée par la Sarre; l'armée ennemie du Rhin eût été séparée de celle

de la Moselle; on eût gagné le point de Bouquenon, menacé Phalsbourg, et fait tomber Landau.

Un corps d'environ six mille hommes, tant Autrichiens que Bavarois et Palatins, arriva le 26 pour se réunir à l'armée de Wurmser avec seize pièces de canon et cinq obusiers. Ces troupes venaient du blocus de Landau, où elles avaient été remplacées par les Prussiens.

Vers quatre heures après midi, les républicains qui regrettaient la perte de leurs postes dans le Biewald avec d'autant plus de raison qu'ils nous donnaient un grand avantage pour l'attaque des lignes, se portèrent encore sur le corps du général Hotzé. La canonnade fut très-vive, ainsi que le feu de la mousqueterie. Les assaillans obtinrent d'abord un petit avantage, mais ils furent ensuite repoussés et firent une perte assez considérable : ils avaient paru vouloir, au même moment, faire une fausse attaque sur le prince de Waldeck et sur nous, mais elle n'avait eu aucune suite.

Un fait particulier qui arriva dans cette journée offre une preuve bien frappante de la fermeté noble, qui brille inséparable de l'honneur. M. de Mauny, capitaine au régiment de Bourbonnais, malade depuis quelque temps, allait à l'hospice établi par le prince de Condé

sur les derrières de son armée; quand il est à hauteur de la gauche, il entend des coups de fusil, se fait conduire de ce côté, et, descendu de la charette sur laquelle on le transportait, il rassemble ses forces, et va prier le prince de Rohan de lui permettre de prendre rang parmi les grenadiers de son régiment : il combat avec la valeur que promettait une pareille démarche, et consultant plus son ardeur que sa prudence, il s'engage trop avant à la poursuite de quelques fuyards et a le malheur d'être pris. Nous apprîmes, peu de jours après, que ce valeureux officier, fusillé à Weissembourg, avait conservé son caractère de fermeté inébranlable, n'ayant cessé de crier, pendant qu'on le conduisait au lieu de l'exécution, et jusqu'à son dernier moment : *Vive le Roi ! vive la maison de Bourbon !*

Un officier du régiment de Rohan avait éprouvé le même sort quelques jours auparavant, et avait fini avec le même courage; ses cris de *vive le Roi ! vive Condé !* n'ayant eu d'autre terme que celui de son existence. Ce malheureux officier avait été blessé grièvement, et ne pouvant se tenir ni sur ses jambes ni sur ses genoux, ses meurtriers l'avaient placé sur une chaise pour lui faire subir son exécution.

L'arrivée de deux commissaires de la convention nationale détermina une nouvelle attaque pour le succès de laquelle ils prirent toutes les précautions dont ils avaient l'usage. Cette attaque commença dans le Biewald, le 19, à la pointe du jour. On avait placé à la tête de la colonne deux bataillons de volontaires de Nanci, nouvellement arrivés, qui se portèrent avec impétuosité sur une batterie qu'ils tentèrent d'emporter la baïonnette au bout du fusil, mais quelques volées à mitraille, suivies d'une charge vigoureuse des dragons de Waldeck, ne tardèrent pas à les repousser, laissant sur la place un nombre considérable de morts et de blessés qu'ils n'eurent pas le temps d'emporter. Ils parvinrent néanmoins sur la droite à s'emparer d'un retranchement en avant du village de Scheidt, d'où ils incendièrent deux granges, y ayant jeté des grenades. Ils avaient paru le même jour en avant de notre front, et ayant même fait sortir quelques détachemens de Bergzabern, ils étaient parvenus à établir trois pièces d'artillerie volante sur les hauteurs qui dominent ce village et la position que nous occupions; mais elles ne produisirent aucun effet sur les redans garnis de quelques canons et de l'infanterie de Mirabeau que nous y avions.

Notre artillerie, plus forte que celle que la nature du terrain leur avait permis de transporter sur la hauteur, ne tarda pas à la faire taire, ainsi qu'une pièce qu'ils avaient amenée jusqu'à un moulin situé entre le village de Kappel et Bergzabern, qui ne tira même qu'un seul coup. Des piquets de Mirabeau et de Hohenlohe s'étant portés au même moment en avant, repoussèrent les républicains qui avaient tenté de sortir de Bergzabern. La plus grande partie de la journée se passa en tirailleries de hussards, et, vers cinq heures du soir, tout paraissait fini, lorsqu'un peu avant la nuit, le feu des tirailleurs reprit avec plus de vivacité sur le côteau qui est à gauche en allant de Kappel à Bergzabern. Les Valaques, alors en petit nombre, avaient absolument cédé le terrain, lorsqu'étant sortis en force des villages de Kappel et de Bruchweiler, ils repoussèrent vivement ces tirailleurs; nous entendîmes alors les ennemis, qui se trouvaient en bataille hors de portée du canon, battre la charge; mais ils ne firent aucun mouvement, contenus sans doute par deux pièces de douze qui avaient tiré quelques coups pour soutenir les tirailleurs. Trois ou quatre piquets de cavalerie, qui se portèrent en avant au même moment, ache-

vèrent de déterminer la retraite absolue des ennemis. Quoique les coups de fusil n'eussent pas cessé pendant toute la journée, elle coûta très-peu de monde; le feu de notre artillerie tua aux ennemis quelques hommes; six ou sept furent sabrés par la cavalerie de la légion, qui, de son côté, eut à peu près le même nombre de blessés, entre autres deux grenadiers, dont les cuisses furent tellement fracassées par des éclats d'obus, qu'il fallut avoir recours à l'amputation.

« La gauche de l'armée impériale attaqua, le 20, de grand matin les postes en avant de Scheidt, dont les ennemis s'étaient emparés la veille. Les Autrichiens reprirent le retranchement sans éprouver une grande résistance. Le prince de Waldeck avait fait un mouvement avec sa colonne pour soutenir l'attaque en occupant les républicains vers le centre, et pour les empêcher de porter du secours. Les Autrichiens firent pendant ces trois jours consécutifs des prodiges de valeur, ayant conservé tous leurs postes, malgré le nombre supérieur des ennemis, qui les attaquaient avec d'autant plus d'avantage qu'ils tiraient chaque jour des troupes fraîches de leurs lignes et de leurs garnisons. La perte des braves régimens employés à cette

défense fut évaluée à plus de six cents hommes : les régimens de Giulay, de Terzy et de Rohan se distinguèrent particulièrement.

L'ordre avait été donné la veille pour une réjouissance à l'occasion de la prise du Quesnoy et de la bataille gagnée par le duc de Brunswick : elle fut célébrée par des coups de canon et de fusil que nous tirâmes toute la journée sur les républicains.

Les Autrichiens construisirent, le 21 et le 22, quelques nouveaux ouvrages en avant de Scheidt, et particulièrement une redoute assez forte, destinée à contenir celle que les républicains avaient près de Steinfeld. Son objet était aussi de résister avec plus d'avantage à de nouvelles entreprises de leur part ; elle pouvait également devenir très-utile dans le cas d'une attaque de la nôtre, en occupant le feu de la grande redoute de Schœnfeld et l'empêchant de se diriger sur les colonnes destinées à l'attaquer dans le même moment. Les ennemis tentèrent d'interrompre les travailleurs autrichiens en leur envoyant quelques coups de canon, mais ils ne firent aucun effet, de sorte que l'ouvrage fut continué et achevé.

Il y eut, le 23, quelques changemens dans la disposition des troupes aux ordres du prince de

Waldeck. Les régimens de Terzy et de Rohan, qui avaient beaucoup souffert à la défense de Biewald, remplacèrent ceux de l'empereur et de Lascy, qu'on envoya à la gauche, sur laquelle les principales attaques avaient été jusqu'alors dirigées.

Une patrouille du régiment de Salm étant entrée, le 24, dans Bergzabern sans être précédée par de l'infanterie, qui aurait dû fouiller le village, fut fusillée par des républicains embusqués dans les maisons, et qui tentèrent ensuite de couper la retraite à ce petit détachement; mais les braves hussards se firent jour le sabre à la main, et en furent quittes pour un homme tué et deux blessés.

Les républicains travaillant depuis deux jours à construire une redoute en avant de leur camp, sur une hauteur d'où leurs batteries auraient pu fort incommoder celui des troupes du prince de Waldeck, il conçut le projet de détruire cette redoute avant qu'elle fût achevée, et partit en conséquence le 25, à dix heures du soir, à la tête d'un détachement de six à sept cents chevaux, composé de cuirassiers de Mack, de dragons de Waldeck et de hussards d'Erdœdy, que suivirent cinq cents travailleurs. Les troupes qui gardaient cet ouvrage, formant environ un ba-

taillon, tant du régiment d'Enghien que de gardes nationales, furent surprises, ne firent qu'une seule décharge et se sauvèrent : elles furent sabrées par la cavalerie, qui en tua trois cents sur la place; et il ne s'en serait probablement pas échappé un seul, si les dragons de Waldeck, qui devaient leur couper la retraite, n'avaient été arrêtés par un ravin qu'il leur fut de toute impossibilité de franchir. La redoute fut détruite et rasée, et le prince de Waldeck rentra à la pointe du jour, ramenant l'ingénieur qui l'avait construite, dix autres prisonniers, et les deux seules pièces de canon qui s'y étaient trouvées. Cette petite expédition ne lui avait coûté que quatre hommes tués et trois blessés; mais il avait couru personnellement les plus grands risques, le seul coup de canon qui avait été tiré de la route ayant couvert son cheval de terre. La valeur de ce prince, son opinion prononcée en faveur de notre cause, pour laquelle il ne regrettait pas d'avoir déjà perdu un bras, et les égards particuliers qu'il témoignait dans toutes les occasions au prince de Condé et aux gentilshommes, lui avaient concilié au dernier point leur estime et leur affection.

Nous apprîmes, le 26, que le roi de Prusse ayant

quitté le blocus de Landau, dont il avait confié le soin au général Rûchel, sous les ordres du prince royal, avait rejoint la partie de son armée qui occupait le duché de Deux-Ponts, et qui était distribuée en trois corps différens sous les ordres du duc de Brunswick, du prince de Hohenlohe, et du comte de Kalkreuth. Dix mille hommes commandés par le général Knobelsdorff venaient aussi d'arriver de l'armée de Flandre sur la Sarre.

Nous fûmes informés des détails suivans sur les opérations de l'armée prussienne. Son premier objet était de déloger l'armée républicaine de toutes ses positions en deçà de la Sarre et de la forteresse de Bitche.

« Le général Kalkreuth avait attaqué le 26 » les troupes ennemies à Wurtzbach, et les » avait poussées jusqu'à Bliescastel. Le prince » de Hohenlohe, posté près de Deux-Ponts et » de Nieder-Ambach, n'avait pas perdu de » temps pour tirer tout l'avantage possible de » cette retraite précipitée de l'ennemi, et s'était » mis en marche à minuit pour se porter vers » Bliescastel où il avait passé la Blies. Ayant » paru le 27 à la pointe du jour sur les hau- » teurs de Beckweiller, son arrivée imprévue » avait mis le comble à la consternation des

» républicains campés près de Hornbach qui,
» par ce mouvement, se trouvaient pris à dos.
» Le roi, arrivé à l'armée du prince, avait eu
» le plaisir de voir que par cette manœuvre et
» par la marche du duc de Brunswick sur le
» front de l'ennemi, celui-ci était obligé d'aban-
» donner précipitamment son camp fortifié
» près de Hornbach, de brûler ses fourrages,
» et de se retirer sous le canon de la forteresse
» de Bitche. Le corps du prince de Hohenlohe
» était resté le 27 sur la hauteur de Beckweil-
» ler, où le roi avait pris son quartier-général
» dans le village.

» Le 28, l'armée avait campé près d'Esch-
» weiler, ayant Hornbach et Schweigen à dos, et
» la tête du camp coupée par la chaussée de
» Bitche. Le quartier-général fut établi à Esch-
» weiler.

» Le 29, le duc de Brunswick était arrivé à
» Eschweiler. Le roi, dont le départ prochain
» était annoncé depuis quelques jours, quitta
» l'armée pour se rendre dans la Prusse méri-
» dionale où sa présence était devenue absolu-
» ment nécessaire relativement aux affaires de
» Pologne. A peine S. M. avait-elle été partie que
» les républicains étaient sortis avec toutes leurs
» forces de leur camp près Bitche; ils avaient

» replié les avant-postes du duc, s'étaient mis » en bataille, et avaient attaqué le camp prus- » sien avec de la grosse artillerie. A l'instant » les bataillons prussiens avaient été rangés en » bataille devant leur camp; le duc et le prince » s'étaient mis à leur tête, avaient ordonné la » marche et attaqué; ni les défilés profonds, ni » la vive canonnade de l'ennemi n'avaient pu » déranger l'ordre de la ligne prussienne, la » cavalerie suivant l'infanterie, et marchant » comme si on eût passé une revue. Les répu- » blicains qui avaient cru surprendre les Prus- » siens dans leur camp, se voyant eux-mêmes » attaqués, s'étaient retirés si précipitamment » que la nature du terrain ne permettant pas à » la cavalerie de les poursuivre, ils n'avaient » perdu que trois ou quatre cents hommes par » l'effet de l'artillerie.

» Le 30, le duc recueillit les fruits de cette » victoire, les républicains ayant quitté leur » poste près de Bitche, s'étaient retirés par les » défilés de Rohsbach sur Sarguemines, en sorte » que toute la partie de la Lorraine qui environ- » nait Bitche, se trouvait au pouvoir des Prus- » siens; mille hommes seulement s'étaient reti- » rés dans le château de cette ville, où il parais- » sait difficile qu'ils pussent tenir long-temps. »

L'ennemi parut vouloir travailler de nouveau à la redoute qui avait été détruite par le prince de Waldeck, mais quelques coups de canon suffirent pour chasser les travailleurs.

La grande inaction des républicains depuis plusieurs jours donnait lieu de croire qu'ils avaient porté une partie des forces que nous avions devant nous du côté des Prussiens, dont les mouvemens devaient les inquiéter d'autant plus que si le plan d'opérations convenu entre les généraux s'exécutait sur tous les points, et qu'ils n'en prévinssent pas l'effet en évacuant les lignes, leur retraite sur Strasbourg pouvait être coupée.

Un fait particulier que je vais citer prouvera de nouveau l'acharnement qui suit les guerres où des hommes d'une patrie commune se combattent. Le vidame de Vassé, ayant ordonné qu'on fît du feu dans son poêle, la Providence permit que l'hôte de la maison pensât à en faire nettoyer le tuyau, observant qu'il n'avait pas été allumé depuis long-temps; il se trouva être rempli de poudre que les républicains, qui venaient d'évacuer ce village, y avaient mis dans l'espoir que la maison sauterait et ensevelirait quelques-uns des nôtres sous ses ruines.

Des paysans ayant donné avis que les répu-

blicains, occupant de nouveau le camp de Bodenthal dans les montagnes, avaient fait un mouvement dont l'objet paraissait être de porter du secours à Landau par les gorges d'Anweiler. Le général Kospoth marcha dans la nuit du 5 octobre avec un bataillon, deux divisions de troupes à cheval, et deux pièces de canon pour contrarier ce projet; mais les ennemis n'ayant pas paru, le détachement rentra dans la matinée. Les nouvelles qu'on recevait chaque jour de la marche du duc de Brunswick étaient aussi bonnes qu'on pouvait le désirer. Cette marche se continuait avec succès, mais était nécessairement très-lente, ayant un pays extrêmement difficile à traverser et si dévasté, qu'il se trouvait toujours obligé, ainsi qu'il a été dit, de tirer ses subsistances de Neustadt. Chaque jour l'éloignant de ses magasins, il fit établir ses fours à Pirmasenz.

Le comte de Ferraris partit pour retourner à Vienne, ayant rempli l'objet de sa mission, et ayant vu le commencement des opérations dont le succès ne paraissait plus devoir être douteux, d'après l'accord qui était rétabli entre les généraux respectifs.

Ce même jour le prince de Waldeck, qui dans le plan général avait été désigné pour

commander la colonne autrichienne destinée à passer le Rhin, se rendit dans le Brisgaw, et fut remplacé dans la partie que nous occupions par le général baron de Splény.

Cinq grenadiers déserteurs du régiment royal-Roussillon arrivèrent le 8 de Sarre-Louis ; ils avaient été précédés par plusieurs hommes du régiment de Condé, désertés quelques jours avant; tous s'accordèrent, ainsi que ceux qui arrivaient journellement, à dire que le désordre et le découragement étaient excessifs dans l'armée républicaine, que la presque totalité des troupes de ligne avait le désir de déserter, mais que les moyens en étaient extrêmement difficiles, les volontaires toujours en plus grand nombre que les soldats de ligne, ayant ordre de les surveiller et de tirer sur tous ceux qui paraîtraient vouloir s'écarter de leurs postes.

Un espion qui fut arrêté se trouva porteur de lettres pour Landau, dans lesquelles on prévenait le commandant que le 10 les moyens de lui donner du secours seraient tentés, en nous attaquant sur tous les points; on ajoutait qu'il devait prendre de son côté toutes les mesures qu'il croirait pouvoir concourir à l'exécution de ce projet.

Le 10, le général-commandant, informé que

les républicains étaient entrés la veille en assez grand nombre à Bergzabern, présuma que l'attaque annoncée pour ce jour aurait lieu, et prit quelques précautions: Six pièces de canon et un obusier furent portés, à la pointe du jour, en avant de la position; mais aucune de ces bouches à feu ne fut dans le cas d'être employée. Quelques tirailleurs parurent dans les vignes à sept heures du matin, criant *vive la nation!* La fusillade entre eux et les nôtres dura quelques heures; ceux-ci tuèrent plusieurs des leurs; nous perdîmes un gentilhomme volontaire de la légion de Mirabeau. Les républicains ayant reconnu nos dispositions, n'osèrent pas se porter plus en avant, et ils n'en avaient même peut-être pas eu le projet; car il était vraisemblable que l'objet de cette fausse attaque avait été de masquer le mouvement qu'ils faisaient pour diriger la majorité de leurs forces vers les Prussiens, qui continuaient avec succès leur marche en avant.

L'ordre que le comte de Wurmser donna le 11, ne put laisser aucun doute sur l'attaque prochaine des lignes. Cet ordre disait que tous ceux qui se livreraient à quelques excès, à l'entrée de l'armée en Alsace, seraient sévèrement punis; il ajoutait que nos quartiers d'hi-

ver devant être pris dans cette province, dont les habitans pensaient peut-être mieux que l'on ne le croyait, et que les coupables devant d'ailleurs être livrés à la justice, chacun sentirait combien il devenait nécessaire d'observer la discipline la plus exacte.

Le général-commandant prévint aussi qu'ayant été averti que l'ennemi avait empoisonné des vins, tant à Weissembourg qu'à Lauterbourg, et que dans plusieurs villages on en avait donné aux paysans pour le distribuer aux troupes après la prise des lignes, il était nécessaire que les généraux et commandans usassent de la plus grande précaution pour que les vins fussent goûtés par les propriétaires, et que chaque soldat les fît également éprouver par ceux qui les lui présenteraient.

Il fut prescrit de lire trois fois cet ordre aux troupes.

Les fourriers reçurent le 12, à onze heures du soir, l'ordre pour le départ de l'armée, qu'il leur fut enjoint de ne transmettre qu'à minuit, et dont voici les principales dispositions.

« A une heure et demie l'infanterie prendra » les armes; la cavalerie montera à cheval, et » on se placera en bataille à la tête du camp. » Il est expressément défendu de battre le bri-

» quet, de fumer et de charger les armes avant » le jour, et que cela ne soit ordonné; enfin, » on recommande tout ce qui peut contribuer » à laisser ignorer notre marche à l'ennemi. Le » dépôt des blessés sera d'abord à la queue de » la colonne, et ensuite à Barbelroth.

» On ne fera de prisonniers que quand l'en- » nemi sera absolument en déroute: on sabrera » et tuera tout ce qui se trouvera jusque-là. »

Attaque et prise des lignes de Weissembourg.

L'armée se mit en marche le 13 avant deux heures du matin. Elle était divisée en sept colonnes.

Le commandement de la première fut donné au feld-maréchal-lieutenant prince de Waldeck;

De la seconde, au général-major Hotzé;

De la troisième, au général-major Jellachich;

De la quatrième, au général-major Mezzaros;

De la cinquième, au feld-maréchal-lieutenant Kavanah;

De la sixième, au général-major baron de Kospoth;

De la septième, à S. A. S. Mgr. le prince de Condé.

La première colonne devait passer le Rhin

à Blittersdorff, s'emparer de Seltz, pousser jusque sur les hauteurs de Mottern, tenir en échec, avec une division, Lauterbourg, si l'ennemi ne voulait pas l'abandonner; en quoi la seconde et la troisième colonne devaient la seconder, et prendre les lignes à dos avec le reste des troupes.

La seconde colonne devait passer la Lauter entre le Biewald et le moulin de Saint-Remi, sur le chemin de Schleitall; se diviser alors pour venir, sur le revers des lignes, vers Weissembourg avec une division, et pousser avec l'autre vers Lauterbourg, pour faciliter le passage du Rhin et la marche du général Jellachich, avec lequel elle avait ordre de se joindre.

La troisième colonne devait s'emparer, du côté de Neubourg, de la dernière redoute sur le Rhin vers Lauterbourg et du camp retranché de l'ennemi, pousser vers la première colonne pour effectuer la jonction avec elle, occuper outre cela la position abandonnée par le général Hotzé dans le Biewald, et continuer à tenir en échec Lauterbourg.

La quatrième colonne fut partagée en deux corps, dont le premier avait ordre de déloger l'ennemi de Biewald, près Gross-Steinfeld et Kappelweyer, et de couvrir par-là le flanc gauche

de l'autre corps pendant son attaque. Le second fut chargé de l'attaque des fossés et de la grande redoute de l'ennemi près de Gross et de Klein-Steinfeld, puis de prendre ces deux villages la baïonnette au bout du fusil.

La cinquième colonne devait attaquer Nieder-Otterbach et les flèches que l'ennemi y avait construites.

La sixième colonne devait attaquer Hœfftel et Ober-Otterbach, et canonner le camp retranché près la cense d'Hœfftel.

La septième colonne était divisée en deux corps; l'un commandé par le prince de Condé, qui devait attaquer Dornbach, tandis que le comte de Vioménil, à la tête de l'autre, se rendrait maître de Bergzabern et des redoutes de la montagne.

Après l'exécution de ces différens plans, l'armée devait se réunir, selon les circonstances, et continuer l'attaque ultérieure de Weissembourg et le Geisberg. Pour assurer et pour faciliter le succès de cette grande entreprise, il avait été convenu avec le duc de Brunswick que S. A. attaquerait trois jours avant, l'ennemi dans les montagnes; qu'elle le délogerait de ses camps retranchés de Bodenthal et de Lembach, et qu'elle avancerait le 13, jour de l'at-

taque, jusqu'à Werdt; en outre, le commandant des troupes du cercle de Suabe, baron de Stein, était chargé de faire quelques démonstrations sur la rive droite du Rhin.

A quatre heures et demie, le signal ayant été donné par trois grenades, les colonnes, qui s'étaient toutes rapprochées dans le plus grand silence des vedettes les plus éloignées, fondirent de toutes parts sur les ennemis. Le mot d'ordre était : *Marie-Thérèse.*

Je placerai d'abord le récit des opérations des colonnes de la droite, dont nous fesions partie.

La première division de la quatrième colonne, sous les ordres du colonel Souhel, du régiment de Pellegrini, repoussa l'ennemi de son abattis dans le Biewald entre Scheidt et Gross-Steinfeld; mais elle rencontra deux redoutes qu'il avait dans la foret, et fut accueillie par un feu si vif, tant de canons à mitraille que de mousqueterie, que le colonel Souhel, deux capitaines et vingt-sept soldats furent tués de cette première décharge: il y eut d'ailleurs sept officiers et près de trois cents soldats blessés. Le second bataillon d'Esclavons étant arrivé pour attaquer le flanc de l'ennemi, le força de se retirer de la forêt. La seconde di-

vision de cette colonne du général Mezzaros, commandée par le colonel Kowasevich, et formée de deux bataillons d'Olivier-Wallis, avec le cinquième bataillon d'Esclavons, attaqua hors du village de Scheidt et se jeta dans le premier fossé de l'ennemi sur sa batterie à gauche, et sur le fossé qui était derrière elle, avec une telle impétuosité, qu'elle le délogea et parvint ainsi derrière le village de Steinfeld à dos de la grande redoute, deux divisions des hussards d'Archiduc-Léopold la secondèrent dans cette expédition. Les deux bataillons du régiment de Giulay, l'un des plus valeureux de l'armée autrichienne, emportèrent au même instant, la baïonnette au bout du fusil; et avec une intrépidité admirable, la grande redoute, et prirent à revers la position des républicains à Klein-Steinfeld et Nieder-Otterbach : ils furent parfaitement secondés, dans cette glorieuse expédition, par une division des hussards d'Erdœdy et par le régiment des dragons de l'Empereur: ainsi cette redoute, la plus difficile à emporter, puisqu'outre la situation avantageuse du terrain, elle était garnie de dix gros canons, tomba au pouvoir des Autrichiens avec toute son artillerie et trois cents hommes qui la défendaient, dont une partie fut massacrée. Les cris de *vive*

l'Empereur ! vive Marie-Thérèse ! auxquels nous joignîmes ceux de *vive le Roi !* retentirent sur toute la ligne et redoublèrent encore l'ardeur qui animait déjà l'armée.

Le jour commençait alors à paraître et éclairait le plus beau spectacle militaire dont on puisse se faire une idée; toutes ces colonnes se déployant et se dirigeant chacune sur leur point d'attaque avec autant d'ordre que d'intrépidité. Les bataillons de Latterman et de Terzy, de la cinquième colonne, commandée par le général comte de Kavanah, avaient déjà chassé l'ennemi de la flèche de Nieder-Otterbach, en le poursuivant par les villages de Nieder-Otterbach et de Klein-Steinfeld ; ils s'étaient placés ensuite, conformément à la disposition générale, à la droite de Giulay, d'où ils se portèrent vers Otterbach, pour soutenir l'attaque de la sixième colonne, sur la cense d'Hœfftel. Cette sixième colonne, aux ordres du général-major baron de Kospoth, avait établi sa grosse batterie légère vis-à-vis du front de la colonne à gauche de la cense d'Hœfftel, et n'avait cessé de canonner la grande redoute jusqu'au moment où elle l'avait emportée. Les républicains avaient répondu avec beaucoup de vivacité, non-seulement de la redoute mentionnée,

mais aussi de celle qu'ils occupaient devant Hœfftel; cependant l'artillerie autrichienne les força, vers sept heures et demie, d'abandonner aussi cette dernière redoute. M. de Kospoth s'étant alors aperçu que l'ennemi, délogé de Dornbach, s'était joint avec les troupes qui avaient évacué Ober-Otterbach et qu'il se défendait vigoureusement dans le bois voisin de ce village, fit marcher vers les vignes d'Ober-Otterbach un bataillon de Preiss, un de Rohan et un escadron des cuirassiers de Mack, pour prendre les républicains sur leur flanc droit, tandis que le prince de Condé, arrivé jusque-là sans avoir éprouvé encore aucun obstacle (les escadrons et bataillons de gentilshommes ayant seulement essuyé quelques boulets qui n'avaient produit aucun effet), fesait marcher un bataillon noble à l'appui de deux pièces de canon qui furent placées si avantageusement, que quelques coups à mitraille suffirent pour disperser les républicains, dont un grand nombre restèrent sur la place. Leur feu de mousqueterie ne nous coûta que M. de Rosne, officier d'artillerie, qui fut tué; un de ses camarades fut blessé. Il était impossible à la cavalerie de poursuivre les fuyards dans un pays coupé par des marais et par des ravins qui à chaque

instant présentaient des obstacles. La division aux ordres du comte de Vioménil, formée de douze cents hommes de la légion de Mirabeau, des régimens d'Hohenlohe et de trois cents Valaques, avait été chargée de déloger l'ennemi des hauteurs qu'il occupait au-dessus de Bergzabern, dont il fallut forcer les portes à coups de canon, les habitans, tous républicains, ayant refusé de les ouvrir. M. de Bergeret, lieutenant-colonel de l'infanterie de la légion, avait pénétré au même moment, avec trois cents hommes, par une autre gorge, marchant parallèlement avec la colonne du comte de Vioménil. Ils emportèrent successivement à la baïonnette les hauteurs, les redoutes, quoiqu'ils eussent cinq bataillons à combattre, et prirent trois pièces de canon; mais ces braves troupes n'acquirent autant de terrain et de gloire qu'aux dépens de leur sang, la légion seule ayant perdu trente officiers ou gentilshommes tués ou blessés, et plus de cent soldats. Deux officiers supérieurs, MM. de Bergeret et de Pelissier, furent du nombre des blessés. Les chasseurs d'Hohenlohe perdirent leur lieutenant-colonel Kaiserling, excellent officier sous tous les rapports, et une vingtaine de soldats. Le comte de Vioménil et le comte

de Bethisy donnèrent encore, dans cette occasion, de nouvelles preuves de leurs talens et de leur valeur. Le village d'Ornbach était le point indiqué où les deux divisions de la colonne du prince de Condé devaient se rejoindre et où elles se réunirent en effet. Elles y opérèrent également leur jonction avec les troupes impériales.

Les quatrième, cinquième, sixième et septième colonnes marchèrent alors de front à travers les canonnades, attaquant et prenant successivement les redoutes et camps retranchés des républicains. Le feu de cent pièces de canon et de la mousqueterie de quatre-vingt mille hommes ne cessa pas de se faire entendre pendant sept ou huit heures, tandis que l'artillerie du duc de Brunswick tonnait dans les montagnes et celle du prince de Waldeck sur le Rhin. Nous arrivâmes sur les hauteurs qui dominaient Weissembourg à trois heures après midi, voyant toujours les ennemis en retraite, ou plutôt en déroute complète.

Le comte de Wurmser ayant fait sommer la ville, il lui fut répondu qu'elle ne se rendrait qu'aux armes et à la supériorité. Le comte de Wurmser donna l'ordre au comte de Viomémil de pénétrer sur la droite par les montagnes;

mais cinq ou six coups de canon dirigés sur les portes les ayant enfoncées, le comte de Wurmser entra d'un côté, tandis que le comte de Vioménil pénétrait par l'autre avec une partie de la légion, dont les braves soldats ne voulurent satisfaire le besoin qu'ils avaient de manger et de se reposer que quand ils eurent abattu l'arbre de la liberté, dont ils firent un auto-da-fé aux cris multipliés de *vive le Roi!* Quelques clubistes, qui avaient disparu dès que les premiers boulets étaient arrivés, avaient été cause de ce moment de résistance, dont le général eut l'humanité de ne pas faire supporter la punition à la ville, ayant défendu le pillage sous les peines les plus sévères. Néanmoins les Valaques pénétrèrent dans plusieurs maisons pour satisfaire leur cupidité. Le vicomte d'Ambly, qui servait dans la légion de Mirabeau, s'étant trouvé dans une auberge où ils commençaient à piller, voulut s'y opposer et fut victime de son zèle pour le bon ordre: il reçut d'un de ces soldats un coup de sabre sur la tête, dont il mourut le lendemain.

Le comte de Wurmser ayant proposé au prince de Condé de coucher à Weissembourg et d'y faire entrer une partie de son corps, il le refusa et préféra de passer la nuit au bivouac,

craignant avec raison les premiers effets de l'indignation, ou au moins de l'indiscrétion, à laquelle auraient pu se livrer quelques individus. Le comte de Wurmser coucha à la censé de Hœfftel, en arrière du bivouac de l'armée.

Nous vîmes à la fin du jour paraître encore sur les hauteurs de Giesberg, au-delà de Weissembourg, trois ou quatre escadrons de cavalerie ennemie; mais il fut aisé de reconnaître qu'ils n'occupaient cette position que pour masquer la retraite absolue qu'ils opérèrent pendant la nuit. Les déserteurs, qui arrivèrent en assez grand nombre, nous dirent que le désordre de l'armée républicaine était au dernier point, que l'on criait à la trahison des généraux, et que les fuyards se retiraient en grande hâte vers Haguenau.

Je passe maintenant au détail relatif aux colonnes de l'aile gauche; comme celles-ci ne pouvaient ni voir, ni entendre le signal de l'attaque, les différens généraux avaient monté leurs montres sur celle du comte de Wurmser, et l'attaque commença également de ce côté à quatre heures et demie.

Le général major Hotzé, commandant la seconde colonne, ayant couvert son flanc par une division du régiment de l'empereur, un ba-

taillon de Lascy, une demi-division de chevau-légers palatins, et une division d'hussards d'Archiduc-Léopold de Toscane, détacha contre la Lauter le lieutenant-colonel comte de Giulay avec son avant-garde : ce corps, malgré un feu fort vif de mitraille et de mousqueterie, parvint, à travers une prairie marécageuse et entrecoupée de fossés, jusqu'à la Lauter, qu'il franchit après avoir surmonté bien des obstacles. Des pontons y ayant été établis avec beaucoup de célérité, les hussards de Léopold, qui avaient été joints par une division des dragons de Waldeck et un escadron hessois, se mirent à la poursuite de l'ennemi, qu'ils repoussèrent jusqu'à Lauterbourg. A trois heures après midi, les républicains revinrent attaquer cette colonne sur tous les points avec beaucoup d'impétuosité ; le feu fut extrêmement vif, et les deux bataillons de l'empereur furent forcés de se retirer, les cartouches étant épuisées. Dans ce moment, les dragons et les hussards fondirent avec tant d'intrépidité sur l'ennemi, qu'ils le mirent dans une déroute qui devint générale de ce côté comme du nôtre. Le général Hotzé rassembla ses troupes, qui passèrent la nuit sous les armes, en bataille.

La troisième colonne, aux ordres du gé-

néral major Jellachich, avait mis dès le premier moment, par une vive canonnade, le désordre parmi les républicains, qui s'étaient sauvés à toutes jambes voyant avancer contre les lignes et les deux redoutes qu'ils occupaient quatre compagnies de Serviens, les volontaires des bataillons de Lascy, palatins, de Furstenberg, et deux cents grenadiers du cercle de Souabe, que l'on avait destinés pour l'assaut. Un grand nombre de fuyards fut taillé en pièces, et le général Jellachich entra sans la moindre résistance dans la ville de Lauterbourg, que les républicains avaient abandonnée, et où la majorité des habitans, bien mieux pensans que ceux de Weissembourg, témoignèrent une joie non équivoque.

Cette journée mémorable se termina ainsi par le gain d'une grande bataille, et par la prise des lignes, de vingt-sept redoutes, de trente-trois canons, de quatre camps tendus, de quatorze drapeaux ou étendards, de huit à neuf cents prisonniers; enfin, de deux villes. Un succès aussi important fut dû en grande partie à l'exactitude avec laquelle le prince de Waldeck avait exécuté les dispositions dont j'ai donné le détail.

Ce général, pour effectuer son passage du Rhin, avait rassemblé dans la nuit du 11 au 12,

et dans les environs de Rastadt, son corps de dix à onze mille hommes; il l'avait fait avancer dans la nuit suivante le plus près possible de Blittersdorff, où il projetait d'opérer son passage: quatre-vingt-dix pontons se trouvaient réunis à cet effet au-dessous de ce village.

Pour donner le change aux ennemis, le prince de Waldeck avait établi à Aw une batterie de six pièces de 24, de 12 et de 8, ainsi que quatre obusiers. Les travaux pour jeter le pont étant commencés, il fit passer le Rhin dans des bateaux à quatre cents hommes du corps franc de Wurmser, qui surprirent les postes ennemis et en égorgèrent la plus grande partie. Quelques coups de fusils tirés par les fuyards donnèrent l'alarme à Seltz, où il y avait trois bataillons qui marchèrent sur le détachement du corps franc; il s'établit alors une fusillade très-vive; le prince de Waldeck fit aussitôt passer dans des bateaux un bataillon d'Archiduc-Ferdinand, qui, joint aux Turcs, repoussèrent les républicains jusqu'aux prairies devant Seltz, d'où ils canonnèrent le pont et les travailleurs sans causer un grand dommage. Le pont ayant été achevé vers neuf heures, sans autre perte que celle de deux pontonniers noyés, toute la colonne passa le Rhin. Le général major comte

de Lichtenberg, conduisant l'avant-garde, marcha directement sur Seltz, et, après un combat d'environ deux heures, chassa les ennemis des prairies jusqu'à la rivière dite Seltzbach, où ils jetèrent deux canons et perdirent trois cents hommes qui se noyèrent. Les hussards de Szeckler ayant alors passé au gué cette petite rivière, en sabrèrent un grand nombre et firent soixante-dix prisonniers. Le régiment d'Archiduc-Ferdinand et le corps franc passèrent aussi la rivière ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, et emportèrent la petite ville de Seltz, où le feu avait pris par des éclats de grenades. Les Turcs y commirent les plus grands excès. Le prince de Waldeck ayant alors été informé que l'ennemi occupait encore la forêt, poussa en avant le comte de Lichtenberg avec deux bataillons et trois escadrons; le reste de l'infanterie demeura dans sa position pour couvrir la tête du pont. La nuit s'approchait, et les munitions du régiment d'Archiduc-Ferdinand, qui étaient presque toutes mouillées, se trouvaient à peu près épuisées.

Le prince de Waldeck attendait de nouveaux ordres, ainsi que le portaient ses instructions; mais n'en recevant aucuns, n'entendant pas parler de ce qui s'était passé aux lignes, et crai-

gnant de se compromettre, il repassa le Rhin à six heures du soir avec ses troupes, et ne laissa que le régiment d'Archiduc-Ferdinand avec une partie du corps franc pour garder son pont, qu'il ne repassa que le lendemain matin, après avoir bivouaqué sur la rive droite du Rhin et avoir enfin reçu des nouvelles du comte de Wurmser, qui l'instruisaient des événemens de la droite.

L'ennemi, chassé de ses lignes et de ses retranchemens de Lauterbourg, de Weissembourg, et tout-à-fait battu, se sauva dans le plus grand désordre à la faveur de la nuit, ainsi qu'il a été dit, se dirigeant par Sultz sur Haguenau, après avoir abandonné les différens objets dont j'ai donné le détail. La perte de l'ennemi en morts et en blessés fut estimée de sept à huit mille hommes, et la nôtre, sur toute la ligne, ne passa pas huit à neuf cents.

Le régiment de Pellegrini et l'infanterie de la légion de Mirabeau furent les corps qui souffrirent le plus.

Un état de l'armée républicaine, daté du 10 octobre, trouvé à l'hôtel-de-ville de Weissembourg, en portait la force à soixante-cinq mille neuf cent seize hommes, dont quarante-neuf mille six cent soixante sous les armes. Le gé-

néral en chef se nommait Carlenc, et avait été, l'année précédente, bas-officier dans les dragons d'Angoulême.

Les troupes autrichiennes qui occupaient le Brisgaw avaient fait quelques fausses attaques sur différens points pour favoriser le passage du Rhin du prince de Waldeck, et l'on avait profité du même moment pour bombarder, en avant de Neufbrisack, le fort Mortier, dont la plus grande partie fut réduite en cendres.

Les princes et le comte de Wurmser entrèrent dans Weissembourg le 14, à huit heures du matin, et se rendirent sur-le-champ à l'hôtel-de-ville, où le général ordonna que l'ancien régime fût rétabli sur tous les points. Les principaux membres de la municipalité, ainsi que les chefs du club s'étaient sauvés avec l'armée; mais vingt-quatre clubistes ayant été désignés au comte de Wurmser, il les fit arrêter sur-le-champ et condamner à balayer la ville, affublés d'un bonnet rouge et stimulés au travail par force coups de bâton, que des caporaux étaient chargés de leur administrer. Le général fit ensuite un autre acte de justice qui causa la plus grande satisfaction au corps du prince de Condé. Il décida que la veuve de M. de Mauny, fusillé trois semaines avant à Weissembourg, serait logée,

nourrie et entretenue aux frais de la ville tant que cela conviendrait à cette malheureuse femme, privée de toute ressource depuis la funeste exécution de son mari. L'armée s'étant mise en marche à dix heures, la colonne du corps de Condé traversa Weissembourg, que nous fîmes retentir des cris de *vive le Roi!* particulièrement en passant devant l'hôtel-de-ville, sur le balcon duquel étaient nos princes, qui mêlaient leurs acclamations aux nôtres et à celles du peu d'habitans qui restaient dans cette ville, assez généralement gangrenée, en sorte qu'on ne voyait que quelques hommes et un plus grand nombre de femmes; celles-ci avaient des cocardes blanches à leur bonnet.

L'armée ayant continué sa marche jusqu'à trois lieues de Weissembourg, le comte de Wurmser prit son quartier-général à Sultz, et celui du prince de Condé fut établi au village de Rotzchweiller, derrière lequel son corps, qui n'avait pas encore ses tentes, bivouaqua.

Le prince de Waldeck rejoignit l'aile gauche de l'armée, dont la droite se trouvait appuyée à Werdt, où était le duc de Brunswick; le prince de Waldeck avait, avant sa jonction, repoussé l'ennemi vers le Fort-Louis, et l'ayant atteint près de Kuppenheim et Gei-

senheim, il lui avait tué cinquante à soixante hommes.

Nous apprîmes que, la veille, les Prussiens ayant jeté quelques bombes sur Landau, la garnison avait fait une sortie qui, sans obtenir aucun succès, leur avait coûté de quarante à cinquante hommes.

La rapidité avec laquelle nous avions marché, et plus encore la fatalité qui nous paralysait quand nos avantages paraissaient devoir prendre un caractère décisif, n'ayant pas permis à nos subsistances de nous suivre, nous fîmes un séjour qu'on présuma même devoir durer le temps nécessaire pour l'approche des magasins. Nos tentes étant arrivées le 15 vers midi, nous tendîmes le camp sur le terrain où nous avions bivouaqué.

Le duc de Brunswick qui avait pris, avec les comtes de Ferraris et de Wurmser, l'engagement d'être rendu à Werdt le 14, y était en effet arrivé la veille; mais, comme il avait été impossible de prévoir qu'une position que l'on pouvait presque regarder comme inexpugnable serait abandonnée aussi précipitamment, les républicains étaient déjà arrivés à Haguenau et dans la forêt qui l'avoisine, de sorte qu'il n'y eut que quelques traîneurs qui furent

coupés; mais les manœuvres du duc de Brunswick n'en avaient pas moins facilité la prise des lignes. Ce fut en conséquence que celui-ci étant venu voir le comte de Wurmser à Soultz, et l'ayant embrassé en l'appelant le vainqueur de la Lauter, le général autrichien rendit au duc la justice qu'il méritait, en lui disant qu'il le regardait comme son sauveur et son libérateur. Cette circonstance nous fit d'autant plus de plaisir, que cet accord semblait devoir promettre de nouveaux succès dans nos opérations ultérieures.

Le comte de Wurmser fit mettre à l'ordre l'article suivant :

« Quoique je n'aie jamais douté, malgré les » dangers de mon entreprise, de remporter la » victoire et de passer les lignes, aidé par des » troupes aussi valeureuses que celles que j'ai » l'honneur de commander, je ne m'en crois » que plus obligé de témoigner ma vive recon- » naissance à MM. les officiers-généraux et par- » ticuliers, ainsi qu'aux bas-officiers et soldats » de mon armée et de celle aux ordres de » S. A. S. Monseigneur le prince de Condé, à » cause du courage et de la présence d'esprit » qu'ils ont montrés dans cette occasion. La » journée du 13, étant mémorable par ses suc-

» cès, a acquis à l'armée de nouveaux lauriers » et les plus brillans; il sera en conséquence cé- » lébré, demain 16, à dix heures du matin, » une messe solennelle et un *Te Deum* en ac- » tions de grâce, il sera fait trois décharges de » toute l'artillerie et mousqueterie de l'armée; » le feu du canon commencera à la droite du » corps de S. A. S. Monseigneur le prince de » Condé, et finira à la gauche de celui de M. le » prince de Waldeck.

« *Signé* WURMSER. »

La messe solennelle fut célébrée, et le *Te Deum* chanté à la tête du camp. Les salves d'artillerie et de mousqueterie eurent lieu dans l'ordre qui avait été prescrit. On brûla ensuite, également à la tête du camp, des drapeaux nationaux, des écharpes municipales et une grande quantité de décrets de la convention, qui avaient été trouvés dans les différens villages. Les santés de l'empereur et de l'impératrice, du Roi et de la Reine de France, de Monseigneur le prince de Condé et de son armée furent portées par M. le comte de Wurmser à tous ses convives au bruit du canon. On but également à celle du Roi et de la Reine, de l'empereur et de l'impératrice, du comte

de Wurmser et de l'armée autrichienne, à la table du prince de Condé, qui fit aussi faire des salves d'artillerie pour les célébrer.

Le comte de Wurmser avait espéré de pouvoir mettre l'armée en mouvement, mais le pain, que l'on tirait de quelques lieues, parce que les fours que l'on établissait à Weissembourg ne se trouvaient pas encore en activité, n'arriva pas en suffisante quantité pour la fourniture de l'armée, en sorte qu'il se vit obligé, à son grand regret, de différer son départ; car sa bonne volonté personnelle ne laissait aucun doute, et, s'il n'eût agi que d'après sa propre impulsion, il y aurait peut-être eu de la témérité plutôt que de la circonspection à lui reprocher; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, il avait des entours, et ces entours méritaient peu de confiance. Le vieux général, désirant au moins satisfaire son impatience particulière, se porta le 17 de sa personne à Haguenau, que les républicains avaient évacué dans la nuit sur l'approche du général Mezzaros, qui, avec l'avant-garde, occupa cette ville. L'arrière-garde des ennemis s'y trouvant encore lors de son arrivée, fut dispersée par les dragons impériaux qui en sabrèrent une grande partie.

Le même soir, le prince de Waldeck, que le comte de Wurmser avait chargé de s'avancer vers le Fort-Louis et la Motern, lui fit savoir qu'il venait d'occuper le camp de Rheinheim, de bloquer le Fort-Louis et de repousser l'ennemi jusqu'à Drusenheim, dont il s'empara le lendemain.

Le général Mezzaros prit poste avec son avant-garde au-delà de Haguenau et de la Motern.

Une partie des subsistances étant arrivée pendant la nuit, l'armée reçut le 18, à quatre heures du matin, l'ordre de partir à cinq. Nous prîmes la route de Haguenau pour nous rendre au camp que nous devions occuper à une lieue au-delà de cette ville, près le village de Batzendorff où était marqué le quartier-général du prince de Condé. Les haltes fréquentes que nous fîmes et la marche des différentes colonnes de troupes et d'équipages obligés de déboucher par la même route, retardèrent tellement la nôtre que nous ne traversâmes Haguenau qu'à trois heures, ayant seulement eu quatre lieues à faire. Les habitans de cette ville en général pensant mieux que ceux de Weissembourg, se livrèrent à la joie que leur causait notre arrivée, avec un enthousiasme qui

tenait du délire. Les hommes, les femmes, les enfans, se précipitaient autour du prince de Condé, dont ils cherchaient à baiser les mains et à embrasser les genoux; les applaudissemens, les cris de *Vive le Roi! vive le prince de Condé! vive l'armée de Condé! vive la noblesse!* se fesaient entendre de toutes parts, et nous accompagnèrent jusqu'à la sortie de la ville.

Nous conçûmes à cette époque des inquiétudes sur le véritable objet des Autrichiens. Une politique du cabinet de Vienne, souvent en opposition avec la générosité de l'empereur, regardait comme imprudente la guerre loyale et désintéressée que prétendait soutenir le roi de Prusse. Les ministres autrichiens établissaient des combinaisons pour que les frais de campagne fussent payés par des agrandissemens de souveraineté. Une députation vint offrir au prince de Condé la réunion à son corps, de plusieurs milliers de fidèles Alsaciens. Le comte de Wurmser opposa à cette mesure, dont les effets eussent pu être si utiles, l'ordre de sa cour de ne point laisser augmenter le corps de Condé. Il en résulta que tous ces braves gens trompés dans leur espoir, ne voyant plus que le danger d'une invasion étrangère, s'ar-

mèrent pour la repousser; se joignirent aux républicains et commencèrent à nous considérer plutôt comme les stipendiaires de l'empereur que comme des libérateurs qu'ils s'étaient flattés de trouver en nous et nos alliés. Le comte de Wurmser, toujours dirigé par les ordres de sa cour, multipliait les mesures qui ne pouvaient plus rendre équivoques le désir et le projet que l'empereur avait de reconquérir l'Alsace; ce vieux général fesant répandre avec profusion des proclamations aux bons Allemands, pour les engager à rentrer sous une domination que la conformité de langage et de mœurs devait, disait-il, leur faire regretter; il fesait planter, dans tous les villages et sur toutes les routes, des poteaux avec les aigles autrichiennes; fesait habiller les postillons de postes à la livrée de l'empereur, etc. Ces dispositions produisirent un effet tout contraire à celui que l'on avait espéré, et le mécontentement qu'elles excitèrent prépara la fin désastreuse de la campagne dont on verra les détails.

Nous avions entendu, pendant notre marche; une canonnade assez vive en avant d'Haguenau qui n'était point encore finie, et nous ne tardâmes pas à en apprendre le motif. Le général Mezzaros étant arrivé au village de Brumpt

après ses hussards, y était entré avec d'autant plus de confiance qu'un certain nombre d'habitans était venu à sa rencontre pour lui témoigner, avec les apparences de la franchise, le plaisir qu'ils auraient à le recevoir, offrant même du vin et des vivres à ses troupes; mais à peine avait-il été engagé dans la principale rue, qu'une grêle de coups de fusil était partie des maisons où deux bataillons républicains se tenaient cachés. Le général perdit son cheval et eut une vingtaine de soldats tués, plusieurs furent blessés. Retiré sur-le-champ, il avait fait avancer quelques pièces de canon et quelques obusiers qui avaient mis le feu à plusieurs maisons; une troupe de républicains avait fait au même instant un mouvement pour tourner la gauche des Autrichiens. Il s'était engagé un combat où les dragons de l'empereur et les hussards d'Archiduc-Léopold soutinrent la charge d'une cavalerie tellement supérieure en nombre, que le général Mezzaros ayant senti qu'il avait besoin de secours, dépêcha un adjudant au prince de Condé, pour le prier de lui envoyer toute sa cavalerie, Nous étions à une lieue en deçà d'Haguenau, et au moment d'arriver à notre camp, lorsque cet ordre nous parvint. Nous nous portâmes sur-le-champ

au trot, ayant les princes à notre tête, vers le lieu où l'affaire était engagée, mais les républicains voyant arriver le renfort, se sauvèrent et furent chargés dans leur retraite par la cavalerie autrichienne qui leur prit une pièce de canon, leur tua environ cinquante hommes avec quelques chevaux, et eut vingt dragons ou hussards tant tués que blessés. La promptitude de la fuite des ennemis et la nuit qui était arrivée, trompa l'espoir que nous avions eu un moment de charger ces républicains ; l'obscurité ne permit pas de prendre une connaissance certaine du point où s'étaient arrêtés les fuyards. Le prince de Condé et le comte de Wurmser trouvèrent prudent de ne pas tendre le camp; en conséquence, nous bivouaquâmes sur la droite de la chaussée d'Haguenau à Strasbourg. Deux commissaires des guerres, nommés Villemanzy et Souchon, furent amenés au comte de Wurmser. Ils étaient demeurés sur les derrières de leur armée, ayant voulu seulement conserver l'apparence d'avoir été pris, pour ne pas exposer leurs familles et leurs biens. Villemanzy ayant servi avec distinction dans son état de commissaire, sous les ordres du comte de Vioménil en Amérique, avait conservé une correspondance avec

ce général qui l'avait engagé à rester le plus long-temps possible dans l'armée républicaine, où il y avait bien plus de moyens de servir notre cause que s'il eût plutôt émigré. En effet, par le soin qu'il prit de ne former aucun magasin que les ennemis auraient pu brûler en se retirant, nous trouvâmes les villages abondamment pourvus de foin, de paille, et de tous les objets nécessaires à la subsistance d'une armée.

Les ennemis s'étant retirés pendant la nuit, nous campâmes le 19 à un quart de lieue en arrière de Brumpt, sur le champ de bataille de la veille, qui était encore jonché de cadavres que l'on enterrait dans le moment où nous tendîmes notre camp, qui se trouva en seconde ligne, les Autrichiens ayant le leur en avant de notre front. Le quartier-général du prince de Condé fut établi à Griesheim, celui du comte de Wurmser l'était à Brumpt. Les auteurs de la trahison exécrable qui avait été commise à l'égard du général Mezzaros ayant été connus, ils eurent le temps de s'évader; mais leurs maisons furent désignées pour être pillées en règle, ce qui fut exécuté avec une grande promptitude.

Le prince de Waldeck chassa encore l'ennemi jusqu'à Vantzenau, lui tua quatre cents hommes,

et posa ses piquets près de Killstatt. Le général Hotzé prit une position avantageuse près de Buxweiller, et fit sommer par un détachement le château de Lichtenberg; mais le commandant républicain ne voulut entrer en aucune négociation. Le général autrichien fit observer ce château où il y avait six cents hommes et six canons, ainsi que les débouchés de Lutzelstein (la Petite-Pierre), Saverne et Phalsbourg.

Le prince de Waldeck eut, le 20, quelques légères escarmouches avec l'ennemi qui, à la faveur du brouillard, s'était avancé jusqu'à Killstatt, et qui se retira dès qu'il fut dissipé. Les patrouilles du général Hotzé eurent aussi une escarmouche près de Dossenheim avec les républicains, qui se retirèrent ensuite dans la vallée de Saverne.

Le corps du prince de Condé fit, le 21, un changement de position, se prolongeant par sa droite pour entrer dans la première ligne, et remplir l'intervalle qui se trouvait entre la colonne du comte de Wurmser et celle du général Hotzé, laquelle s'étendait vers Saverne, et dont la position était la plus rapprochée des ennemis qui occupaient cette ville et ses hauteurs. Le comte de Vioménil, avec son avant-garde, en prit une intermédiaire près le village

de Schwendratzheim. Le prince de Condé établit son quartier-général à Bernsheim. Le général Hotzé eut ordre de s'avancer de Dossenheim vers Saverne, pour pouvoir mieux reconnaître les défilés de Phalsbourg; mais il ne put arriver ce jour-là jusqu'au point désigné, ayant eu un engagement avec l'ennemi qu'il finit cependant par repousser.

Le 22 le général Hotzé poussa si fort en avant, que son aile droite se porta jusqu'aux environs de Saint-Jean-des-Choux, et prit poste sur les hauteurs que le lieutenant-colonel comte Giulay occupa avec son bataillon. Un bataillon du régiment de Lascy fut placé devant Hackmatten, ainsi qu'une division des hussards de Léopold. Derrière Dossenheim était le régiment de l'empereur; les chevau-légers palatins et une seconde division de Léopold, occupaient la gauche de Neuwiler. Une hauteur très-escarpée qui formait le côté droit de la gorge de Lutzelstein, et qui était défendue par cinq ou six cents républicains, avec deux pièces de canon, arrêta le général Hotzé dans sa marche en avant. Il fut obligé de faire conduire du canon sur la montagne opposée, ce qui força les ennemis à abandonner leur poste, quelques coups de mitraille en ayant tué cinquante à soixante.

Mais pour prendre leur revanche, ils attaquèrent le général Hotzé, qui les repoussa avec perte d'une cinquantaine d'hommes, et se maintint dans sa position. Le comte de Wurmser ayant eu quelques avis que la nôtre pourrait être inquiétée, donna ordre à l'infanterie de se tenir prête et à la cavalerie de seller à neuf heures du soir, et de cesser ces précautions à sept heures du matin, si rien ne survenait. Tout fut parfaitement tranquille, et l'on eut lieu de croire que le général avait reçu un faux avis, ce qui souvent lui arrivait.

Chacun s'épuisait en conjectures sur le motif de la stagnation dans laquelle nous restions, après des conquêtes rapides qui auraient pu et dû nous en faire espérer d'autres, si nous eussions profité dans le premier moment de nos succès de la terreur qu'ils avaient inspirés. Le désordre des républicains avait été tel dans leur fuite, d'après le rapport des habitans du pays, qu'un corps de trois à quatre mille chevaux eût suffi pour tailler en pièces leur arrière-garde, s'emparer de leurs canons, bagages, etc., et peut-être entrer de suite à Strasbourg où il n'y avait d'autre garnison qu'un bataillon national; la prise des lignes et l'arrivée d'un grand nombre de fuyards y avait jeté un tel effroi, que

la grosse artillerie et les bestiaux déjà en mouvement, se dirigeaient vers les montagnes des Vosges. D'ailleurs, le Roi, conservant encore à cette époque beaucoup de sujets fidèles qui détestaient le nouveau régime, nous eussions trouvé les portes et les bras ouverts, si des proclamations au nom du Roi nous eussent précédé, et si l'on avait vu, au lieu des aigles autrichiennes, des fleurs-de-lis à la tête de nos colonnes.

L'opinion générale fut que le comte de Wurmser voulait, avant de se porter vers Strasbourg, s'assurer du fort Louis pour le siége et le bombardement duquel on faisait tous les préparatifs nécessaires. M. de Manson, officier-général d'artillerie, commandant celle du prince de Condé, ayant un mérite distingué et une connaissance particulière des places d'Alsace, fut demandé à S. A. S. par le général commandant, et chargé par lui de se rendre le 25 au corps d'armée qui investissait le Fort-Louis. On le pria de donner les avis qu'il croirait utiles pour le succès de l'attaque. Ses conseils furent fort approuvés, mais il vit facilement que l'amour-propre des généraux et celui des ingénieurs autrichiens étaient en souffrance, et seraient toujours un obstacle au résultat avantageux qui

pouvait être tiré de ses lumières; en conséquence, il rejoignit l'armée le lendemain, sans que personne eût fait aucune instance pour le retenir.

La stagnation des Prussiens était la même que la nôtre. Le duc de Brunswick et le prince d'Hohenlohe, qui avaient coopéré si utilement par leurs manœuvres à la prise des lignes, n'avaient fait aucun mouvement depuis ce jour. Les généraux et les officiers autrichiens ne ménageaient pas les Prussiens dans leurs propos, ils attribuaient à des motifs perfides cette inaction; mais le véritable mot de l'énigme se rencontrait dans la certitude qu'avaient acquis ceux-ci des vues ambitieuses du cabinet de Vienne, qu'ils ne voulaient pas seconder. Les conquêtes d'une puissance long-temps rivale étaient désavouées par leur politique. On peut assigner à cette époque le projet que forma dès-lors le roi de Prusse de se retirer d'une coalition qui ne remplissait plus l'objet pour lequel elle avait été formée.

La mauvaise saison approchait; il allait devenir impossible d'entreprendre des opérations fort actives, et il l'était d'autant plus de prendre des quartiers d'hiver, que notre droite n'était pas assurée par Phalsbourg, ni notre gauche

par le Fort-Louis. A l'égard de Landau, cette place était si mal approvisionnée qu'elle n'aurait pu opposer une longue résistance aux douze mille Prussiens qui la bloquaient, si le duc de Brunswick et les généraux autrichiens n'eussent pas été conduits par des motifs qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, par conséquent d'apprécier.

Le prince de Condé ayant reçu la nouvelle de l'exécrable assassinat de l'infortunée reine Marie-Antoinette, fit donner à l'armée l'avis et l'ordre suivans.

Bernsheim, à six heures du matin.

« C'est avec la plus profonde douleur que » monseigneur le prince de Condé annonce au » corps qu'il commande, que toutes les lettres » de Paris s'accordent à dire que notre auguste » et malheureuse Reine a fini ses tristes jours » sous le glaive du crime, et de la même ma- » nière que l'infortuné Louis XVI. La crainte » que les opérations de l'armée ne nous laissent » pas le temps de rendre à cette princesse si » digne de nos regrets, le tribut de larmes et » de prières que nous lui devons, a décidé S. A. » à ordonner dès aujourd'hui un service solen-

» nel pour le repos de son âme; en conséquence, » ce service sera célébré au quartier-général de » S. A., aujourd'hui 26 octobre, à onze heures » du matin, dans l'église de Bernsheim. Cette » église ne pouvant contenir qu'un certain » nombre de personnes, il s'y rendra seulement » un officier et douze gentilshommes par esca- » dron (ou six par aile qui ne sera pas de ser- » vice) pour y assister; ils y seront rendus à » dix heures et demie. Tous les autres ne s'écar- » teront pas du camp.

» Les aumôniers se rendront à neuf heures » chez M. le curé, pour y prendre les arrange- » mens convenables pour cette cérémonie. »

L'affluence à la célébration de ce service fut prodigieuse tant à l'extérieur que dans l'intérieur de l'église, et les larmes des habitans se mêlèrent à celles de l'armée.

Les forces de l'ennemi s'accroissant de jour en jour, le comte de Wurmser s'occupa des moyens de concentrer sa position; le village retranché de Wantzenau pouvait contribuer beaucoup à l'améliorer; il était assez difficile de s'en emparer, parce qu'il avait sur la gauche un large fossé près du Rhin, en outre de plusieurs autres coupures qui rendaient les approches très-difficiles. Néanmoins le prince de

Waldeck se chargea de cette expédition qu'il entama bien avant le jour. Parti de son camp près Offendorff, il détacha le comte de Kegle-vich avec trois escadrons des hussards de Sœ-kler et de Wurmser, à la tête de la colonne qu'il fit avancer, à l'effet de détourner le village et de couper la retraite à l'ennemi. Dans le même temps, l'infanterie du corps franc de Wurm-ser marcha le long du Rhin, vers les digues, et attaqua sur la droite le village de Wantze-nau. Un bataillon de grenadiers soutenu par un bataillon de l'archiduc Ferdinand, attaqua de front : un autre bataillon de grenadiers, et deux divisions de cavalerie restèrent en arrière sur la chaussée. Deux bataillons de l'archiduc Ferdinand tournèrent le village par la droite, tant pour favoriser l'attaque et investir la posi-tion de l'aile gauche de l'ennemi, que pour en-traver sa retraite, et faire tête aux secours qui pourraient lui arriver. Tous ces mouvemens furent bien exécutés, malgré les obstacles du terrain coupé de fossés ; l'ennemi fut forcé dans Wantzenau et culbuté sur tous les points. Il n'y eut pas cinquante coups tirés dans l'at-taque de la part des Autrichiens, l'action fut décidée par le sabre et par la baïonnette. La résistance de l'ennemi dura un quart d'heure,

pendant lequel il fit un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie. La cavalerie républicaine, après avoir été repliée d'abord par les hussards impériaux, se rallia, et fit face sous la protection d'un secours qui lui était arrivé du camp principal; mais elle fut attaquée de nouveau par les hussards de Sœkler et de Wurmser qui la repoussèrent et la conduisirent en déroute jusqu'au-delà du pont de la Suffel. Les hussards s'emparèrent dans cette occasion de trois canons de l'artillerie à cheval, et d'un obusier. Le reste de la journée se passa à canonner l'ennemi qui cherchait encore à pénétrer par la chaussée vers Wantzenau, mais il fut chaque fois repoussé. La perte des républicains consista en cinq cents morts qu'ils laissèrent sur la place. On présuma que le nombre de leurs blessés devait être au moins deux fois plus considérable. Deux canons de 8, deux de 4, deux obusiers, quatorze charriots de munitions, un grand nombre de fusils et de tambours, les bagages, cent soixante prisonniers, vingt-six chevaux d'attelage, et tout le camp tombèrent entre les mains des Autrichiens qui perdirent trente-trois hommes, et eurent sept officiers et cent vingt-huit soldats blessés.

Le 27, le prince de Condé reçut ordre de faire partir, à une heure du matin, la moitié de ses bataillons et de ses divisions de cavalerie, pour occuper une position, qui nous était indiquée, entre les villages de Hochfeld et de Scharleim; nous y arrivâmes à la pointe du jour. Le motif de ce mouvement était l'avis qu'avait reçu le comte de Wurmser d'une attaque que les républicains devaient diriger sur le général Hotzé, dont nous appuyâmes la gauche; mais il n'y eut rien dans cette partie, et il parut que l'objet de ce faux avis avait été de fixer l'attention du général commandant vers sa droite, pour donner plus de facilité d'attaquer les autres points. En effet, les républicains se portèrent avec des forces supérieures sur la position des Autrichiens, entre Hardt et Hochfeld, qu'ils attaquèrent vivement. Les avant-postes du général Mezzaros furent repoussés, en sorte que l'ennemi avait occupé une grande partie de la forêt de Brumpt avant que les troupes eussent pu porter du secours aux avant-postes; mais, aussitôt que les renforts arrivèrent, l'ennemi fut promptement chassé du bois et forcé de reprendre sa première position. Cependant la canonnade devenait toujours plus vive, et il était évident que l'ennemi voulait faire une

attaque générale dans cette partie. Durant toute la journée, environ quatorze mille hommes longèrent continuellement le corps aux ordres du prince de Waldeck, et parurent à chaque instant vouloir attaquer son aile gauche, ils établirent même à cet effet des canons de gros calibre sur l'île du Rhin, vis-à-vis Wantzenau; mais le prince de Waldeck sut constamment les tenir en respect. D'un autre côté, la colonne du général Mezzaros en vint aux prises avec l'ennemi, qui fut chassé par les hussards d'Erdœdy du village de Mittelhausen qu'il venait d'occuper. Au même moment, le général Puymaigre, du corps de Condé, qui se trouvait à cette aile droite à la tête de deux piquets de gentilshommes et de chevaliers de la couronne, chargea avec eux, aux cris de *vive le Roi !* un détachement de cavalerie républicaine qu'il repoussa jusques sous le canon que l'ennemi avait sur le Galgenberg. Cette journée coûta beaucoup de monde aux républicains. Les autrichiens perdirent un capitaine de cuirassiers, une douzaine d'hommes et quelques chevaux.

Le général Hotze fit dire que, de son côté, l'ennemi s'était borné à quelques petites escarmouches, près du parc de Saverne. Le comte

de Wurmser ayant envoyé dans la journée la seconde division du corps de Condé joindre la première, et le bivouac nous ayant été ordonné, nous regardâmes ces deux mesures comme une disposition à une attaque pour le lendemain, de concert avec le général Hotzé; mais nous ne tardâmes pas à apprendre que notre mouvement n'avait eu d'autre objet que de couvrir le flanc droit du comte de Wurmser, et nous reçûmes à minuit l'ordre de partir pour établir notre camp sur le terrain qu'occupait précédemment notre avant-garde, près du village de Schwendratzheim. Elle fut placée en arrière de celui de Rochfeld. Cette marche de nuit fut d'autant plus désagréable et d'autant plus pénible, que l'obscurité était extrême et la pluie abondante. Arrivés, vers six heures du matin, à l'emplacement de notre camp, nous attendîmes nos tentes jusqu'à onze heures, et il fut établi entre le village de Schwendratzheim et celui de Minversheim. Le prince de Condé, qui n'avait pas quitté un moment son corps depuis la sur-veille à minuit, voulut partager jusqu'au dernier moment l'incommodité de sa position, et n'entra dans son quartier-général, placé à Minversheim, que lorsqu'il eût vu arriver les tentes, et distribuer aux dif-

férens corps le bois qui leur était nécessaire.

Le 29, le prince de Waldeck repoussa différentes fois, par le feu de son artillerie, l'ennemi qui s'était renforcé sur la grande île du Rhin, près de Wantzenau.

Le prince de Condé fit mettre à l'ordre du 31 la copie des lettres qu'il avait reçues du régent et du comte d'Artois, à l'occasion de l'assassinat de la Reine, et celle du premier de ces princes aux gentilshommes de l'armée.

Lettre du Régent au prince de Condé.

A Hamm, le 23 octobre.

« Mon cousin, vous avez sans doute appris le » crime affreux que les régicides viennent d'a- » jouter à tous leurs forfaits. Je vous prie de » remettre à la brave noblesse et à tous les Fran- » çais fidèles qui sont sous vos ordres la lettre » ci-jointe, où j'ai tâché d'exprimer les sentimens » dont nous sommes animés ; ces sentimens » seront sûrement partagés par toute l'armée » autrichienne. L'horrible assassinat de la fille » de Marie-Thérèse ne peut être que profondé- » ment senti par ceux qui ont servi son auguste » mère ; la douleur et l'indignation seront égales » entre eux et nous. Je ne vous parle pas de tout

» ce que mon cœur éprouve, il vous sera facile
» d'en juger par le vôtre, etc.»

Lettre du Régent aux Gentilshommes.

« Messieurs, je reçois dans l'instant la nou-
» velle de l'horrible attentat qui vient de termi-
» ner les jours de la Reine ma belle-sœur; la
» douleur et l'indignation qu'il me cause ne peu-
» vent être adoucies que par la part que vous
» y prendrez. Vrais Français et sujets fidèles
» nous devons sentir doublement l'horreur de
» ce crime; c'est en redoublant de zèle pour
» le service de notre jeune et malheureux Roi,
» que nous pouvons un jour lui rendre moins
» amères des pertes si cruelles, et faire dispa-
» raître la tache que des monstres veulent im-
» primer sur le nom français. Tels sont, j'en
» suis sûr, les sentimens qui vous animent;
» tels sont ceux que nous conserverons, mon
» frère et moi, jusqu'à notre dernier soupir.
» Tel est le but vers lequel tendent tous nos
» efforts, et pour lequel le sacrifice de notre vie
» ne nous coûterait rien.

» Recevez, messieurs, l'assurance de tous mes
» sentimens pour vous. »

Lettre du comte d'Artois au prince de Condé.

« Je n'ajouterai rien, mon cher cousin, à ce » que Monsieur vous mande aujourd'hui et à ce » qu'il vous charge de dire à la noblesse, de sa » part comme de la mienne. Vous connaissez as- » sez mon cœur pour savoir à quel point il est » déchiré par ce nouveau crime ; mais plus mon » âme est révoltée, plus elle trouvera de force » pour venger ce que la Providence ne nous » permet plus de défendre.

» Adieu, mon cher cousin, tous vos braves » compagnons d'armes partageront comme nous » la juste douleur et tous les sentimens qui » m'animent. Comptez à la vie et à la mort sur » ma tendre amitié. »

Le comte de Wurmser, s'étant décidé à faire faire le siége en règle du Fort-Louis, contre l'avis de M. de Manson, qui, en conseillant de l'attaquer de vive force, avait indiqué le moyen de s'en rendre maître en dix ou douze jours, la première parallèle fut tracée. Il était à craindre que, s'astreignant à des formes aussi régulières, le siége de cette petite

place, dont la direction fut confiée au général major baron de Lauer, chef du génie, ne durât au moins trois semaines, si elle était bien défendue, ce qui nous fixait nécessairement dans la position où nous nous trouvions et que nous ne pouvions quitter jusqu'à la décision du sort de cette forteresse. Il était, ainsi que je l'ai dit, essentiel de l'occuper pour prendre avec sûreté nos quartiers d'hiver.

Les Prussiens, pressés par le comte de Wurmser, jetèrent pour la forme quelques bombes sur Landau; et après avoir mis le feu à plusieurs maisons, se bornèrent à l'investissement, assurant les Autrichiens que la disette de subsistances déterminerait la reddition de la place. Ils y laissaient entrer furtivement tous les objets de nécessité.

Des messes pour le repos de l'âme de la Reine furent célébrées depuis dix heures jusqu'à midi, à la tête de notre camp et de celui des Autrichiens. L'empressement pour y assister fut le même dans les deux armées.

Le comte de Wurmser ayant été averti que le village de Dettweiler, en avant de sa position, fort connu par les sentimens républicains de ses habitans, avait fait demander deux cents hommes de troupes à l'armée des répu-

blicains pour le garder, il fit partir à minuit deux cents hommes de la légion de Mirabeau et cinquante hussards du régiment de Salm aux ordres du comte d'Olonne pour aller les surprendre. En effet, ce détachement étant tombé sur le village, tua cinquante-trois soldats, et en prit vingt-huit. Une patrouille ayant donné l'alarme, le reste était parvenu à se sauver à la faveur de l'obscurité. Les vingt-huit prisonniers qui furent amenés chez le prince de Condé étaient tous d'un bataillon de Metz, et la plupart avaient à peine dix-huit ans et cinq pieds. On s'était aussi emparé d'un maire, noté dans tout le pays par les horreurs qu'il avait commises; ayant entendu les vœux formés pour que l'on ne tardât pas à lui rendre la justice qu'il méritait, il adressa la parole au prince de Condé : *Citoyen, est-ce que je serai pendu?* Les ordres précis du prince suspendirent la violente correction qu'aurait valu sur-le-champ au maire cette expression patriotique, qui pouvait cependant, dans cette circonstance, être regardée plutôt comme un effet de l'habitude que comme celui de l'impudence.

Les travaux pour le siége du Fort-Louis se continuaient avec toute l'activité que permettait

la saison, car la pluie ne cessait de tomber avec la plus grande abondance et causait d'autant plus de souffrance à la cavalerie en particulier qu'elle était privée d'avoine depuis quatre jours. Les administrateurs de cette partie des subsistances s'excusaient sur la difficulté des charrois, mais on pouvait présumer que le poison jacobite s'était glissé parmi ceux qui avaient la principale influence sur ce service, d'autant que déjà dans plusieurs occasions importantes, et notamment après la prise des lignes, comme on l'a vu précédemment, le retard de l'arrivée des subsistances avait absolument entravé la célérité des opérations, qui seule pouvait assurer une suite de succès. Le comte de Wurmser se fâcha, jura, menaça; mais l'organisation des armées autrichiennes est telle, que l'administration civile est absolument indépendante de l'autorité militaire, et que le général en chef n'a d'autre recours contre la négligence et même contre les malversations des préposés aux subsistances, que des plaintes au conseil de guerre à Vienne, où elles sont rarement écoutées, parce que les accusés s'y sont communément assurés d'avance des amis et des protecteurs.

Les batteries pour l'attaque du Fort-Louis ayant dû être démasquées le 7, le comte de

Wurmser présuma que les républicains viendraient peut-être tenter une diversion; il donna en conséquence, ordre, à l'armée de se tenir prête à cinq heures du matin ; mais tout fut parfaitement tranquille, et ces mesures de précaution furent contremandées à dix heures.

Les tranchées du Fort-Louis avaient été tellement endommagées par la pluie, que ce ne fut qu'avec les plus grandes peines que l'on parvint à conduire une partie de l'artillerie sur les batteries. La place commença le feu de toutes les siennes sur les travailleurs, vers deux heures après midi, mais il ne produisit que très-peu d'effet.

Un détachement de cavalerie républicaine s'étant avancé le 8 jusqu'au village de Wilsheim avec le projet de le piller, le comte de Vioménil fit monter sur-le-champ à cheval deux piquets de Mirabeau et de Salm. Me trouvant alors à l'avant-garde, je me portai avec cette troupe de cavalerie vers Wilsheim; mais à peine les républicains avaient-ils aperçu notre petite colonne, qu'ils s'étaient retirés très-promptement; et, arrivés au village, nous n'y trouvâmes plus que quelques habitans fort effrayés, le plus grand nombre s'étant déjà réfugié vers nous avec les chevaux et les bestiaux qu'ils avaient pu amener.

Les batteries des Autrichiens ayant été vivement canonnées par le Fort-Louis, l'une d'elles fut, le 9, assez considérablement endommagée; mais ayant été réparée fort vite, elle recommença de tirer, ainsi que les autres, avec la plus grande vivacité.

Toutes les batteries des Autrichiens ayant continué leur feu sur le Fort-Louis, l'ennemi répondit avec assez de vivacité; le feu se soutint le 10 jusqu'à quatre heures après midi; à trois heures un incendie se manifesta à l'hôpital, qui est dans l'ouvrage, et en très-peu de temps ce bâtiment fut réduit en cendres.

Le fort d'Alsace, qui couvrait le Fort-Louis du côté de cette province, fut abandonné le 12 par les républicains, qui se retirèrent dans l'intérieur de la place. Un nouvel incendie se manifesta dans les environs de l'église des Capucins. Le feu de la place fut moins vif que les jours précédens.

Il ne se passait presque pas de jour où il n'y eut quelques escarmouches entre nos avant-postes et ceux des républicains: celles du 13 furent un peu plus vives et coûtèrent à la légion de Mirabeau un hussard tué et quelques chevaux blessés.

Le général Lauer fit élever à l'aile droite une

Le quartier-général ne fit point de mouvement.

Il fut ordonné de laisser les deux tiers du camp tendus, sous la garde d'un détachement qui devait être relevé tous les vingt-quatre heures. Une division de carabiniers autrichiens et le régiment de Huff, occupèrent des villages entre la position du général Hotzé et la nôtre.

La garnison du Fort-Louis était composée des deux bataillons du régiment maréchal de Turenne, de celui de Soissonnais, des bataillons nationaux du Gard, de Saône-et-Loire et de la Corrèze. Celui-ci s'était donné le nom de la Guillotine, et avait sur ses drapeaux la représentation de l'exécution du Roi, mais il avait eu le soin de faire disparaître ces horribles insignes avant de sortir de la place. Il y avait de plus deux cents Alsaciens de la réquisition et deux cent cinquante hommes de troupes à cheval, tant du régiment de Schomberg que des chasseurs de Franche-Comté. Les troupes sorties de la place mirent bas les armes quand elles furent

---

heim; la 1re division de cavalerie noble, à Alt-Ekendorff; la 2me, à Ekendorff; la 3me, à Wintersheim; le corps du génie, *idem;* les chevaliers de la couronne, à Momenheim; l'avant-garde, à Hochfeld.

arrivées sur le glacis; on leur fit passer sur-le-champ le Rhin, pour les conduire dans le banat de Temeswar.

Le comte de Wurmser fit mettre à l'ordre du 16 que toute personne, de quelque qualité qu'elle fût, qui serait rencontrée même à l'église avec la cocarde tricolore, ou un signe quelconque de la révolution, serait arrêtée sur-le-champ, et que si l'on ne pouvait l'arrêter on ferait feu sur elle.

Trente-cinq paysans émigrés de Franche-Comté arrivèrent au quartier-général du prince de Condé, et annoncèrent que beaucoup d'autres devaient les suivre. Ayant demandé du service, ils furent placés dans la légion de Mirabeau. Leur curé, qui les avait accompagnés, désirant ne pas se séparer de ses paroissiens, et être à portée de les maintenir dans les bons principes dont ils faisaient profession, demanda et obtint d'être agrégé dans le même corps.

Un détachement des hussards de Toscane surprit si adroitement, pendant la nuit du 17, une grand'garde de cinquante chasseurs à cheval de Bretagne en avant de Brumpt, qu'il n'en échappa pas un. Ils en tuèrent quarante-un sur la place et ramenèrent les neuf autres avec les cinquante chevaux.

Un officier déserteur du regiment Royal-Normandie annonça le projet qu'avaient les républicains de nous attaquer le lendemain sur tous les points. Il ajouta que leur mot de ralliement était *Landau ou la mort*, et donna plusieurs détails, auxquels on fut d'autant plus dans le cas d'ajouter foi, qu'ils furent confirmés par d'autres déserteurs et par plusieurs paysans.

Des avis certains de la marche de l'ennemi étant arrivés pendant la nuit du 18, l'armée prit les armes avant le jour et se porta sur les bords de la Sohrn, où notre position était indiquée en cas d'attaque. En effet, l'ennemi fit à la pointe du jour une attaque générale sur toute la position de l'armée depuis le Rhin jusqu'à Hochfeld. Le rapport de la veille portait que l'on se proposait de tout hasarder pour percer notre ligne. Après un combat très-vif, soutenu pendant une heure, les avant-postes du prince de Waldeck furent obligés de se replier devant l'infanterie ennemie, qui se portait en force sur la chaussée du côté de Wantzenau, tandis que deux mille hommes de cavalerie s'avançaient dans la plaine sur la gauche de la chaussée. Cet événement avait été prévu et désiré par le prince de Waldeck, qui voulait attirer l'ennemi

sous le feu croisé de ses batteries. Celui-ci ayant conduit une nombreuse artillerie sur la chaussée jusqu'au moulin, canonna vivement de ce point, ainsi que de l'île sur le front et sur l'aile gauche, ainsi que sur le village de Wantzenau. La cavalerie pénétra, malgré le terrain marécageux, jusqu'à l'aile droite du prince. Alors les républicains furent tellement accueillis par le feu croisé des batteries autrichiennes qu'après avoir eu trois canons démontés et quantité de chevaux d'attelage tués, ils reculèrent dans le plus grand désordre. Une partie de la cavalerie impériale débouchant du bois, fondit avec impétuosité sur les fuyards et les poursuivit jusqu'au lieu nommé le *Jardin d'Angleterre*, à une demi-lieue de Strasbourg. Près de sept mille hommes s'étant portés de ce côté, et la forêt auprès de l'Ill étant garnie d'un corps nombreux de républicains, le prince de Waldeck se contenta de l'avantage d'avoir maintenu sa position après un combat de dix heures, dont le feu de mousqueterie et la canonnade se prolongèrent jusqu'à la nuit. Sa perte consista en cent douze hommes tués ou blessés, et en quelques chevaux. L'ennemi perdit plus de quatre cents hommes et un nombre considérable de chevaux.

Les généraux Kospoth et Mezzaros, également attaqués dans leurs positions, eurent les mêmes succès. Le dernier repoussa les républicains dans la forêt devant Brumpt quatre fois de suite, quoiqu'à chacune d'elles ils fissent avancer des troupes fraîches et entretinssent un feu d'artillerie et de mousqueterie des plus vifs qui dura depuis le matin jusqu'au soir. D'après le rapport de vingt-trois prisonniers qu'on ramena, la perte de l'ennemi fut très-considérable, on les vit enlever sur le champ de bataille un grand nombre de leurs morts. Les Autrichiens eurent vingt-deux hommes et treize chevaux tués; deux cents hommes et soixante-douze chevaux blessés. Au corps de Condé, la canonnade et la fusillade durèrent jusque vers le soir; mais l'ennemi, qui parut se proposer de percer de ce côté, n'osa se hasarder au passage de la Sohrn. La légion de Mirabeau donna dans cette occasion une nouvelle preuve de son intrépidité. Les tirailleurs ennemis étant venus en grand nombre, au bord de cette petite rivière, inquiéter un poste que sa compagnie de grenadiers occupait sur l'autre rive, ceux-ci se décidèrent à la franchir, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, élevant leurs fusils et leurs gibernes au-dessus de leurs têtes;

ils repoussèrent cette nuée de tirailleurs, et trente hussards de Salm qui avaient également passé la rivière les chargèrent et en sabrèrent plusieurs.

A la droite, qu'occupait le général Hotzé, il n'y avait eu dans la matinée que quelques escarmouches; mais l'après midi l'ennemi forma une attaque très-vigoureuse sur tous les points de sa position, et parvint jusque sur les hauteurs de Rilsheim, que les Autrichiens, cédant à la supériorité du nombre, se virent forcés d'abandonner. Les choses se trouvaient dans cet état à l'entrée de la nuit.

Le général Hotzé, à qui il importait beaucoup d'être maître de ces hauteurs, les fit attaquer dans la nuit par les volontaires, qu'un bataillon de Huff et des carabiniers soutenaient. Les ennemis en furent chassés et on leur prit trois canons, un obusier, huit charriots de munitions et quarante chevaux : ils se virent donc forcés de renoncer de ce côté, comme de tous les autres, au projet qu'ils avaient eu de percer la ligne. La perte des Autrichiens consista en soixante-un hommes tués, parmi lesquels se trouva le major de Huff et dix-huit chevaux; de plus, deux cent quarante-six hommes et quarante-cinq chevaux furent blessés. On

estima que l'ennemi devait avoir perdu trois fois plus de monde.

L'ordre que nous avions reçu le 19 de nous trouver, avant la pointe du jour, sur le même terrain que nous avions occupé la veille, nous fit espérer que cette marche en avant dont on nous flattait depuis si long-temps, était enfin certaine, et qu'un mouvement combiné avec les Prussiens allait nous porter sur Saverne; mais nous fûmes aussi surpris qu'affligés lorsqu'à sept heures nous reçûmes l'ordre d'une marche rétrograde, dont l'objet était de nous faire occuper une position à une lieue en arrière de celle que nous abandonnions. Les motifs de cette retraite, le lendemain même d'un avantage, paraissaient inexplicables: le bruit circula dans l'armée que le plan convenu entre le duc de Brunswick et le comte de Wurmser avait toujours été de se borner à occuper, jusqu'à la reddition du Fort-Louis, une position assez en avant pour couvrir le travail des redoutes qui devaient être établies en deçà d'Haguenau, sur la Muttern, pour assurer la tranquillité des quartiers d'hiver. Le duc de Brunswick, disait-on, avait pensé que la saison étant aussi avancée, il ne fallait pas fatiguer les troupes pour entreprendre des opérations incer-

taines, et qu'on devait être satisfait d'assurer la reddition du Fort-Louis et celle de Landau, au moyen de positions qui rendissent impossible tout secours à porter à ces places. L'avis du duc avait toujours été que le comte de Wurmser, au lieu de se porter en avant après la prise des lignes, concentrât sa position et la rendît plus facile à défendre, en appuyant sa droite à Weissembourg et sa gauche au Rhin, un peu en avant du Fort-Louis. Il parut que le comte de Wurmser avait peut-être espéré, en avançant ainsi sa position, déterminer le duc à en faire autant, et l'engager à se porter sur Phalsbourg; mais celui-ci, ferme dans sa résolution, avait mandé au comte de Wurmser, aussitôt après la reddition du Fort-Louis, qu'il quittait le point de Werdt et allait prendre ses quartiers d'hiver vers Kaisers-Lautern et dans toutes les gorges où la position inexpugnable qu'il devait occuper lui donnait la certitude d'assurer la tranquillité du blocus de Landau et de toute la partie de la Basse-Alsace que nous occupions, notre droite vers la montagne se trouvant absolument couverte; mais comme elle cessait d'être appuyée dans notre position actuelle, d'après le mouvement rétrograde des Prussiens, le comte de Wurmser, sur l'avis du

duc de Brunswick, s'était vu forcé de reculer également sa ligne pour se rapprocher de ses quartiers d'hiver. Le travail des redoutes ayant été retardé ou négligé, il fut forcé de faire camper de nouveau son armée, qui occupa la position suivante.

Le corps de Condé fut campé à une lieue en avant d'Haguenau, en arrière du village de Wintershausen, où le comte de Vioménil fut placé avec l'avant-garde, et le quartier-général de S. A. fut établi à Schweigausen. Le principal corps de l'armée autrichienne campa en arrière de Batzendorff. Le prince de Waldeck recula sa position jusqu'à Offendorff, conservant ses avant-postes près de Wantzenau. Le général Mezzaros continua d'occuper Brumpt et Momenheim. Le général Hotzé fut chargé de la droite vers Pfaffenhoffen, ayant à sa gauche le comte de Klenau, dont la position joignait immédiatement la nôtre. Le comte de Wurmser prit son quartier-général à Haguenau. Nous fûmes destinés à conserver cette position jusqu'à ce que les redoutes nécessaires pour la sûreté des quartiers d'hiver, auxquelles on travaillait, fussent achevées.

Les ennemis s'étant portés en force le 20, vers le soir sur Brumpt, qu'ils canonnèrent vivement,

passèrent la Sohrn. Comme la nuit était déjà tombée, le comte de Wurmser les laissa effectuer ce mouvement et ordonna de les attaquer le lendemuin à la pointe du jour, et de les repousser au-delà de la rivière.

D'après ces dispositions, nous reçûmes ordre le 21 à minuit de détendre le camp, et de prendre les armes à la pointe du jour; le corps d'armée se porta en avant. Le colonel baron d'Ott des hussards d'Archiduc-Léopold conduisait l'avant-garde formée d'un bataillon d'Olivier Wallis, d'un bataillon de Valaques, et de trois divisions de ses hussards. Le brouillard était si épais, qu'à peine pouvait-on voir à vingt pas; néanmoins le colonel d'Ott avait si bien fait ses dispositions, qu'il repoussa entièrement les avant-postes ennemis qui étaient en avant de Brumpt. L'infanterie républicaine se porta vers un moulin contre lequel le flanc droit de l'avant-garde autrichienne était appuyé. Le brouillard l'empêcha d'avoir connaissance de cette manœuvre qu'au moment où l'ennemi fit sur elle un feu très-vif de mousqueterie. Aussitôt, une division d'Olivier Wallis et un escadron d'Archiduc-Léopold furent détachés avec une pièce de canon, contre les républicains, et les eurent bientôt délogés de ce poste

avec perte. L'infanterie autrichienne ayant aussitôt attaqué l'ennemi avec la baïonnette, sur la chaussée de Brumpt, malgré son feu très-vif de mousqueterie et de mitraille, l'eut bientôt entièrement chassé de ce village, après lui avoir pris deux canons, trois charriots de munitions, et tué beaucoup de monde. Les républicains ayant été forcés de repasser la Sohrn, le colonel d'Ott prit poste le long de cette rivière, et repoussa constamment l'ennemi qui voulut faire quelques nouvelles tentatives. Cependant, lorsque la nuit fut venue, le comte de Wurmser envoya ordre au baron d'Ott d'abandonner Brumpt et de reprendre sa première position près de Griesheim. La perte des Autrichiens consista en treize hommes et quatorze chevaux tués, cent soixante hommes, dont six officiers et trente-un chevaux blessés. Il fut difficile de concevoir ce qui avait pu porter le comte de Wurmser à ordonner cette attaque, qui coûta du sang en pure perte, puisque le poste si valeureusement emporté dans la journée, fut volontairement abandonné dès le soir même. Il n'y eut, par malheur, que trop d'occasions dans le cours de cette campagne, où une grande quantité de sang fut aussi inutilement versée. Quoique n'ayant pris

aucune part à cette affaire, nous n'en fûmes pas moins sous les armes toute la journée, et nous ne rentrâmes qu'à la nuit; les équipages et les tentes qui avaient été envoyées sur les derrières n'étant revenus qu'à deux heures du matin, l'armée passa encore au bivouac la plus grande partie de cette nuit.

Le prince de Waldeck fit attaquer le 22 à la pointe du jour, par le général-major baron de Hahn, le village de Weigersheim que l'ennemi occupait en force. Un bataillon de Rohan et les volontaires d'Archiduc-Ferdinand exécutèrent cette attaque avec tant de célérité, tant de bravoure, que les républicains furent délogés sur-le-champ du village, mais l'ennemi ayant reçu des renforts de troupes et d'artillerie l'attaqua de front et par le flanc; avec une telle vigueur, que le bataillon de Rohan et les volontaires se virent obligés de céder au nombre. Le général de Hahn ayant alors fait avancer, pour les soutenir, une division d'Archiduc-Ferdinand, les républicains furent repoussés jusqu'au-delà de la Sohrn. La nuit étant survenue, le prince de Waldeck et le général baron de Hahn reprirent leur première position.

Un officier du régiment de Monsieur, infanterie, nommé Longpré, ayant eu l'imprudence

de retourner dans un village que nous avions occupés, pour chercher quelques effets qu'il avait oubliés, tomba entre les mains d'une patrouille républicaine; il fut délivré presque aussitôt par nos hussards, mais les blessures qu'il avait reçues étaient si graves que ce malheureux jeune homme mourut le lendemain.

Le 23, les patrouilles ayant rapporté vers midi que quelques colonnes ennemies se dirigeaient sur notre front, nous montâmes à cheval et nous nous portâmes en avant de notre position. Une tête de colonne ayant paru vers Hœchstadt, le prince de Condé fit établir ses batteries sur une hauteur avantageuse. Les tirailleurs ennemis vinrent avec tant d'audace sur nos avant-postes que nous fûmes fondés à croire qu'ils étaient suivis par un corps considérable. Les républicains ne montrèrent cependant aucunes troupes sur les hauteurs opposées; le prince, dont le flanc droit était assuré par ses patrouilles, ayant remarqué que les chasseurs ennemis pénétraient par le vallon et n'étaient soutenus par aucune cavalerie, ordonna au comte de Vioménil de les faire tourner sur leur droite. Il envoya, en conséquence, trente hussards qui fondirent sur ces tirailleurs et en tuèrent une

trentaine. Pendant cette petite expédition, une troupe de cavalerie ennemie ayant paru, le prince de Condé fit tirer sur elle quatre coups de canon qui suffirent pour la disperser. Nous restâmes dans la position que nous avions prise jusqu'à la nuit, et nous rentrâmes dans le camp. Il y avait eu vers la gauche, pendant toute la journée, une vive fusillade tant aux positions du prince de Waldeck et du baron de Spleny qu'à celle du général major Kospoth. Sur toute la ligne qui s'étendait depuis Weigersheim jusqu'à Mosenheim, on s'était canonné aussi fort vivement de part et d'autre, et les Autrichiens avaient démonté une pièce à l'ennemi, qui s'était retiré après avoir perdu assez de monde, particulièrement par le feu du régiment de Rohan.

Le prince de Condé fit mettre à l'ordre, le 24, qu'il avait reçu une lettre de M. le régent, qui lui marquait son départ pour se rendre dans le Midi, et qui le chargeait de dire à la brave noblesse, ainsi qu'à tous les bons Français sous ses ordres, que s'il s'éloignait d'eux c'était pour les mieux servir.

Les républicains, dont l'objet paraissait être de nous inquiéter sans cesse pour couvrir le mouvement des forces qu'ils portaient vers

notre droite sur les Prussiens, parurent de nouveau le 25 au front de nos avant-postes, qui se replièrent. L'armée ayant repris les armes occupa sa ligne de défense, et les républicains ayant établi deux pièces d'artillerie volante au coin du village de Berstheim, commencèrent une canonnade qui nous fit perdre quelques chevaux. Celui du vicomte de La Roche-Aymon, capitaine au régiment Royal-Navarre, à côté de qui je me trouvais, fut de ce nombre; et le coup qui le tua fut d'autant plus heureux pour lui et pour moi, que le boulet passa entre sa jambe et la mienne pour frapper le flanc de son cheval qu'il traversa de part en part, ayant été encore tuer celui de M. du Puynod, gentilhomme qui se trouvait au second rang. La canonnade, entre la batterie républicaine et la nôtre, fut assez vive pendant un quart d'heure. Le prince de Condé, observant avec une lunette les mouvemens de l'ennemi et la position de ses batteries, était sur le plateau que nous occupions sans faire la moindre attention aux boulets qui se succédaient rapidement et nous faisaient frémir sur le danger éminent que courait ce prince, dont l'existence était si nécessaire à la cause que nous servions et aux fidèles sujets du Roi à la tête desquels ils se trouvait; mais

sourd à toutes les représentations, il conserva la place qu'il occupait jusqu'au moment où notre batterie ayant éteint le feu de celle de l'ennemi, et ayant démonté une de ses pièces et porté du désordre dans un corps de cavalerie qu'il avait voulu faire paraître, il se retira dans le village. Nous ne tardâmes pas à voir sur notre droite déboucher de celui de Keffendorff un autre corps de cavalerie se portant sur Ollungen auprès duquel se trouvait une division des carabiniers de l'Empereur, qui étaient aux ordres du prince de Condé. Les carabiniers se mirent en mouvement pour charger cette cavalerie et la repoussèrent jusqu'au village de Keffendorff, mais s'étant engagés avec trop d'ardeur à la poursuite des fuyards, ils furent accueillis par la décharge d'une batterie de mitraille qui leur tua treize hommes; le prince de Condé, qui avait jugé le mouvement, m'avait donné ordre de me porter avec l'escadron de Royal et un des chevaliers de la couronne, pour soutenir les carabiniers auxquels nous fûmes d'autant plus utiles que le feu de l'artillerie les ayant déjà mis en désordre, ils étaient poursuivis par de la cavalerie fraîche, sortie du village, et qui avait beaucoup d'avantage sur ces carabiniers, déjà fatigués par une charge

fort longue, dans des terres extrêmement grasses, de sorte que leurs chevaux étaient hors d'haleine. La cavalerie républicaine, que nous sûmes être les dragons de Conti, ayant vu arriver notre ligne, à la tête de laquelle s'était mis le duc de Bourbon, tourna bride aussitôt et rentra dans le village sous la protection de deux canons, qui nous tirèrent quelques boulets sans nous faire aucun mal. Les carabiniers qui s'étaient ralliés dès qu'ils nous avaient vu arriver à leur secours, sentirent bien toute l'importance du service que nous leur avions rendu, et le lieutenant-colonel commandant cette division vint sur-le-champ nous faire ses remercîmens. Il en adressa de particuliers au chevalier d'Arbaud, aide-major des chevaliers de la couronne qui, avec autant d'adresse que de courage, avait sauvé un bas-officier de carabiniers. Cet homme, démonté, était pris et emmené par deux dragons : le chevalier d'Arbaud fond sur eux le sabre à la main, les éloigne, fait monter en croupe le maréchal-des-logis, et le ramène à son corps. Je vis, dans cette circonstance, un exemple de la rage qu'avait particulièrement inspiré aux Hongrois l'assassinat de notre reine. Deux cavaliers ramenaient deux dragons qu'ils avaient fait prisonniers.

Trois hussards d'Erdœdy les aperçoivent, courent sur eux, et les massacrent en leur disant et aux carabiniers, que c'était ainsi qu'il fallait traiter les assassins des Rois et ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Marie-Thérèse.

Tandis que ces événemens se passaient dans la plaine qui sépare les villages de Keffendorff et d'Ollungen, le prince de Condé avait marché avec les bataillons nobles sur Berstheim, que les républicains avaient évacué dès qu'il s'était mis en mouvement, d'autant que sa cavalerie en avait fait un *par la gauche*, et les aurait tournés s'ils ne s'étaient pas retirés avec promptitude. Le prince de Condé ayant ordre de maintenir sa position sans prétendre la porter plus en avant, ne poussa pas les républicains, dont la retraite devint générale, et il se contenta de faire occuper le village de Berstheim par ses avant-postes. Cette position était la plus exposée et la plus mauvaise de toute la ligne, se trouvant plus avancée que les autres, et dominée par plusieurs hauteurs, particulièrement par celle du village de Hœchstadt. Il nous fut facile de reconnaître, pendant le cours de la guerre, que les généraux autrichiens nous traitaient complétement en auxiliaires, et ne négligeaient

jamais les occasions de placer le corps de Condé dans les positions les plus hasardées, lui laissant d'ailleurs le soin de sa gloire. Nous ne rentrâmes au camp que lorsque la nuit fut arrivée. Les républicains ayant emporté leurs morts en grande partie, nous ne pûmes savoir précisément quel en avait été le nombre. Je n'en vis sur le champ de bataille qu'une vingtaine tués, tant par le feu de notre artillerie que par la charge de notre cavalerie. Notre camp se trouvait détendu, mais les tentes ayant été seulement mises sur les voitures sans être renvoyées sur les derrières, elles furent promptement remises en place.

L'attaque avait été générale sur toute la ligne. Une colonne de trois à quatre mille républicains s'était avancée par la chaussée de Brumpt sur le général major Kospoth, qui l'avait canonnée si vivement qu'elle avait rétrogradé sans avoir eu le temps de se déployer. La principale attaque avait d'abord été dirigée sur l'aile gauche, mais la bonne contenance des troupes avait rendu inutiles tous les efforts des républicains, qui avaient fait en même temps une pareille tentative sur l'aile droite avec beaucoup d'infanterie soutenue par une forte canonnade, mais sans avoir plus de succès; c'était alors que fut ha-

sardée sur notre centre l'attaque dont on a vu le résultat. L'ennemi tira plus de douze cents coups de canon dans cette journée; néanmoins notre perte sur la ligne entière ne passa pas cinquante ou soixante hommes et quelques chevaux; il y eut environ cent vingt blessés; celle des républicains dut être considérable. L'objet de toutes ces attaques paraissait être de piller les villages en avant desquels ils portaient leurs avant-postes avec leurs têtes de colonne, et de fatiguer nos troupes, car ils n'avaient pas encore reçu les renforts nécessaires pour tenter de forcer notre ligne et de porter du secours à Landau, ce qui était leur but principal.

L'obscurité n'ayant pas permis la veille de reconnaître jusqu'à quel point les républicains s'étaient retirés, l'armée fut sous les armes le 26 avant le jour; mais les patrouilles ne tardèrent pas à nous rapporter qu'ils avaient repassé la Sohrn, ayant laissé seulement quelques postes avancés en-deçà de la rivière. Nous rentrâmes alors au camp. Les commandans de patrouilles avaient ajouté que les républicains se portaient en force sur notre droite; en effet, nous ne tardâmes pas à connaître les détails suivans : douze mille hommes, divisés en plusieurs colonnes, avaient

paru sur les hauteurs opposées à la position des Autrichiens près Reishoffen. Après une fusillade très-vive, qui dura plusieurs heures, l'infanterie impériale placée à Uttenhoffen fut attaquée par des forces supérieures et forcée à la retraite. Les républicains ayant ensuite établi dans les jardins, près du village, quatre canons et un obusier, tandis que leur cavalerie s'avançait dans la plaine, ils se portèrent sous la protection du canon jusqu'à la Zinzel, au nombre de sept à huit mille hommes, et passèrent cette rivière sur deux ponts qu'ils établirent au-dessous de Uttenhoffen.

Le général Hotzé, ayant aussitôt envoyé du renfort de ce côté, fit canonner l'ennemi par deux pièces de douze, et ordonna en même temps aux cuirassiers de Mack de le charger. Cette brave division fondit avec tant de vigueur sur la cavalerie ennemie, à la tête de laquelle se trouvait un général, qu'en un instant quarante hommes, parmi lesquels se trouva ce dernier, furent taillés en pièces; il y en eut un grand nombre de blessés, et toute cette cavalerie fut poussée dans le plus grand désordre jusqu'au-delà de la Zinzel. Ce succès décisif les contint dans la position. Le lieutenant-colonel, comte de Klenau, des dragons

de l'empereur à qui était confié le poste important près de Schweigmasen, avait cherché dès le commencement de l'attaque à diviser l'attention de l'aile droite de l'ennemi, en plaçant la cavalerie sur les hauteurs de Pfaffenhoffen. Ayant fait demander, vers trois heures après midi, un renfort au prince de Condé pour occuper une position qu'il espérait devoir suire à la retraite de l'ennemi, je reçus ordre de me porter avec une division de cavalerie et trois pièces de canon vers cet officier; mais malgré tous les moyens que je pris d'accélérer ma marche, ayant fait monter les officiers d'artillerie et les canonniers en croupe des gentilshommes, la difficulté des chemins et la nuit m'empêchèrent d'arriver assez à temps pour seconder les vues de M. de Klenau qui se borna à repousser les républicains, dont, avec une heure de plus de jour, j'eusse pu rendre la retraite pénible. Ceux-ci perdirent dans cette journée cinq à six cents hommes. Le commandant d'un détachement de vingt hussards de Mirabeau, ayant eu avis que quelques traîneurs républicains s'étaient arrêtés à Minversheim, se porta pendant la nuit à l'entrée de ce village, d'où il détacha M. de Bruslart, lieutenant au régiment de Lyonnais et

volontaire dans la légion, avec six hommes, pour prendre une connaissance plus exacte du nombre de ces traîneurs et du lieu où ils étaient. M. de Bruslart ayant appris qu'ils se trouvaient rassemblés au nombre d'environ quarante dans une maison où ils s'enivraient, entre le premier dans la chambre, donnant à croire par les commandemens qu'il fesait que beaucoup de monde le suivait. Il brûla la cervelle aux deux premiers qui se présentèrent, et répandit une telle terreur parmi ces hommes, que tous ceux qui ne furent pas tués ou pris s'échappèrent par les fenêtres. M. de Bruslart et ses six hommes, en ayant massacré sept ou huit, en ramenèrent neuf et un cheval au prince de Condé. Un déserteur de Mirabeau, ayant été reconnu parmi ces prisonniers, fut fusillé à la tête du camp.

Nous apprîmes que le duc de Brunswick, pour couvrir plus sûrement notre position, ayant reculé la sienne, avait ensuite évacué une partie du duché de Deux-Ponts pour occuper les principaux débouchés des montagnes, tels que Bergzabern, Auweiler, Landsthul, Kaiser-Lautern, etc., et pour garantir la Basse-Alsace et le Palatinat de l'invasion des républicains, qui venaient de rassembler sur la Sarre des forces

considérables, dans l'espoir de porter du secours à Landau.

Deux colonnes ennemies ayant paru le 27 devant la position du prince de Condé, près d'Hœchstadt, il fit occuper Berstheim par cinq cents hommes d'infanterie et par deux pièces de canon. L'ennemi qui ne croyait pas trouver le village occupé, s'y porta plein d'assurance, mais il fut vigoureusement accueilli, et repoussé avec perte. Les républicains prirent poste de rechef sur les hauteurs, et voulurent y établir des batteries; mais l'artillerie du prince de Condé les en empêcha. Il y eut un feu assez vif entre les tirailleurs, dont un grand nombre furent blessés. Un volontaire de la légion de Mirabeau fut tué d'un coup de carabine. Une colonne ayant encore paru sur la chaussée de Brumpt, fut reçue par le général Kospoth comme la sur-veille à coups de canon, et ne tarda guère à se retirer. Le prince de Waldeck repoussa également celle qui voulut l'attaquer. Les républicains se portèrent en même temps sur la position du comte de Klenau, qui avait été renforcé le matin de deux pièces de canon et de deux cents chevaux avec une division d'infanterie. Le corps franc de Giulay, attaqué par six bataillons ennemis et par les hussards de

ci-devant Chamboran fut d'abord repoussé dans le bois en avant de Neubourg; mais soutenu par deux escadrons d'Archiduc-Léopold, il reprit bientôt les postes qu'il avait abandonnés. Les républicains, dans la crainte d'être coupés, prirent la fuite, et laissèrent cent cinquante-six morts sur la place.

Revenu au camp à l'entrée de la nuit, nous la passâmes habillés et les chevaux sellés.

Les cuirassiers d'Hohenzollern et quelques bataillons de grenadiers bohêmes, destinés à nous remplacer dans la position que nous occupions, passèrent le Rhin; mais les redoutes n'étant pas encore finies, il fut décidé que nous la conserverions encore, et que ces troupes seraient campées et cantonnées sur d'autres points, jusqu'à ce que tous les ouvrages de la ligne de défense fussent achevés.

L'ennemi ne fit aucun mouvement en avant de notre front, il se porta le 28 sur la position du général Hotzé; il y eut pendant toute la journée une canonnade et une fusillade très-vives. Un escadron des cuirassiers de Hohenzollern, arrivé ce jour-là même, fit une charge qui coûta beaucoup de monde aux républicains. Le colonel comte de Giulay s'empara d'un petit camp où se trouvèrent en grande quantité des fusils,

des cartouches, des souliers, du pain, etc., outre un chariot d'avoine attelé de quatre chevaux.

Une patrouille de la légion de Mirabeau enleva dans un village quelques républicains, entre autres le quartier-maître du régiment de Bourbonnais, sur lequel on trouva mille écus en assignats, quelques louis et deux montres.

Il n'y eut le 29 et le 30 que peu d'escarmouches encore insignifiantes. Les prisonniers et les déserteurs rapportèrent que la perte de l'ennemi, depuis le 27, se montait à huit cents hommes.

On reçut le 1er de décembre d'assez bonne heure des avis de la marche des républicains, dont les colonnes parurent en effet vers neuf heures. L'armée ayant pris sa position, les ennemis vinrent occuper la même que les jours précédens, et dirigèrent leur principale attaque sur le village de Berstheim, en avant duquel était un redan avec deux pièces de canon, défendu par le régiment d'Hohenlohe, et soutenu par quatre cents hommes d'infanterie de la légion de Mirabeau. La gelée ayant permis aux républicains d'amener de plus grosses pièces, ils battirent le redan et le village avec huit pièces de seize qui tuèrent assez de monde, mais firent cependant

moins d'effet que l'on n'aurait dû s'y attendre. Il nous était facile de voir, dans toutes les occasions, que l'artillerie française, privée de la plupart de ses officiers, et de presque tous les anciens Bas-officiers et canonniers instruits (tués depuis le commencement de la guerre), à qui elle devait autrefois sa réputation, avait perdu beaucoup de l'avantage qu'elle avait précédemment sur l'artillerie de toutes les autres nations. MM. de Saint-Paul, maréchal-de-camp, et Nadal, colonel d'artillerie, dirigèrent si bien celle du prince de Condé, les capitaines Prevôt et Durand, commandans les pièces de Mirabeau et d'Hohenlohe, firent un tel feu, que malgré l'infériorité du calibre, ils causèrent beaucoup de dommage à l'ennemi qui, contenu sans doute par l'aspect de l'armée de Condé en bataille derrière le village, n'osa porter en avant que trois à quatre cents tirailleurs. S. A. ayant fait marcher un détachement des hussards de Salm et de Mirabeau, ils chargèrent les républicains, et en tuèrent cinquante à soixante; alors l'armée républicaine commença sa retraite, et lorsque la nuit fut arrivée, nous rentrâmes dans notre camp. Cette journée nous coûta près de quatre-vingts hommes, parmi lesquels quatre officiers, M. de

Marcomb, capitaine des grenadiers de Mirabeau, MM. d'Harembures et d'Argence, officiers de la cavalerie de ce corps, et M. de Grandrue, officier d'artillerie. L'attaque avait été à peu près générale, ainsi qu'il arrivait tous les jours. Voici ce qui se passa sur les autres points. L'ennemi attaqua l'aile gauche près du Rhin avec des forces supérieures et avec vingt-huit pièces de canon. Le général-major Kœglevich, qui avait fait de très-bonnes dispositions et soutenait vigoureusement les efforts des républicains, fut emporté par un boulet. Cette mort ayant porté un peu de découragement dans les troupes, elles cédaient du terrain quand le prince de Waldeck arriva avec deux divisions d'Archiduc-Ferdinand, quatre pièces de canon et un escadron de hussards. Il repoussa l'ennemi, malgré sa supériorité en troupes comme en artillerie, et la position fut maintenue. Les républicains perdirent beaucoup de monde et un grand nombre de chevaux. La perte des Autrichiens fut peu considérable. L'ennemi avait porté au même moment trois mille cinq cents hommes en face de M. de Spleny, et environ cinq mille sur la position de M. de Kospoth, mais il se borna sur ces deux points à des escarmouches. L'aile droite près de

Reishoffen avait été aussi attaquée par un corps d'environ neuf mille hommes; le but principal de l'ennemi paraissait être de percer vers Haguenau par la route de Schweigausen. Il fit des attaques multipliées, soutenues d'un feu terrible d'artillerie; mais les efforts réunis du comte de Klenau et du prince de Hesse-Hombourg, commandant les cuirassiers d'Hohenzollern, eurent tout le succès qu'on pouvait attendre de leur valeur, et ils repoussèrent entièrement l'ennemi, qui laissa plus de deux cents morts sur la place : il perdit encore quatre-vingt-dix hommes à l'attaque qu'il avait faite sur la position du général Hotzé qui n'avait pu être entamée, quoique la fusillade et la canonnade eussent duré toute la journée dans cette partie comme sur les autres points de la ligne.

Les citoyens soldats, de qui nous apprîmes que les commissaires de la Convention avaient promis un million à distribuer parmi eux s'ils parvenaient à porter du secours à Landau avant une époque déterminée, étaient ramenés chaque jour au combat par l'appât d'une somme aussi considérable. Ils reparurent donc encore le 2, vers huit heures du matin, avec une artillerie et des troupes plus nombreuses que la veille. La canonnade fut des plus vives de part

et d'autre, avec la différence que l'ennemi avait des pièces de seize, et que nous n'y répondions qu'avec des pièces de douze. A midi, les républicains se décidèrent à attaquer le village de Berstheim, occupé, ainsi que la veille, par les régimens d'Hohenlohe et par l'infanterie de la légion. Les deux bataillons de gentilshommes étaient en bataille derrière le village, soutenus par la seconde et par la troisième division de cavalerie noble. Je me trouvai avec la première, que je commandais, et celle des chevaliers de la Couronne dans la plaine à droite, en arrière de l'intervalle qui sépare les villages de Berstheim et de Keffendorff. Hohenlohe et Mirabeau défendirent long-temps leur position avec la plus grande valeur; mais quatre bataillons, soutenus par une artillerie formidable, les obligèrent enfin à l'évacuer. Les républicains y entrèrent en criant *vive la république ! vive la nation !* Le comte de Bardonnenche, qui occupait un redan sur le flanc du village avec les compagnies nobles d'Auvergne et de Médoc, se maintint dans sa position, malgré le canon qui le foudroyait, ayant ordonné à sa troupe de ne point tirer, pour ménager son feu en cas que les ennemis tentassent d'emporter le redan, ce qu'ils n'osèrent pas faire.

M. de Jasson, capitaine dans la cavalerie de Mirabeau, contint aussi avec seize dragons, à l'embouchure de la principale rue du village, l'effort des républicains jusqu'à l'arrivée du prince de Condé, qui, dès qu'il avait vu la retraite de son infanterie de ligne, s'était aussitôt proposé de reprendre le village de vive force. Image fidelle du grand Condé, dont le talent, le génie, la vaillance et l'héroïsme semblent lui avoir été transmis, il met l'épée à la main, marche à la tête de ses deux bataillons de gentilshommes, à travers le feu le plus terrible d'artillerie et de mousqueterie, ordonne de ne pas tirer un seul coup de fusil et de ne faire usage que de la baïonnette : un cri de *vive le roi !* qu'il élève au moment de la charge, est répété par la colonne entière et devient le signal de la victoire. Rien ne put résister à l'impétuosité de cette brave noblesse, qui semble acquérir de nouvelles forces lorsqu'elle marche sur les pas d'un chef qui l'enflamme d'enthousiasme par ses vertus comme par ses exemples. Le village fut emporté en dix minutes; et la légion, qui s'était ralliée sous la protection des deux bataillons nobles, les aida dans le carnage qu'ils firent des ennemis. S. A. m'avait envoyé ordre de suivre les mouvemens de sa

gauche. Dès que je vis celui qu'elle avait fait pour attaquer Berstheim, je me portai en avant avec ma cavalerie pour pénétrer entre les deux villages; nous chargeâmes, au milieu d'une grêle de boulets, d'obus et de balles, l'infanterie qui se trouvait en face de nous (le régiment de Bourbonnais); nous la culbutâmes entièrement et tuâmes une grande quantité de ses fuyards; le reste fut entièrement dissipé. J'acquis, dans cette circonstance, la preuve, de l'animosité des ennemis que nous avions à combattre. Un de ces malheureux s'étant trouvé aux pieds de mon cheval au moment d'être sabré, et m'ayant demandé grâce de l'air le plus suppliant, je la lui accordai, sans prendre la précaution de lui faire enlever son arme; à peine eus-je le dos tourné que j'entendis siffler à mes oreilles la balle de son fusil; de manière qu'après avoir failli être la victime de l'ingratitude de ce forcené, j'en purgeai la terre en lui brûlant la cervelle d'un coup de pistolet.

Parvenu au-dessus d'un petit rideau, je vis à cinquante pas un escadron de cavalerie en bataille (Royal-Roussillon), dont la contenance paraissait annoncer qu'il se disposait à nous charger. Je dus d'autant moins en douter, qu'ayant fait halte un moment, pour laisser

reprendre haleine aux chevaux et reposer les bras des hommes fatigués de tuer, j'entendis distinctement le commandant républicain dire à sa troupe : *Citoyens, du silence et du courage; chargeons ces b.....-là.* Je commandai aussitôt : *En avant; chargez;* et sur-le-champ la division criant *vive le Roi!* partit comme un éclair; mais à peine nous étions-nous mis en mouvement que cette cavalerie, après avoir fait une décharge de pistolet, fit demi-tour à gauche et se sauva à toutes jambes; de manière que nous ne pûmes joindre que quelques cavaliers, qui furent sabrés. Nous enlevâmes deux pièces de canon (*le Satyre* et *le Libéral*), dont cette cavalerie avait cherché à couvrir la retraite. La rapidité avec laquelle un cavalier de Dauphin se porta sur un canonnier qui allait mettre le feu à une de ces pièces, chargées à mitraille, et qu'il tua, nous préserva de la perte considérable en hommes et en chevaux que nous eût nécessairement occasionnée une telle décharge faite à trente pas. Arrivé à quelque distance du village de Littendorff, après avoir chargé tant l'infanterie que la cavalerie pendant une demi-lieue, je fis faire halte et commençai ma retraite par échelons, précédé par nos deux pièces de canon, que j'envoyai, sous l'escorte

d'un détachement, au parc d'artillerie. Je fus assez heureux pour ne perdre personne dans ma division, où il n'y eut que quelques chevaux blessés. Celle des chevaliers de la Couronne perdit le chevalier d'Oville, son lieutenant-colonel, officier distingué, et quatre hommes. La seconde et la troisième division de cavalerie noble, qui s'étaient mises en mouvement au même instant que la mienne, avaient passé près de Berstheim et chargé en avant de ce village sous les ordres du duc de Bourbon, qui donna dans cette circonstance des preuves de sang-froid et d'intrépidité au-dessus de tout éloge. Un ravin considérable qui se trouva à quelque distance du front de ces escadrons y mit quelque désordre. Le duc de Bourbon et une partie des gentilshommes, emportés par leur ardeur, franchirent le ravin; d'autres, et notamment ceux du second rang, ne purent le faire passer à leurs chevaux et se trouvèrent obligés de le tourner. La cavalerie républicaine ayant chargé dans ce moment, il y eut la mêlée la plus sanglante. Les gentilshommes qui avaient tourné le ravin s'étant précipités alors sur le flanc de l'ennemi, les escadrons nobles ne tardèrent pas à mettre en déroute ceux de la république, et prirent deux pièces de canon. Ayant pour-

suivi les fuyards pendant un quart de lieue, ils se retirèrent et allèrent se rallier au prince de Condé, qui avait repris sa première position en arrière de Berstheim, dont l'avant-garde occupa de nouveau tous les postes. Nous trouvâmes la position renforcée par deux pièces de dix-huit, deux obusiers et un bataillon de Giulay que le comte de Wurmser y avait envoyés, et qui n'arrivèrent qu'à trois heures après midi; quoique nous eussions été attaqués dès le matin : mais le vieux général était, ainsi que je l'ai déjà dit, constamment averti, conseillé, guidé par ses entours. Si ce secours fût arrivé le matin, nous n'aurions probablement pas été dans le cas de donner cette bataille, bien glorieuse pour le corps de Condé et pour son illustre chef; mais la satisfaction que lui procura cette brillante journée fut mêlée de regrets, par la quantité de sang qu'elle coûta à la noblesse, ainsi qu'on le verra par la liste détaillée ci-après des tués et des blessés (1). Un

(1) *Etat des officiers et gentilshommes tués et blessés dans la journée du 2 décembre 1793.*

CAVALERIE.

Officiers supérieurs, 3e division noble.

MM. le baron d'Allonville, maréchal-de-camp, aide-

sang bien plus abondant encore arrosa le champ de bataille : on estima à environ mille hommes

---

major-général de la cavalerie; le bailli de Saint-Sulpice; le comte de Dreuil; le chevalier d'Oville, lieutenant-colonel des chevaliers de la Couronne; de Faure, lieutenant-colonel de la cavalerie de Mirabeau; du Lys; le vicomte de Blot; Marescot de Briante; de Chaperon; le chevalier de Javerliac. (*Tués.*)

Chevaliers de la Couronne, 2e division noble.

MM. le baron d'Armures; de Nelaton; le comte de Kerespert; de Farjonnel; de Pradines; de Laval fils; d'Anglars l'aîné; de Melony; de Fleuri-Sainte-Croix; de Boulac; de Jaille; de Cotte; Saint-Martin; de Chapteuil. (*Tués.*)

INFANTERIE.

1er *Bataillon noble.*

MM. D'Averton, de Laubiés, Texier, Narbonne-Lara, de Hutinel, la Sécherie, de Fages, Robert. (*Tués.*)

2e *Bataillon noble.*

MM. d'Audy du Breuil, d'Aymar, de Bonnefonds, de la Selve, de Tartonne, de la Brosse. (*Tués.*)

ARTILLERIE.

MM. de Foucaud et de Guyenrau. (*Tués.*)

INFANTERIE.

1er *Bataillon noble.*

MM. d'Angelos, de Mestre, le chevalier de Guilhem, le chevalier de Barras, de Caufour, de la Grange, de

la perte des républicains. Le comte de Viomé-nil en fit enterrer six cents, seulement en avant

---

Beriguel, de Lesnot, de Carré, de Bon, de Bourville, de Laage, de Boyer, Rousseau, de Roquart, de Queysac, de la Chaise, de Villefranche, de Narbonne, du Theil, d'Angereau, de Courtin, de Chateauneuf, d'Hédouville, le chevalier d'Ecart, le chevalier Delafaire, le chevalier de Bonnet, de Malran. (*Blessés.*)

2e *Bataillon noble.*

MM. d'Anselme, Baudot, du Vignau, Pontemetz, La Brugière, de Keryvert, de Chamont, de Lavaulx, de Bernay, de Milleville, du Jong, le chevalier de Ravenne, La Brousse, de Chamoroux, du Nodet, de Janville, de Rameau, de Brunville, de Quarestier, le chevalier de la Tour, de Querelles, de Laignan, le Ver, Duchal, de Blanc, de Seconder, de Gellenoncourt, de Grasse. (*Blessés.*)

Etat-major de l'infanterie.

M. le baron de Diffenthaller. (*Blessé.*)

Artillerie.

MM. le chevalier Durand, le chevalier de Bonnard, le chevalier de Ligny, de Reynaud. (*Blessés.*)

Régiment d'Hohenlohe.

MM. d'Helimer, lieutenant-colonel; de Firmas. (*Blessés*).

Légion de Mirabeau.

M. de Massy. (*Blessé.*)

du village de Berstheim. Un cavalier de Royal-Roussillon, déserté le lendemain de la bataille, dit que dans son seul escadron il y avait eu trente-quatre tués et vingt-huit blessés. Tous les hommes avaient des mains de papier sous leur veste, devant et derrière, pour les préserver des coups de pointe. La principale perte de la noblesse, pour l'infanterie, eut lieu à l'at-

---

CAVALERIE.

2e *Division noble.*

S. A. S. Mgr. le duc de Bourbon. (*Blessé.*)

Maréchaux-de-camp. MM. d'Aigremont, le comte de Mellet. (*Blessés.*)

Aides-de-camp des princes. MM. Auguste d'Auteuil, Charles d'Auteuil, le comte de Saint-Marsault, le chevalier de Franclieu. (*Blessés.*)

1re *Division noble.* M. le chevalier de la Maronière. (*Blessé.*)

2e *Division noble.* MM. le chevalier d'Hoffelise, de Saint-Aulaire, d'Henriet, de Gerovilliers, de Falconnel, de Malseignes, de Boisragon, de Chatillon, de Longeville, Eugène de Sainte-Croix, de Prémeaux, de Charbonneau, le chevalier de Nettancourt, de Pontpierre, le chevalier de Sainte-Maure, Terrier, le comte de Vertamont, le chevalier de Vertamont, Lanière, de Javille, le vicomte de Laubepin, de Coetus, le chevalier de Kerespert, le comte de Nettancourt, le comte de

taque du village, où le feu de mitraille et de mousqueterie en tua et blessa un grand nombre. La Providence veilla sans doute, dans cette circonstance, sur les jours du prince de Condé, marchant à la tête de cette colonne, seul à cheval avec le chevalier de Mintié, son écuyer, qui lui donna dans cette occasion, comme dans toutes, les preuves d'attachement les plus touchantes;

Toustain, le comte d'Hotelise, le chevalier de Toustain, de Vigneron, le chevalier d'Anglars. (*Blessés.*)

3e *Division noble.*

MM. le comte d'Astorg, de la Biche, de Lichy, de Miranbel, de Fayard, de Saint-Vidal, Duranquet, de Laulanier, le chevalier de Laulanier, du Vigneau, de la Ferrière, de Beauvais. (*Blessés.*)

RÉCAPITULATION.

	TUÉS.	BLESSÉS.
Etat-major.	1	5
Cavalerie noble.	17	45
Infanterie noble.	14	56
Artillerie.	2	4
Chevaliers de la couronne. . .	5	1
Hohenlohe.	»	2
Mirabeau.	1	1
TOTAUX.	40	114

car il échappa à tous les dangers qui le menaçaient, et la plupart de ceux qui le suivaient immédiatement furent tués ou blessés. Nous ne fûmes pas assez heureux pour pouvoir nous féliciter également sur le sort du duc de Bourbon, qui, dans la mêlée de cavalerie, reçut sur la main droite un coup de sabre assez fort pour faire craindre dans le premier moment qu'il ne perdît trois doigts. La nouvelle de sa blessure étant parvenue dans l'instant au prince de Condé, il s'informa si elle était mortelle; on lui dit que non : *Eh bien*, répondit le prince, *il n'en ira que mieux*. Ce fut dans cette mêlée que les seconde et troisième divisions de cavalerie perdirent les gentilshommes qu'elles eurent à regretter. Le prince de Condé désirant que ses enfans partageassent les dangers et la gloire de la noblesse sur les points où il ne pouvait pas se trouver lui-même, avait envoyé le duc d'Enghien se réunir à ma division et à celle des chevaliers de la Couronne. La conduite dans cette action, de ce prince, bien jeune encore, put faire présumer qu'il saurait soutenir l'éclat de son nom : trop de témérité fut peut-être le seul reproche que nous eûmes à lui faire; car, emporté par son ardeur, il se trouva un moment enveloppé par

quelques cavaliers, contre lesquels il se défendit assez vigoureusement pour donner le temps à deux chevaliers de la Couronne d'arriver et de le dégager. Il avait enlevé une pièce de canon avec quelques gentilshommes, et reçu précédemment plusieurs coups de baïonnette dans ses habits. Cette journée fut d'autant plus honorable pour le prince de Condé et pour son corps, qu'aucune troupe autrichienne ne vint à notre secours, et qu'ils n'en eurent la gloire à partager avec personne. L'importance du succès était telle, que si nous eussions été forcés dans notre position, la ligne était percée, et Haguenau, que nous couvrions, aurait couru de grands risques.

Le comte de Wurmser vint dès le soir même savoir des nouvelles du duc de Bourbon, et féliciter les princes, dans les termes convenables à la circonstance, sur le succès de cette journée; il fit partir sur-le-champ un officier pour annoncer à l'empereur la blessure du duc de Bourbon et les pertes qu'avaient faites la noblesse française, ajoutant que cette affaire avait été une des plus chaudes et des plus brillantes de la campagne. Son résultat fut la conservation d'une mauvaise position, défendue par moins de trois mille hommes et par une artillerie

bien inférieure, contre sept à huit mille hommes soutenus de batteries formidables ; d'avoir tué environ mille républicains, après avoir entièrement défait leur infanterie et leur cavalerie, enfin, d'avoir pris sept pièces de canon, trois caissons et trente-six chevaux d'artillerie, sans compter ceux qui furent enlevés par les gentilshommes dans la mêlée.

Parmi les traits de fermeté héroïque qu'offrit cette journée, j'en citerai quelques-uns dont le souvenir doit être conservé.

M. de Barras, officier de marine, frère du directeur républicain, et servant dans l'infanterie, a une jambe emportée, il voit arriver le duc de Bourbon, blessé lui-même, qui lui témoigne de l'intérêt sur son état. *Monseigneur*, répliqua M. de Barras, *je regrette peu un membre perdu dans une aussi belle journée, et j'en donnerais volontiers un autre pour que votre Altesse ne fût pas blessée.*

Un soldat de Mirabeau ayant une cuisse emportée, jetait les hauts cris : *Songez, mon ami*, lui dit M. de Barras, *que votre Dieu est mort sur la croix, et votre Roi sur un échafaud, et que nous devons nous trouver heureux de mourir pour leur cause.* Le courage surnaturel de ce valeureux officier

prolongea encore sa vie de deux mois, pendant lesquels il éprouva les plus cruelles souffrances.

Le bailli de Saint-Sulpice, vieillard âgé de soixante-douze ans, riche, accoutumé précédemment à toutes les habitudes de l'opulence, et n'en ayant pas moins fait la campagne dans le rang comme simple cavalier, est haché de coups de sabres, et tombe sans connaissance; plusieurs gentilshommes viennent à son secours; il reprend un instant ses esprits, demande si l'armée est victorieuse, on lui répond que oui, et qu'il doit être tranquille. *Vive le Roi! vive Condé! je meurs content*, sont les seuls mots qu'il profère. On parvint à le transporter à Hague-nau, mais ce respectable et valeureux vieillard ne survécut que vingt-quatre heures à ses blessures.

Le comte de Saint-Paer, porte-étendard de la troisième division, est assailli par quatre cavaliers qui le culbutent et hachent le bâton de l'étendard. Il se saisit de la bannière qu'il met sur sa poitrine et se défend avec une telle valeur, ayant à la main ses deux pistolets qui empêchent les quatre ennemis de s'approcher, que sa vigoureuse résistance donne le temps à ses camarades de venir à son secours et de sauver l'étendard.

L'attaque principale avait été dirigée sur le corps de Condé, mais les républicains n'en firent pas moins leurs tentatives ordinaires sur tous les autres points de la ligne. Ils s'étaient d'abord portés vers le Rhin pour gagner le flanc du général Hahn, mais y ayant trouvé une résistance inattendue, ils s'étaient retirés. L'ennemi ayant pris sa position accoutumée, vis-à-vis celle des généraux Spleny et Kospoth, se borna dans cette partie à des escarmouches; mais il forma une attaque sérieuse avec six mille hommes sur la position du comte de Klenau, entre Ollungen et Dangendorff. S'étant rendu d'abord maître de ce dernier village, il ne tarde pas à être forcé de l'évacuer avec une perte de plus de six cents hommes que lui tuèrent le régiment de Thurn et les cuirassiers d'Hohenzollern, près de Reishoffen. Les républicains se bornèrent à canonner les avant-postes du général Hotzé, et cherchèrent à pénétrer dans la forêt d'Elben, mais le comte de Giulay, par ses bonnes dispositions et par la bravoure de sa troupe, les empêcha encore de réussir dans ce projet. La journée leur coûta plus de deux mille hommes.

Il ne se passa rien le 3, à l'exception des escarmouches ordinaires. Le duc de Bourbon se

rendit à Haguenau, où on lui avait proposé un logement plus commode que celui qu'il occupait au quartier-général.

Un chasseur noble présenta au prince de Condé les vers suivans :

Le vainqueur de Rocroy doit vivre d'âge en âge,
Mais ses exploits et son courage
Ne font pas tout l'éclat du grand nom de Condé,
A ses rares vertus vous avez succédé;
Et ceux qui désormais célébrant votre gloire
A cet illustre aïeul voudront vous comparer,
N'auront du moins à déchirer
Aucun feuillet de votre histoire.

Nous apprîmes les détails suivans des avantages considérables qu'avait remportés le duc de Brunswick.

Les armées prussiennes s'étaient mises en mouvement le 17 novembre pour prendre leurs quartiers-d'hiver. Les républicains les avaient suivis de près et attaqués avec beaucoup de vivacité, proche de Bliescastel et de Saint-Imbert, qui avait été abandonnés par les Prussiens. Les corps aux ordres des généraux de Kalkreuth et de Knobelsdorf, effectuant leur retraite des environs de Saarbruck, avaient également évacué Lembach et Hombourg. Le corps du p[illegible] de Hohenlohe s'était mis aussi en

marche par Deux-Ponts, sur Pirmasens et sur Auweiler, où il s'était établi pour défendre aux républicains l'approche de Landau. L'armée du duc de Brunswick avait précédemment fait sa marche sur Lautern sans être inquiétée; celle des généraux Kalkreuth et Knobelsdorff avait pris la direction de Mohrlautern et de Lautereken, et dès le 24, toutes les troupes prussiennes occupaient leurs positions respectives. Les républicains étaient entrés le 21 à Deux-Ponts et à Hombourg, et le 22, un corps de leurs troupes s'était porté à Pirmasens. Les 25 et 26 ils s'étaient avancés jusqu'à Landsthul. Le 27, leur avant-garde avait attaqué celle des Prussiens entre Landsthul et Kaiser[illegible]autern; les Prussiens s'étaient retirés d'abord, mais, revenus à la charge, ils avaient attaqué les républicains avec succès, et leur avaient tué beaucoup de monde. Les 28 et 29, ceux-ci avaient reçu des renforts de l'armée du Rhin, et se trouvant au nombre de cinquante mille hommes, avaient dirigé leur attaque sur Mohrlautern et sur Lautereken avec le plus grand acharnement; ils y avaient été repoussés avec une perte considérable, sans paraître renoncer à leur entreprise, qui était de forcer les retranchemens des Prussiens, et de les déloger de

Lautern. A cet effet, le 30, à six heures du matin, ils s'étaient avancés de nouveau, avaient attaqué avec fureur et s'étaient déjà emparés d'une redoute, lorsqu'un corps nombreux de cavalerie que le duc avait porté dans les bois voisins, les avait attaqués sur les deux flancs, tandis que le canon, chargé à mitraille, les avait battus en front et les avait forcés à la retraite qu'ils firent dans la plus grande confusion. L'armée prussienne était demeurée sous les armes presque toute la nuit du 30 au 1er décembre, et le matin, on avait appris que les républicains s'étaient retirés vers Hombourg et Deux-Ponts. Leur perte fut évaluée entre quatre et cinq mille hommes, celle des Prussiens fut de cinq cents tant tués que blessés. Le lieutenant-général comte de Kalkreut avait reçu une blessure grave qui donnait les plus grandes inquiétudes pour la vie de ce général, aussi chéri qu'estimé de l'armée prussienne et de tous ceux qui le connaissaient.

On dut présumer que les républicains voulaient prendre leur revanche, ayant paru le 4 en avant de notre front avec des forces que nous jugeâmes encore supérieures à celles que nous avions battues la sur-veille, mais notre position était aussi renforcée par les pièces de dix-huit, par

les deux obusiers que le comte de Wurmser avait joints à notre artillerie, et par deux compagnies d'Olivier-Wallis. Les tirailleurs républicains s'avancèrent en grand nombre jusqu'auprès de Berstheim, où le comte Charles de Bethizy, colonel du régiment d'Hohenlohe, fut blessé d'une balle au pied; mais quelques coups de canon tirés du redan suffirent pour les éloigner. Néanmoins les marches et contre-marches des ennemis paraissaient annoncer une attaque sérieuse; mais la diversion qu'opéra le général Hotzé, qui avait eu ordre de les prévenir en attaquant vigoureusement leur gauche, détermina sans doute la retraite des colonnes qu'ils nous avaient présentées, et dans lesquelles nos pièces de dix-huit et l'artillerie de Mirabeau avaient déjà porté un grand désordre. Nous ne tardâmes pas, en effet, à apprendre que le général Hotzé, dont nous avions entendu la vive canonnade, avait complétement battu les républicains, dont il avait tué un grand nombre, et leur avait pris sept pièces de canon. L'armée rentra au camp à la nuit fermée, ainsi que cela se pratiquait à peu près tous les jours, la cavalerie étant montée à cheval treize fois depuis seize jours que nous occupions cette position.

L'ordre que reçut l'armée, le 5, à trois heures

du matin, d'être rendue avant le jour sur sa ligne de bataille, donna lieu de croire que le comte de Wurmser avait le projet d'une attaque générale. Nous apprîmes, par le retour des patrouilles, que les ennemis avaient contrarié ses vues, ayant fait repasser la Sohrn à toute leur grosse artillerie, et s'étant bornés à laisser quelques postes au-delà de cette rivière.

L'armée rentra à dix heures dans son camp.

Le duc de Bourbon eut un peu de fièvre, causée par la suppuration. Le premier appareil fut levé; mais les chirurgiens dirent qu'ils ne pourraient prononcer sur le plus ou le moins de danger de la blessure, par rapport à l'usage des doigts, que quand le moment encore éloigné de les dégager de leur ligature serait arrivé.

Les ennemis ne firent aucun mouvement le 6.

Nous fûmes avertis le 7 qu'ils se disposaient à nous attaquer sur tous les points le lendemain, et les déserteurs rapportèrent qu'ils avaient fait la répétition d'une attaque de village à la baïonnette, ayant le projet d'en diriger une semblable sur celui de Berstheim.

Le 8, les patrouilles ayant annoncé l'apparition des colonnes républicaines, l'armée fut

mise en bataille vers neuf heures; la plaine ne tarda pas à être couverte, comme à l'ordinaire, d'une nuée de tirailleurs. Il y eut un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie jusqu'à une heure; alors quatre bataillons républicains fondirent avec impétuosité sur le village de Berstheim; l'infanterie de Mirabeau et d'Hohenlohe, forcée de céder à la supériorité des forces, se retira en très-bon ordre; l'ennemi ne parvint que jusqu'aux premières maisons du village; l'infanterie noble, qui avait marché sur-le-champ pour soutenir celle de Mirabeau, ayant, ainsi que le 2, repoussé, la baïonnette au bout du fusil, les troupes des républicains, qui perdirent beaucoup de monde; mais cette occasion pour la noblesse de donner une nouvelle preuve de sa valeur, lui coûta encore bien du sang. Plus de quarante gentilshommes (1) furent tués ou blessés, et on eut particulièrement à

(1) *Etat des officiers et gentilshommes tués et blessés dans la journée du 8 décembre 1793.*

INFANTERIE.

MM. de Gelb, lieutenant-général; de Martignac, maréchal-de-camp; de Beauvais, de la Poterie, de Montrevault, de Bellet, de Longchamps, des Préaux,

regretter M. de Gelb, vieux lieutenant-général du mérite le plus distingué, qui, marchant à la tête de la colonne, fut tué d'un éclat d'obus, et M. de Martignac, maréchal-de-camp, excellent officier, qui, l'affaire finie, fut emporté par un boulet survenu à l'un des feux de la tête du camp, où je me trouvais avec quelques

---

de Kerdaniel, de Mathereau, de Saint-Maurice, de Saint-Varand, de Mansord. (*Tués.*)

MM. le marquis de Vauborel, maréchal-de-camp; de Combes, Leigel, Pontirac, de Jouvalta, de Rangousse, de Goy-Duvivier, le chevalier de Saye, de Taste-Marin, d'Espeyron, d'Esquincourt, de Berenzac, de Considom, du Perron, de Sylvain, le chevalier Legroing, Blondin, de Lesquen, de Richier, de Reste, de Beaugendre, La Houssaye, de Vaudry d'Ouince, de la Couraye, de Riolleau, de Julliot. (*Blessés.*)

CAVALERIE.

MM. le chevalier de la Briffe, de Pavant. (*Blessés.*)

RÉCAPITULATION.

	TUÉS.	BLESSÉS.
Infanterie.	13	27
Cavalerie.	»	2
TOTAUX.	13	29

officiers-généraux près du prince de Condé.

La cavalerie avait fait le même mouvement que le 2, s'étant portée avec célérité sur la crête du rideau qui se trouve entre les villages de Berstheim et de Keffendorff. Les ennemis s'étaient retirés dès qu'ils avaient vu nos colonnes s'ébranler, et nous ne souffrîmes pas autant que devait le faire craindre la grêle de boulets et d'obus qui furent dirigés sur nous. Ma perte se borna à deux chevaux tués ; et deux gentilshommes de ma division, MM. de la Briffe et de Pavant, furent légèrement blessés. L'infanterie noble acquit des droits à la reconnaissance de toute l'armée, par la résistance

---

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE *des tués et blessés aux affaires du* 2 *et du* 8 *décembre.*

	TUÉS.	BLESSÉS.
Etat-major.	1	5
Cavalerie noble.	22	48
Infanterie noble.	30	90
Mirabeau.	83	52
Hohenlohe.	41	24
Officiers ou gentilshommes. . .	53	143
Soldats.	124	76
TOTAL GÉNÉRAL. . .	438	354

qu'elle opposa à l'intention que le prince de Condé avait annoncée d'attaquer encore le village à sa tête. Les instances qu'elle avait faites ayant été inutiles, les gentilshommes avaient croisé leurs fusils devant son passage, le suppliant de nouveau de ne plus causer à la noblesse des alarmes aussi vives que le 2. Le prince ayant enfin cédé, vint rejoindre la cavalerie, à la tête de laquelle il marcha. Le général Gelb fut tué en entrant dans le village, marchant à la tête du premier bataillon, à la place qu'aurait occupée le prince de Condé.

La tentative des républicains sur notre position ne leur ayant pas réussi, ils en firent une autre, vers quatre heures, sur celle du comte de Klenau, qui occupait notre droite. L'attaque fut extrêmement vive, et le feu continuel de mousqueterie et de canon sans interruption; les Autrichiens ne perdant pas un pouce de terrain, parvinrent même à l'entrée de la nuit à repousser les républicains. Nous ne rentrâmes dans notre camp qu'à nuit fermée.

En face de la position du général Hotzé, trois colonnes de l'ennemi avaient paru à neuf heures du matin sur les hauteurs d'Uttenhoffen, où il avait établi des batteries pour canonner celles des Autrichiens près de Meitzweiler. A la fa-

veur de ce feu une des colonnes avait cherché à pénétrer dans la forêt d'Eben; mais l'artillerie placée devant Mietesheim l'avait empêché d'effectuer ce projet et avait même fait sauter un de ses charriots de munitions, dont l'explosion lui avait tué et blessé beaucoup de monde.

Près de Reishoffen il n'y eut qu'une canonnade infructueuse pendant tout le jour, et une vive fusillade. L'ennemi s'étant avancé vers la vallée de Sultz, tenta cinq fois de suite d'y pénétrer, mais chaque fois il fut repoussé par le général-major de Lichtenberg. Les républicains perdirent encore dans cette journée quatre ou cinq cents hommes.

Les feux des républicains et les avis de nos patrouilles nous ayant fait savoir, le 9, que les ennemis passaient la nuit au bivouac en avant de notre ligne, l'armée fut en bataille dès la pointe du jour; mais ils ne firent aucun mouvement jusqu'à onze heures. Entre onze heures et midi nous vîmes paraître un assez grand nombre de tirailleurs, et quelques corps d'infanterie et de cavalerie sur le front de notre position. Nous nous attendîmes à être attaqués; mais cinq à six coups de canon suffirent pour éloigner ces troupes, et il nous fut facile de juger, par le mouvement que nous vîmes faire

aux colonnes républicaines, que la principale attaque allait se porter de nouveau sur le comte de Klenau, qui était d'autant moins en force que les ennemis avaient reçu depuis deux jours des renforts que l'on disait être de quinze mille hommes. Nous observâmes, en effet, des forces plus considérables que celles employées aux jours précédens. Le comte de Klenau, qui occupait les villages de Dauendorff et d'Urweiler fut attaqué vers deux heures après midi. Il se défendit pendant long-temps avec la plus grande vigueur et fit un feu si vif qu'il manqua de munitions; l'infanterie républicaine marchant toujours sur le village, les cuirassiers de Hohenzollern et les dragons de l'Empereur, firent une charge, qu'ils entamèrent mollement, et qui eut d'autant moins de succès, que l'infanterie sur laquelle ils se portèrent s'étant ouverte, ils furent accueillis par une décharge à mitraille qui les fit replier en assez grand désordre. Le comte de Klenau ayant fait demander au prince de Condé de faire paraître un corps de cavalerie sur la hauteur la plus voisine de sa gauche, pour, s'il se pouvait, opérer une diversion, je reçus ordre de m'y porter avec ma division et celle des chevaliers de la Couronne; mais l'affaire était déjà trop engagée pour que

ce moyen eût aucun effet, d'autant que notre développement sur cette hauteur n'aurait pu être véritablement utile que dans le cas où nous eussions eu deux pièces de canon, qui, dans la position avantageuse que nous occupions, auraient pu causer un grand désordre dans l'aile droite des ennemis. Sur mon observation elles furent demandées; mais il y eut de l'incertitude et du retard dans leur marche, le moment était manqué, et elles arrivèrent dans celui où la charge infructueuse de la cavalerie autrichienne ayant donné de la confiance aux républicains, avait déterminé leur marche en avant sur Dauendorff, que les avant-postes du comte de Klenau avaient déjà abandonné, et sur Urweiler, qu'il se trouva également forcé d'évacuer. Sa retraite décida sur-le-champ celle de nos deux divisions de cavalerie, qui devenait d'autant plus instante que nous avions à sauver les deux pièces de canon qui venaient de nous joindre. Notre marche rétrograde fut combinée avec celle du prince de Condé, dont nous étions à portée de voir les mouvemens; et tout son corps s'étant réuni derrière le village de Vintershausen, la cavalerie couvrit la retraite de l'artillerie et de l'infanterie, et opéra la sienne par échelons,

commandés par M. de Jobal (1), comme à l'exercice et dans le plus grand ordre, sous un feu très-vif de canons et d'obusiers qui nous coûta quelques chevaux, les ennemis ayant démasqué dix-huit bouches à feu dès qu'ils avaient vu le premier mouvement de retraite du prince de Condé, que celle du comte de Klenau avait rendue indispensable. La cavalerie de la légion et les hussards de Salm méritèrent des éloges particuliers, par le calme et l'ordre qu'ils conservèrent dans leur retraite, protégeant celle de toute l'armée au milieu d'un feu extrêmement vif. Le sang-froid avec lequel cette manœuvre fut exécutée, arracha les complimens du général Wallis, dont les louanges à notre égard n'étaient pas suspectes, et qui vint témoigner au prince et à ses troupes le plaisir qu'il avait eu d'être témoin d'un si beau fait d'armes. Nous nous portâmes, ainsi que les troupes autrichiennes, jusque derrière les redoutes, à un quart de lieue en avant d'Haguenau, dans la position qui avait été déterminée pour l'hiver, et que le comte de Wurmser eût déjà pu faire occuper depuis plusieurs jours, s'il n'avait pas mis de l'opiniâtreté à n'abandonner

(1) Aujourd'hui major des gardes-du-corps.

sa mauvaise position précédente que lorsque les redoutes seraient entièrement achevées. Il en résulta qu'il eut l'air d'y être forcé et le fut réellement, de faire ce pas rétrograde un peu plus tôt qu'il ne l'avait projeté, n'ayant résolu d'opérer que le lendemain son changement de position. L'avantage des républicains ne fut qu'illusoire; car loin de prendre aucun canon ils en perdirent deux, un de seize et l'autre de huit. Le comte de Klenau, qui à l'entrée de la nuit avait reçu le renfort du brave régiment de Giulay et des munitions, s'étant remis en possession du village d'Urweiler, où il prit ces deux pièces et tua beaucoup de monde à l'ennemi. La perte des Autrichiens ne s'éleva pas au-delà d'une centaine d'hommes; la nôtre fut de M. de Verteuil, colonel en second des chasseurs d'Hohenlohe; de M. de Brachet, officier au même régiment, et d'une trentaine de soldats, tant de ce corps que de celui de Mirabeau. Un bataillon de grenadiers autrichiens qui avait négligé de plier ses tentes ou n'en avait pas eu le temps, les perdit. L'artillerie et l'infanterie ayant été placées dans les redoutes, et la cavalerie en arrière, l'armée bivouaqua dans cette position.

Le comte de Klenau avait eu ordre de rentrer, pendant la nuit, dans la ligne des redoutes.

Le prince de Condé occupa à Haguenau la maison qu'y avait habitée le duc de Bourbon, parti dans la journée pour se rendre à Rastadt.

Un corps de républicains avait tenté, vers midi, de forcer le poste de Reishoffen; mais le général Hotzé ayant envoyé aussitôt un renfort aux troupes qui s'y trouvaient, et fait tourner le village de droite et de gauche par la cavalerie, pour couper la retraite à l'ennemi, le succès de ce mouvement avait été tel, que deux cents hommes restèrent tués sur la place avec un grand nombre de blessés. Une autre tentative faite près de Sultsbach, sur la position du général de Lichtenberg, ne lui avait pas mieux réussi, et les républicains laissèrent sur ce point plus de cent cinquante hommes. Leur perte dans cette journée peut être évaluée à mille hommes, tant tués que blessés.

La distribution générale dans les redoutes, qui s'élevaient, le 16, au nombre de vingt-huit, depuis le Rhin jusqu'aux montagnes, s'étant faite d'après de nouveaux ordres du général commandant, il y eut un petit changement pour les bataillons de gentilshommes qui avaient occupé pendant la nuit celles numérotées 12 et 13, sur la droite de la chaussée d'Haguenau à Brumpt. Le bataillon du n° 13 fut placé au

n° 11, sur la gauche de cette même chaussée, et la cavalerie occupa en arrière les différens intervalles. Cette position aussi voisine de l'ennemi, qui était venu occuper celle que nous avions quitté la veille, et qui dans quelques points, notamment vis-à-vis le n° 11; pouvait s'avancer jusqu'à deux cent cinquante toises de la redoute, à la faveur d'un bois qu'on avait négligé d'abattre, fit présumer que le bivouac durerait quelques jours. La nuit avait été d'autant plus pénible, que l'armée, à qui il avait sans doute été impossible d'en procurer, n'avait point eu de bois. Quelques tirailleurs parurent dans la journée en avant de notre position, et nous prévîmes dès-lors que si le comte de Wurmser persistait dans le système de défense qu'il paraissait avoir adopté, et ne se décidait pas à attaquer vigoureusement et à repousser les républicains, l'armée continuerait d'être sans cesse en butte, ainsi que dans sa position précédente, à des attaques continuelles, qui, en la fatiguant beaucoup, excitaient dans les différens corps un mécontentement que l'on ne prenait pas même la peine de dissimuler. L'ennemi s'avança vers Neubourg, mais il fut repoussé par le comte de Klenau. Il attaqua ensuite deux fois la forêt du côté de Schweighausen; mais le

lieutenant-colonel de Giulay le força à la retraite. Les républicains canonnèrent aussi, des hauteurs situées de l'autre côté de Sultsbach, la position du général-major Lichtenberg, mais sans aucun effet.

L'ennemi chercha, le 11, à inquiéter les redoutes par des tirailleries; quelques obus suffirent pour le chasser du front de notre position; mais s'étant porté en force vers Schweighausen, il y eut dans le bois un combat très-vif où le régiment de Giulay se distingua particulièrement, et battit complétement les républicains. A la position de Reishoffen, ils s'avancèrent avec huit bataillons, deux escadrons et dix canons sur les hauteurs près de Nachweiler. Le général-major Funck qui commandait à la place du général Hotzé, malade, avait fait de si bonnes dispositions, que, quoique inférieur en forces, il combattit les républicains avec avantage, en tua plus de trois cents, et leur prit deux pièces de canon. Il eut de son côté vingt hommes tués, cinquante-trois blessés, et le fut lui-même à l'épaule d'un coup de mitraille.

Les républicains élevèrent pendant la nuit un redan à l'angle du bois, vis-à-vis le n° 11; il ne se passa d'ailleurs rien d'important. Le 12, l'en-

nemi canonna vivement les redoutes de Schweighausen, mais sans leur causer de dommage. Les effets de campement ayant été distribués aux gentilshommes, la cavalerie et un bataillon noble campèrent, après trois nuits d'un bivouac qui fut continué par le second bataillon, chacun d'eux devant alternativement être employé à la garde des redoutes.

Un détachement autrichien ayant été envoyé pendant la nuit pour protéger les travailleurs destinés à détruire le redan, il fut entièrement rasé. Cette petite expédition ne coûta que deux ou trois hommes aux Impériaux, qui en tuèrent ou prirent une douzaine. Le 13, on s'aperçut à la pointe du jour qu'un autre ouvrage en terre avait été construit dans la plaine entre la redoute et le bois; des espèces d'embrasures que l'on remarqua, firent présumer que les ennemis avaient peut-être le projet d'y mener du canon. Quelques coups de celui de la redoute ne tardèrent pas à endommager cet ouvrage, que nous sûmes ensuite n'être qu'une espèce d'épaulement pour mettre les tirailleurs à couvert.

Entre onze heures et minuit, les républicains se portèrent vers notre gauche sur le point de Marienthal, défendu par le régiment de Rohan,

qui résista avec la plus grande valeur à six attaques consécutives, jusqu'à l'arrivée d'un bataillon de Schroeder. Ce renfort acheva de mettre en déroute les assaillans, et la position fut glorieusement maintenue. Il en coûta à ces deux régimens cent cinquante hommes tués ou blessés, dont la plus grande partie du régiment de Rohan. La perte de l'ennemi fut au moins de six cents. Il y avait eu également à notre droite une affaire très-vive. Les républicains attaquèrent le pont de Tann avec plusieurs bataillons et beaucoup de canons; ils avaient déjà repoussé le poste autrichien, et ils s'étaient avancés ensuite jusque sur les hauteurs de Lembach, lorsque le général de Lichtenberg les attaqua avec tant de vigueur, qu'il les repoussa au-delà du pont de Tann dans le plus grand désordre, après leur avoir tué beaucoup de monde; tant par le feu de son artillerie que par les charges impétueuses de sa cavalerie.

Le prince de Condé fit mettre à l'ordre la lettre suivante du comte d'Artois, à l'occasion de l'affaire du 2.

Ham, le 8 décembre 1793.

« Avec quel intérêt, et quelle joie mêlée de » douleur, j'ai lu, mon cher cousin, les détails

» des journées des 1er et 2 décembre. La noblesse » française est trop connue de l'univers pour » que rien puisse ajouter à sa juste renommée, » mais elle se couvre d'une nouvelle gloire sous » vos ordres, et j'en jouis autant pour vous que » pour elle; dites de ma part, à vos intrépides » compagnons d'armes, que si l'honneur ne » m'appelait pas ailleurs, et que si un devoir » pénible, mais nécessaire, ne me retenait pas » ici, rien ne pourrait me consoler de n'avoir » pas partagé avec eux les dangers de cette mé- » morable journée, et de n'avoir pas vu couler » mon sang avec celui de votre excellent fils. » J'en verse des larmes de regret; mais la no- » blesse française doit compter sur moi, comme » je compte sur elle, et je réponds de la bien » servir, etc. »

Quoique les lettres de M. le Régent soient parvenues beaucoup plus tard, étant parties de Turin, comme elles furent écrites à la même occasion, je les joindrai ici.

Lettre de M. le Régent au prince de Condé.

Turin, le 28 décembre 1793.

« Ce n'est qu'en arrivant ici, mon cher cou-
» sin, que j'ai reçu avec quelque certitude la
» nouvelle de la glorieuse affaire du 2 de ce
» mois, dont un bruit vague m'avait entretenu
» sur mon chemin. Il me serait difficile de vous
» exprimer la joie qu'elle m'a causée; ce n'est
» pas assurément que je doutasse de ce que peut
» la valeur de la noblesse française, mais il était
» temps que les rebelles sussent ce qu'elle peut
» toute seule, et l'affaire même de Belheim ne
» le leur avait appris qu'imparfaitement. Cette
» joie serait cruellement empoisonnée s'il me
» restait la moindre inquiétude sur la blessure
» de votre fils; mais tranquille à cet égard, je
» vous félicite et de cette blessure même et de
» la conduite que son fils et lui ont tenue. Jouis-
» sez, mon cher cousin, de cette belle journée
» comme bon français, comme général, comme
» vaillant chevalier et comme père. Pour moi,
» indépendamment de ma tendre amitié pour
» vous et du bien de l'Etat, je dois vous avouer
» que mon amour-propre jouit de voir trois
» héros de mon sang, où jusqu'à présent je n'é-

» tais sûr de n'en trouver qu'un; mais mon sen-
» timent pour vous ne doit pas me faire oublier
» cette brave noblesse qui s'est si fort distinguée
» sous vos ordres. Parlez-lui bien du double
» plaisir que je ressens de sa conduite, et comme
» gentilhomme français et comme régent du
» royaume.

» Adieu, mon cher cousin, vous connaissez
» ma bien tendre amitié pour vous. »

Lettre de M. le Régent au duc de Bourbon.

« Je reçois en arrivant ici, mon cher cousin,
» la nouvelle certaine de la gloire que vous ve-
» nez d'acquérir et de la blessure que vous avez
» reçue. Cette dernière aurait empoisonné toute
» la joie de la première, si je n'avais su en même
» temps qu'elle n'est pas dangereuse. Je vous
» avoue que je vous l'envie; cependant je vous
» aime trop sincèrement pour ne pas vous en
» féliciter de tout mon cœur, en souhaitant ce-
» pendant que pareille chose ne vous arrive plus.
» Ce n'est ni comme parent, ni comme ami que
» je vous parle ainsi, c'est comme régent du
» royaume, c'est parce que je sens mieux que
» personne la perte que l'Etat ferait en vous
» perdant.

» Adieu, mon cher cousin, puissiez-vous être » bientôt guéri, et voler à de nouvelles victoires; » vous connaissez ma tendre amitié pour vous. »

Lettre de M. le Régent au duc d'Enghien.

« J'ai appris, mon cher cousin, avec un plai- » sir que mon amour-propre pour mon sang » et l'amitié que vous me connaissez pour vous » vous expliqueront facilement, la gloire que » vous avez acquise à la journée du 2 de ce » mois. Vous êtes à l'âge et vous portez le nom » du vainqueur de Rocroi; son sang coule dans » vos veines; vous venez de retracer sa valeur; » vous avez devant les yeux l'exemple d'un père » et d'un grand-père au-dessus de tous les élo- » ges. Que de motifs d'espérer que vous serez un » jour la gloire et l'appui de l'Etat! Vous pou- » vez croire, vous aimant comme je le fais, que » je jouis bien sincèrement de ces heureux pré- » sages.

» Adieu, mon cher cousin, soyez bien per- » suadé de toute mon amitié pour vous. »

Les forces physiques de la plupart des gentilshommes n'étant pas en proportion de leur courage, il n'y avait pas de jour que plusieurs

d'entre eux ne tombassent malades par l'effet de la mauvaise nourriture et de la saison dont ils éprouvaient toute la rigueur, passant presque toutes les nuits au bivouac. Le prince de Condé représentait depuis long-temps au comte de Wurmser, combien il serait nécessaire de procurer quelque repos à son corps qui se trouvait d'ailleurs très-affaibli par le nombre de tués, blessés et malades, et par conséquent dans l'impossibilité de rendre de grands services. S. A. ayant épuisé auprès du général commandant les moyens qu'il avait cru susceptibles de le déterminer à procurer enfin à son corps les quartiers d'hiver dont il avait un si grand besoin, pensa qu'un mémoire signé de tous les officiers-généraux, dans lequel nous exposerions plus particulièrement les détails de la situation pénible des gentilshommes, et qu'il mettrait sous les yeux du comte de Wurmser, pourrait peut-être accélérer l'effet des promesses qu'il ne cessait de faire au prince de Condé depuis trois semaines, et plus récemment encore depuis les affaires du 2 et du 8. Cet exposé ayant été rédigé en conséquence, le prince de Condé, accompagné des généraux comte de Wall et comte de Viomenil, le porta au comte de Wurmser qui le lut avec beau-

coup d'attention, et prit avec S. A. l'engagement le plus formel de faire venir sur-le-champ, de l'autre côté du Rhin, les troupes nécessaires pour remplacer son corps dont la force diminuait chaque jour sensiblement par l'impossibilité physique où se trouvaient les gentilhommes de supporter une fatigue aussi extraordinaire que celle qu'ils éprouvaient depuis quelque temps. Nous dûmes espérer, d'après les promesses du général commandant, que le départ pour les cantonnemens ne serait pas différé au-delà de cinq ou six jours, terme nécessaire pour l'arrivée des troupes destinées à nous remplacer.

La plupart des officiers autrichiens s'étaient successivement soustraits aux fatigues et aux dangers qu'offrait notre position en quittant leurs corps, sous prétexte de maladies qu'on eût pu regarder comme une épidémie, plusieurs de leurs régimens n'ayant conservé que sept ou huit officiers, et les autres entendant de Manheim et de Rastadt le canon de nos redoutes, quand la musique plus douce de celles où ils dansaient et passaient leur temps, ainsi qu'à la comédie, ne les en empêchait pas. Nos gentilshommes offraient un contraste parfait de cette conduite, autorisée par l'indulgence

et la faiblesse du chef; ceux même que l'excès de fatigue et l'altération de leur santé rendaient presque incapables de service ne voulaient pas quitter leur poste; circonstance honorable, qui avait décidé le prince de Condé à faire la démarche dont je viens de parler, et à rendre cette mesure commune à tous pour ménager la délicatesse de chaque individu.

Les Autrichiens craignant que les républicains ne profitassent de la nuit pour travailler à quelques ouvrages en avant de la redoute n° 11, tirèrent quatre ou cinq coups de canon par heure pour inquiéter les travailleurs, mais il ne parut pas le lendemain qu'ils eussent même fait aucune tentative à cet égard.

Tout fut tranquille le 14 sur le front de la ligne, excepté vers notre droite, où l'ennemi se porta à deux reprises sur la position du général Lichtenberg, qui les deux fois le repoussa. Les troupes prussiennes s'étaient avancées depuis Kleinbach jusqu'à Lembach, pour soutenir les redoutes n° 1 et 2, et avaient concouru avec le général Lichtenberg pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant.

Les républicains avaient alors pour général en chef Pichegru, précédemment sergent d'artillerie, et qui en cette qualité était venu sou-

vent copier l'ordre chez moi à Strasbourg, où je commandais une division en 1789. Il débutait dans la carrière du commandement, et après avoir depuis joué constamment un rôle brillant à la tête des armées républicaines, il a fini par être victime de son zèle pour la cause royale, à laquelle il y a même lieu de croire qu'il avait été de tout temps dévoué. On verra par la suite des preuves non équivoques de son zèle pour le Roi et pour les princes. Son prédécesseur Carlenc avait été arrêté après la prise des lignes, et conduit à Paris sous bonne escorte.

D'après les représentations du prince de Condé sur l'excès de service dont était accablée son infanterie noble par la garde des redoutes, elle fut relevée à sept heures du soir par un bataillon de grenadiers.

Le comte de Wurmser ayant été prévenu le 15, par différens avis, que les républicains avaient le projet d'attaquer la ligne ce jour-là sur différens points, fit donner ordre à l'armée d'être prête à prendre les armes à deux heures du matin. Il n'y eut pendant la nuit que quelques coups de fusil occasionnés par la rencontre des patrouilles; ce ne fut que vers onze heures, selon l'usage ordinaire, que les républicains

commencèrent une attaque dont nous fûmes avertis par quelques boulets et obus qui arrivèrent jusque dans notre camp; ce bois en avant des redoutes dont il a été parlé, donnait à l'ennemi la facilité de dérober tous ses mouvemens. L'artillerie formidable dont était hérissé notre front ne tarda pas à faire taire absolument celle des républicains qui ne nous fit aucun mal. Des tirailleurs s'étant avancés en grand nombre, un piquet des cuirassiers de Mack fondit sur eux avec la plus grande intrépidité; et après en avoir tué une trentaine, repoussa les autres jusqu'auprès du bois où l'officier commandant du piquet et deux cuirassiers furent tués par le feu de l'infanterie qui s'y était cachée. Ces cuirassiers s'étaient portés aussi en avant, dans l'espoir d'enlever les deux pièces de canon qui y avaient été placées, mais elles étaient déjà retirées. Dix ou douze hommes et plusieurs chevaux qu'ils trouvèrent tués à cette place, ne laissèrent aucun doute sur l'effet que le feu de notre artillerie avait produit. L'attaque se borna de notre côté à cette tentative, elle fut plus sérieuse sur les autres points. Les républicains firent, à onze heures, une vive attaque dans la forêt de Marienthal. Après avoir été repoussés, ils revin-

rent deux ou trois fois à la charge, et le furent de nouveau avec perte de quatre cents hommes; ils avaient en outre emporté un grand nombre de blessés, à la faveur de la dernière attaque. Ils en tentèrent encore d'autres, tant dans la forêt près d'Ollungen que sur la position du général Funck près de Reishoffen, et furent également repoussés avec une perte assez considérable. L'armée ayant passé toute la journée sous les armes, rentra à la nuit, aussi fatiguée qu'ennuyée de l'activité pour ainsi dire passive, à laquelle le système de défense adopté par le comte de Wurmser la condamnait sans pouvoir en prévoir le terme, puisque ce général paraissant décidé à ne pas attaquer les républicains, il était impossible d'espérer aucun repos jusqu'au moment où la rigueur de la saison et l'ennui de leurs échecs multipliés, les détermineraient à prendre les quartiers d'hiver que les déserteurs assuraient être vivement demandés par leur armée : mais il était plus vraisemblable que leurs forces s'augmentant chaque jour, ils porteraient sur un point quelconque de notre ligne une telle masse, qu'il serait impossible d'empêcher qu'elle ne fût forcée, d'autant qu'ayant une étendue de sept lieues, elle était extrêmement faible dans

toutes ses parties. Il n'y avait aucun corps de cavalerie, la totalité des troupes suffisant à peine pour faire le service des vingt-huit redoutes; nous n'avions pas même d'avant-postes; il en résultait que l'armée entière était continuellement inquiétée et dans le cas de prendre les armes à chaque moment, d'autant que des bois que l'on avait laissés sur pied en avant de plusieurs redoutes, et même entre quelques-unes d'elles, donnaient à l'ennemi la facilité de nous harceler sans cesse, et de tenir l'armée dans une activité qui portait jusqu'à l'excès la fatigue qu'elle éprouvait. Tout fesait craindre que le comte de Wurmser n'eût à se repentir de n'avoir pas suivi le conseil du duc de Brunswick, qui avait été, ainsi que je l'ai dit plus haut, de prendre, après le passage des lignes, une position derrière la Sohrn, celle derrière la Muttern étant défectueuse et impossible à maintenir pendant l'hiver. Le duc avait depuis peu de jours à cet égard réitéré ses instances près du comte de Wurmser, l'engageant à quitter la position d'Haguenau, pour appuyer son aile droite au Liebfranberg en avant de Weissembourg et sa gauche au Rhin, mais elles n'eurent pas plus de succès que les premières.

Une vive canonnade que nous entendîmes sur notre droite et dans l'éloignement, nous fit présumer que les républicains avaient de nouveau tenté d'attaquer les Prussiens dans leur position; en effet, nous apprîmes qu'ils avaient cherché à s'emparer de la hauteur sur la droite de la chaussée qui conduit de Lembach au pont de Tannes, mais ils avaient été repoussés avec perte par un détachement de troupes prussiennes qui les avait pris en flanc.

L'objet des républicains étant de porter du secours à Landau qu'ils supposaient réduit à la dernière extrêmité, à raison du défaut d'approvisionnemens, ils fesaient tous leurs efforts pour tacher d'y parvenir : ils tentèrent encore le 16 une nouvelle attaque sur le même point que la veille vers Schweigausen, mais avec des forces supérieures et avec une artillerie assez nombreuse qui rendirent le succès des Autrichiens incertain jusqu'au moment où arriva un renfort de canons et d'infanterie qui détermina la déroute des républicains, lesquels perdirent encore dans cette journée trois à quatre cents hommes, tant par le feu de l'artillerie que par celui du régiment de Giulay, auquel il en coûta une quarantaine d'hommes tués ou blessés. L'ennemi renouvela ses attaques, tant

sur le poste de Lembach que sur celui de Reishoffen, près de Lembach. Les troupes prussiennes se maintinrent sur les hauteurs dont elles s'étaient emparées la veille, et les Autrichiens conservèrent également leur position.

Une division des hussards d'Erdœdy arriva le 17 de l'autre côté du Rhin. Les républicains se bornèrent à quelques tirailleries; et, si on eût pu ajouter foi au rapport des paysans, on aurait été autorisé à croire qu'ayant renoncé à l'espoir de secourir Landau, ils se disposaient à prendre leurs quartiers-d'hiver et avaient déjà même fait filer sur les derrières leur grosse artillerie.

Les républicains occupaient toujours la même position que les jours précédens en avant de la nôtre, mais ils réunirent le 18 une grande masse de forces vers la droite, où ils attaquèrent le général Funck. On estima entre vingt et vingt-cinq mille hommes les troupes qu'ils portèrent sur cette partie où trois attaques consécutives furent faites par des troupes fraîches. Un bataillon du régiment de Lascy fut un moment enveloppé, mais il parvint à se faire jour la baïonnette au bout du fusil, et prit même une pièce de canon aux

républicains, qui perdirent encore quelques caissons, et furent obligés, quoique fort supérieurs en nombre, de céder à la valeur des Autrichiens, ayant été absolument mis en déroute avec perte de quatre ou cinq cents hommes. Cette journée, dans laquelle les régimens de l'Empereur et de Preiss se distinguèrent particulièrement, coûta environ quatre-vingts hommes aux Autrichiens.

Un détachement autrichien, surprit, le 19, un poste de deux cents républicains pendant la nuit, et ne ramena que quelques prisonniers; la plus grande partie du reste fut taillée en pièces. On demeura parfaitement tranquille pendant la journée sur tous les points de la ligne.

Quinze cents hommes du régiment hongrois de Vins étant arrivés le 20 de l'autre côté du Rhin à Haguenau, nous dûmes espérer que, joints aux hussards qui les avaient précédés quelques jours avant, ils étaient destinés à nous remplacer, l'époque pour laquelle le comte de Wurmser avait pris cet engagement étant déjà passée. La crainte de l'effet que pourrait produire dans l'armée républicaine et dans la sienne propre, le départ du prince de Condé et de son corps, était un des prétextes dont ce général se servait pour le retarder de jour en

jour; mais le véritable motif se trouvait dans la haine que nous portaient son fils et ses deux adjudans, aux conseils desquels se livrait ce vieillard aussi actif que valeureux, mais dont les organes étaient fort affaiblis par l'âge et par les infirmités. On décida cependant que pour assurer davantage la tranquillité des quartiers d'hiver du corps de Condé, ils ne seraient point établis à Benheim près le Fort-Louis, suivant le premier projet, mais qu'ils se trouveraient de l'autre côté du Rhin à Lahr, petite ville du Brisgaw et dans les environs, où il serait plus à portée de prendre le repos dont il avait tant de besoin. Le jour du départ ne parut même plus dépendre que de l'arrivée du commissaire impérial dont nous devions passer la revue.

Les déserteurs, qui depuis quelques jours arrivaient en grand nombre, assuraient que l'ennemi rassemblant des forces considérables tirées des armées du Rhin et de la Moselle, paraissait vouloir tenter le 21 un dernier effort vers Lembach, où se trouvait le point de réunion, entre la droite des Autrichiens et la gauche des Prussiens.

Le comte de Wurmser ayant sans doute eu quelques avis plus particuliers d'un projet d'at-

taque pour le lendemain, fit donner l'ordre à l'infanterie de se tenir prête à prendre les armes, et à la cavalerie d'être sellée à une heure du matin.

L'ennemi se borna à faire paraître le 22, comme les jours précédens, quelques tirailleurs en avant de notre position, et porta toutes ses forces sur celle occupée vers la droite par le général Hotzé, qui depuis deux jours était de retour. La vivacité de la canonnade et du feu de mousqueterie fit juger que l'affaire était sérieuse : en effet, nous ne tardâmes pas à apprendre que les républicains, ayant pénétré au nombre de vingt à vingt-cinq mille hommes, à la faveur d'un brouillard très-épais, dans un bois qu'on avait négligé d'abattre entre les deux redoutes vers Frischweiler, étaient parvenus à entourer les troupes destinées à les défendre, qu'ils s'étaient emparés de cinq de ces redoutes, y avaient pris dix-sept canons de tout calibre et avaient massacré la plupart des soldats qui y avaient été surpris. Les régimens de l'Empereur, de Thurn et de Preiss furent ceux qui souffrirent davantage. Il y eut une compagnie du premier de ces corps dont il ne revint que cinq hommes. Un événement aussi funeste ne tarda pas à répandre la consternation dans l'armée. La ligne

étant coupée, la retraite générale devint indispensable; toutes les troupes reçurent à cinq heures après midi, l'ordre de la commencer à six. Ce fut à cette heure que le corps du prince de Condé se mit en marche pour se rendre à Seltz près Lauterbourg, qu'il lui avait été ordonné d'occuper. Notre marche fut aussi pénible que longue, tant par la difficulté des chemins entièrement rompus et presque impraticables pour l'artillerie, que par l'affluence d'équipages de toute espèce, et de fugitifs de la ville d'Haguenau qui obstruaient les routes; une nuit extrêmement obscure ajoutait encore aux difficultés d'une retraite si affligeante sous tous les rapports.

Le tableau de la ville d'Haguenau, quand l'ordre de la retraite fut donné, était déchirant. Le comte de Wurmser avait toujours assuré les habitans honnêtes de cette ville qui y étaient en grand nombre, et qui l'avaient consulté sur le parti qu'ils devaient prendre, qu'il se regardait certain de maintenir sa position, et que, si quelque circonstance qu'il ne prévoyait pas le forçait à l'abandonner, il les préviendrait à temps pour qu'ils eussent celui de mettre en sûreté leurs personnes et leurs effets les plus précieux. La plupart d'eux avaient,

en conséquence, vécu dans une sécurité d'après laquelle ils n'avaient pris aucune précaution, de manière que tous ces malheureux, avertis seulement par l'ordre donné à l'armée, se trouvèrent dans la nécessité d'abandonner leurs propriétés à la rage des républicains, et ne parvinrent à y échapper eux-mêmes qu'avec la plus grande peine, le déblaiement des magasins employant tous les chevaux que l'on enlevait de force; beaucoup de femmes furent obligées de se sauver à pied, et plusieurs d'elles harassées, succombant sous le poids de la fatigue et de la frayeur, furent secourues pendant la nuit par des gentilshommes qui les prirent en croupe sur leurs chevaux.

Les redoutes une fois forcées, une terreur panique dont les Palatins et les Hessois furent saisis les premiers se communiqua dans toute l'armée autrichienne, et la déroute fut portée à un tel point, que le corps de Condé se trouva très-promptement former l'arrière-garde, quoique d'après l'ordre de marche plusieurs régimens impériaux y eussent été destinés; mais ils passèrent successivement sur les flancs de notre colonne, se croyant serrés de fort près par les républicains qui n'avaient cependant tenté aucune poursuite au premier moment. Nous

apprîmes même qu'ils n'étaient entrés à Haguenau que le lendemain matin à huit heures, et qu'ils avaient entièrement pillé les maisons des gens connus par des preuves d'attachement à leur souverain ; celle qu'avaient habitée le prince de Condé et le duc de Bourbon, une des plus belles de la ville appartenant au sieur Maréchal, qui s'était empressé de témoigner à nos princes, en tout ce qui avait dépendu de lui, son dévouement et son respect, fut particulièrement l'objet de la rage de la soldatesque effrénée, et fut entièrement dévastée.

Les postes de Freischweiler, Reishoffen et Werdt ayant été forcés, il devint impossible aux Prussiens de conserver celui de Lembach qu'ils abandonnèrent, ne laissant qu'un poste avancé à Kleinbach.

Le corps du prince de Condé dont la marche avait été retardée, ainsi qu'il a été dit, par les obstacles multipliés, n'entra à Seltz que le 23 à midi, après une marche de huit heures, quoiqu'elle eût été au plus de sept lieues. A peine étions nous arrivés, qu'une alerte, communiquée par des postes autrichiens, nous fit reprendre les armes, et l'on apprit au bout d'une heure que cette alarme n'avait eu d'autre cause que l'ap-

parition de cinq à six chasseurs à cheval des républicains qui avaient été chargés par quelques gentilshommes de la division cantonnée à Benheim, et qui s'étaient retirés d'autant plus précipitamment, qu'ils se voyaient fort en avant du corps d'armée.

La totalité de l'armée impériale passa la Sohrn dans la nuit, et se porta entre Sultz et Surbourg; le corps prussien sous les ordres du général Courbière, qui occupait Bodenthal, se porta à Weiler.

Le corps de Condé partit le 24, à une heure du matin, pour aller occuper, derrière le village de Motern à une lieue de Lauterbourg, une position qu'il fut destiné à conserver jusqu'à ce que l'artillerie et la colonne d'équipages qui filaient par cette route eussent fait leur retraite qui s'opéra pendant cette nuit et dans le cours de la journée suivante, que nous passâmes toute entière au bivouac ainsi qu'une partie de la seconde nuit, n'étant partis le 25 qu'à deux heures du matin, avec ordre de nous replier sur Lauterbourg et de nous porter à Neubourg, où nous devions passer le Rhin.

L'ennemi serra de près, ce jour-là, le poste avancé des Prussiens près de Kleinbach; ils se replièrent sur Weiler, repoussant toujours les

attaques, et firent même plusieurs prisonniers aux républicains.

Nous apprîmes que le plus grand désordre avait régné dans les colonnes de droite de l'armée autrichienne qui s'étaient retirées suivies de près par l'ennemi, et avaient abandonné successivement les différentes positions qu'elles auraient pu prendre, sans avoir même tenté d'opposer nulle part la plus petite résistance, tant était grande la terreur qui troublait tous les esprits. Les carabiniers de l'Empereur voulurent faire une charge qui, n'ayant pas eu de succès, leur coûta près de cent cinquante hommes tués ou blessés : leur colonel eut la jambe emportée par un boulet.

Les plaintes et les mauvais propos sûr le compte du général-commandant n'étaient pas épargnés. Le duc de Brunswick, que la retraite des Autrichiens avait obligé de reculer aussi sa position, se trouva à Weissembourg où il vit le comte de Wurmser qui y était venu coucher le jour même de l'évacuation d'Haguenau. Il se tint un conseil de guerre composé des principaux officiers-généraux des deux armées. L'avis du duc fut de donner une bataille dont le résultat devait décider du sort de Landau, le comte de Wurmser était disposé à l'a-

dopter, mais les généraux autrichiens, effrayés du découragement excessif de leurs troupes, pensèrent qu'il pouvait être dangereux de les mener à l'ennemi dans une telle circonstance; on résolut donc que la retraite serait continuée, que l'armée autrichienne passerait le Rhin en totalité, et que le duc de Brunswick prendrait une position vers Worms pour couvrir Mayence. Il protéga la retraite des Autrichiens, parmi lesquels l'ordre et le calme n'étaient pas rétablis; ayant mis l'épée à la main, il rallia quatre bataillons de leurs grenadiers sous le feu de l'ennemi, et l'ordre qu'il rétablit dans cette partie de l'armée impériale sauva le reste d'une défaite totale. La valeur et la résolution du duc dans cette circonstance difficile, inspirèrent tant de confiance aux soldats que quelques cris de *au diable Wurmser! vive le duc de Brunswick!* se firent entendre, même dans les rangs autrichiens. Les suites de cette fatale retraite furent la perte de près de deux mille hommes, d'une vingtaine de pièces de canon, d'une grande quantité de bagages autrichiens, de plusieurs magasins, la levée du blocus de Landau, le pillage et la dévastation de toute la partie de la Basse-Alsace, et du Palatinat que nous abandonnâmes.

Le corps de Condé ayant passé le Rhin le 25, et n'ayant eu d'autre but que de rapporter les événemens auxquels il avait été dans le cas de prendre part, je bornerai ici le détail des opérations d'une campagne dont les vues de la cour de Vienne, l'opiniâtreté du comte de Wurmser à conserver une mauvaise position, et les perfides conseils qu'il avait eu la faiblesse d'écouter, rendirent la fin si désastreuse.

Parmi les différentes causes auxquelles on peut rapporter les fautes et les malheurs de cette campagne, le peu d'accord qui régnait entre les puissances coalisées, occupe sans aucun doute la première place. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire la lettre que le duc de Brunswick écrivit au roi de Prusse dans les premiers jours de janvier suivant pour lui demander sa retraite, et que l'on trouvera ci-après.

On peut aussi considérer comme cause de non succès, dans la campagne d'Alsace, l'antipathie naturelle des Prussiens et des Autrichiens, accoutumés à se battre entre eux, et fort loin de l'être à une alliance que leur animadversion réciproque leur fesait considérer comme monstrueuse. Il était difficile que leurs opérations combinées procurassent des avan-

tages soutenus, d'autant que le comte de Wurmser, ainsi que je l'ai déjà dit, avait encore augmenté, par sa conduite particulière vis-à-vis du duc de Brunswick, l'aversion mutuelle et ancienne des deux armées, que des comparaisons sans cesse établies aigrissaient.

Lettre du duc de Brunswick à S. M. le roi de Prusse.

A Oppenheim, le 6 janvier 1794.

« Les motifs, Sire, qui m'ont fait demander » mon rappel de l'armée étant fondés sur l'ex- » périence malheureuse que j'ai faite que le » manque d'ensemble, la méfiance, l'égoïsme et » l'esprit de cabale ont détruit pendant deux » campagnes de suite les mesures prises, et fait » échouer les plans combinés des armées coa- » lisées. Accablé du malheur d'être enveloppé » par les fautes d'autrui, dans la situation fâ- » cheuse où je me trouve, je sens vivement que » le monde juge les militaires d'après les suc- » cès, sans en examiner la cause. La levée du » blocus de Landau fera époque dans l'histoire » de cette malheureuse guerre; et j'ai le mal- » heur d'y être compris. La critique tombera

» sur moi, et l'innocent sera confondu avec le
» coupable. Malgré toutes ces adversités, je ne
» me serais pas laissé aller au désir de quitter
» une carrière qui a fait la principale occupa-
» tion de ma vie; mais quand on en est pour
» ses peines, son travail, ses efforts; que les
» fruits de la campagne sont perdus, et qu'il
» n'y a aucun espoir qu'une troisième cam-
» pagne offre des résultats plus avantageux,
» quel parti reste-t-il à prendre à l'homme le
» plus zélé, le plus attaché aux interêts de
» V. M. et à sa cause, que celui d'éviter de
» nouveaux malheurs? Les mêmes raisons di-
» viseront les puissances coalisées, qui les ont
» divisées jusqu'ici; les mouvemens des armées
» en souffriront comme ils en ont souffert; leur
» marche en sera ralentie, embarrassée, et le
» retard du rétablissement de l'armée prus-
» sienne, politiquement nécessaire, peut-être
» deviendra la cause d'une suite de malheurs
» pour la campagne prochaine, dont les consé-
» quences sont incalculables. Ce n'est point la
» guerre qui me répugne; ce n'est point elle que
» je cherche à éviter; mais le déshonneur que
» je redoute dans une position où les fautes des
» autres généraux tombent et retomberont tout
» le temps sur moi; où je ne pourrai jamais

» agir, ni d'après mes principes, ni d'après mes
» vues. V. M. se rappellera peut-être ce que j'ai
» eu l'honneur de lui dire le jour de son dé-
» part d'Eschweiler. J'ai prévu mes peines, mes
» embarras et mes malheurs; j'ai employé tous
» mes efforts pour remédier aux inconvéniens.
» Malheureusement l'effet a prouvé leur insuf-
» fisance. Ce n'est donc que la persuasion in-
» time de l'impossibilité d'opérer le bien, qui
» me dicte la démarche de supplier V. M. de
» me nommer un successeur le plutôt possible.
» Cette demande, très-affligeante pour moi, est
» cependant une suite des tristes réflexions que
» j'ai faites sur mon sort. La prudence exige ma
» retraite; l'honneur la conseille. Lorsqu'une
» grande nation, telle que la française, est con-
» duite par la terreur des supplices et l'enthou-
» siasme, une même volonté, les mêmes prin-
» cipes doivent présider aux opérations des
» puissances coalisées; mais lorsqu'au lieu de
» cela chaque armée agit seule par elle-même,
» sans aucun plan fixe, sans unité, sans prin-
» cipes et sans méthode, les résultats sont tels
» que nous les avons vus à Dunkerque, à la le-
» vée de Maubeuge, au sac de Lyon, à la des-
» truction de Toulon, et à la levée du blocus
» de Landau. Veuille le ciel préserver surtout

» V. M. et ses armées de plus grands malheurs !
» mais tout est à craindre si la confiance, l'har-
» monie, l'unité de principes, de sentimens et
» d'actions, ne prennent bientôt la place des
» sentimens opposés, qui depuis deux ans sont
» la cause de tous les malheurs.

» Mes vœux accompagnent sans cesse V. M.,
» et votre gloire fera mon bonheur. »

Le corps de Condé ayant passé le Rhin sur le pont de bateaux établi près de Neubourg, à une lieue en arrière de Lauterbourg, continua sa marche pour se rendre à Lahr en Brisgaw, et dans les villages circonvoisins, où ses quartiers d'hiver lui avaient été assignés, et où il arriva le 29.

Ce fut après le passage du Rhin que je quittai l'armée pour aller à Rastadt voir le duc de Bourbon, que je trouvai changé et souffrant de sa blessure, laquelle, sans être de nature à donner aucune inquiétude, était encore assez éloignée du terme de sa guérison.

Ayant demandé, le 26, à S. A. S. un congé de quelques mois, j'allai coucher à Carlsruhe et partis le lendemain pour Manheim, dans l'espoir d'y jouir du repos dont j'avais besoin, après une campagne aussi longue et aussi pénible; mais je fus loin de l'y trouver, les alar-

alarmes que l'approche des républicains avait données à cette ville, ayant déterminé le gouvernement à en expulser tous les étrangers, même les Palatins qui n'étaient pas natifs de Manheim. Obligé de choisir un autre domicile, je me rendis à Darmstadt, où les bontés et l'amitié de M. et Mme la landgrave me fixèrent et me rendirent ce quartier d'hiver extrêmement agréable.

Je ne puis mieux terminer le récit des détails de cette campagne, qu'en rapportant la lettre que le prince de Condé, dont le tendre intérêt pour la noblesse se retrouvait dans son style comme dans sa conduite, écrivit aux gentilshommes de son corps dès qu'il fut entré dans ses quartiers d'hiver. J'y joindrai aussi celle que S. A. S. reçut de l'empereur.

Lettre du prince de Condé à son armée.

A Lahr, le 31 décembre.

« La multiplicité des occasions où la noblesse » française, tous les corps et les individus qui » composent cette armée, se sont distingués » dans tout le cours de cette campagne, m'a fait » craindre de la fatiguer de remerciemens trop

» répétés, si je les lui adressais à chaque affaire » heureuse où elle a si bien su se rendre digne » d'elle-même. J'ai donc cru devoir attendre la » fin de nos travaux pour remplir ce vœu de » mon cœur. C'est avec la plus grande satisfac- » tion que je m'y livre aujourd'hui, en expri- » mant à l'armée tout l'intérêt, tout l'attache- » ment, toute l'admiration que m'inspirent ces » sacrifices si méritoires et si soutenus, cette » patience à toute épreuve, cette valeur tantôt » ardente et tantôt froide, et toujours à propos, » dont j'ai été assez heureux pour être témoin: » avec de pareils soldats un général a bien peu » de chose à faire; il les suit plutôt qu'il ne les » mène; il partage leurs succès, mais il leur » doit tous les siens.

» Ce n'est pas sans avoir le cœur déchiré de » tout le sang précieux que j'ai vu répandre; » mais c'est avec autant de reconnaissance que » de sensibilité que je félicite tous mes braves » compagnons d'armes de la gloire dont ils se » sont couverts, présage heureux de celle qui » les attend la campagne prochaine. Quel que » soit leur sort, quel que soit le pays qui leur » soit destiné par les princes et les puissances » coalisées, l'armée doit être bien sûre que tout » ce que j'ai vu d'elle ne peut que redoubler

» (s'il est possible) les sentimens affectueux et » tendres que j'ai voués dans tous les temps à la » noblesse française, au vrai militaire français. » Je me trouverai bien heureux si je peux leur » rendre quelquefois utile, par la suite, le reste » d'une vie que je consacre, comme eux, à la » cause, au service de mon Roi. Faibles sans » doute par le nombre, mais forts de nos senti- » mens et de notre énergie, ne nous effrayons » pas des succès momentanés du crime; por- » tons nos regards sur l'avenir, et ne doutons » pas un seul instant que tant de travaux, de » fatigues et de dangers, et surtout de constance » à les braver encore, nous ramèneront enfin » des jours plus tranquilles et plus heureux.

» *Signé* LOUIS-JOSEPH DE BOURBON. »

Lettre de l'empereur François II au prince de Condé.

A Vienne, ce 8 décembre 1793.

« Monsieur mon cousin, mon général de cava- » lerie, le comte de Wurmser, m'a rendu compte » en diverses occasions, et principalement » dans la relation de la journée du 2 de ce mois, » de la haute valeur, des grands talens militaires

» que V. A. ne cesse de déployer dans cette guerre » contre les ennemis sacriléges de la religion, » du trône et de tout bonheur social. Le comte » de Wurmser a rendu en même temps justice » aux preuves multipliées d'intrépidité et de » bonne conduite des corps français fidèles qui » combattent sous les ordres de V. A. Ces té- » moignages ne peuvent redoubler mes senti- » mens pour un prince digne héritier de la gloire » de ses ancêtres, et mon intérêt pour une no- » blesse dont la bravoure égale l'infortune et » s'accroît encore; je n'en désire qu'avec plus » d'ardeur que les efforts des puissances coali- » sées parviennent enfin à mettre un terme aux » maux extrêmes de la France, et que je trouve » dans un événement aussi désirable une nou- » velle occasion de prouver à V. A. l'estime par- » ticulière avec laquelle je suis, etc.

» *Signé* FRANÇOIS. »

1794.

Le désastreux passage rétrograde du Rhin de la fin de campagne de 1793, ayant multiplié les troupes à l'infini sur la rive droite, le

prince de Condé avait obtenu de quitter ses cantonnemens de Lahr où il était arrivé le 31 décembre, et où son corps était extrêmement resserré. Le comte de Wurmser lui assigna Rothenbourg sur le Necker pour son quartier-général, et un assez grand nombre de villages dans les environs, pour que les différens corps de gentilshommes et de troupes soldées y fussent bien établis, et pussent jouir du repos dont ils avaient tant de besoin les uns et les autres. Son corps partit, en conséquence, de Lahr le 21 janvier, et arriva le 25 dans ses nouveaux quartiers.

Le prince de Condé fit partir dans les premiers jours de février le vidame de Vassé pour Vienne, afin d'y porter les demandes relatives à son corps, que les lettres de l'empereur l'avaient mis dans le cas de faire, et d'en presser l'expédition auprès du conseil de guerre; mais la lenteur de ses formes et la mauvaise volonté de la plupart de ses membres, qui avaient vu avec peine le parti pris par l'empereur de conserver le corps de Condé, concoururent également au peu de succès des démarches du vidame de Vassé qui, ayant passé trois mois à Vienne, n'y obtint qu'une très-petite partie des objets qu'il était chargé de solliciter, recevant

chaque jour l'assurance qu'on allait s'en occuper essentiellement.

Le comte de Wurmser, ayant été rappelé dans le courant de janvier, fut remplacé par le comte de Brown (neveu du feu maréchal de Lascy). Aimé et estimé des troupes, ce général, dès son arrivée à Heidelberg, rétablit l'ordre et la confiance qui avaient été entièrement perdus. Il ne fut pendant l'hiver, général en chef que provisoirement, l'empereur ayant nommé au commandement général de son armée et de celle de l'empire qui s'assemblait, le duc Albert de Saxe-Teschen. Ce prince, qui par ses vertus et sa valeur personnelle, avait droit aux hommages et à l'estime de ceux qui l'approchaient, ne dut cette place qu'à sa qualité de feld-maréchal de l'Empire; car il avait prouvé qu'il n'avait point celle de général lors de l'invasion des Pays-Bas par Dumourier en 1792; mais il fut réglé qu'il ne prendrait aucune décision sans l'avis du comte de Brown et du prince d'Hohenlohe, également destiné à être employé dans cette armée. Le comte Venzel Colloredo arriva aussi de l'armée de Flandre. Ces trois lieutenans-généraux remplacèrent MM. de Spleny, de Wallis, et le prince de Waldeck. Le premier avait obtenu sa re-

traite, le second avait été nommé au commandement de l'armée autrichienne en Lombardie, et le prince de Waldeck que nous vîmes s'éloigner de nous avec le plus grand regret, eut la place de quartier-maître-général de l'armée du prince de Cobourg en Flandre.

Le retard des réponses du conseil de guerre détermina le prince de Condé à aller, dans le courant d'avril, trouver le comte de Brown à Heidelberg. Le résultat de cette entrevue fut la livraison d'une partie des armes qui étaient nécessaires à l'infanterie, et de quelques fonds pour commencer l'habillement de tout le corps pour lequel le prince de Condé avait arrêté l'uniforme suivant :

Habit et doublure gris de fer, gilet écarlate, collet de même couleur avec deux fleurs-de-lis brodés en or;

Pantalon gris de fer pour l'infanterie;

Culotte jaune pour la cavalerie;

Cocarde et plume blanche au chapeau.

Ce changement de couleur avait été déterminé pour éviter les funestes méprises que la similitude de nos habits bleus avec ceux des républicains avait occasionnées dans les différentes affaires pendant la campagne précédente. Ce fut par la même raison qu'une bande

de toile blanche, avec trois fleurs-de-lis brodées en noir autour du bras gauche, fut encore ordonnée comme marque distinctive.

Le travail de l'habillement était commencé, et on croyait pouvoir s'en occuper sans retard pendant tout le courant du mois de mai, lorsque le 16 le prince de Condé reçut ordre de mettre son corps en mouvement le lendemain 17, pour se porter sur les bords du Rhin dans les environs de Rastadt, où devait être son quartier-général, et où le margrave de Baden lui donna une grande partie de son château pour son logement, et celui des princes ses enfans.

Les troupes se mirent en mouvement sur plusieurs colonnes, et arrivèrent à leur destination le 23. Les bataillons et escadrons furent distribués dans les villages qui occupent la rive droite du Rhin, depuis Stolhoffen jusqu'à la hauteur de Carlsruhe, sur une étendue d'environ neuf lieues. L'infanterie fournissait des postes de distance en distance sur les bords du Rhin. Les corps se trouvant répartis d'après l'ordre de bataille, le premier escadron de la première division eut son cantonnement à la droite de la position, et occupa le village de Daxlanden, à une lieue de Carlsruhe. Le prince

de Condé et son corps se trouvèrent sous les ordres immédiats du comte de Colloredo qui commandait dans toute cette partie, et qui établit également son quartier-général à Rastadt.

L'ordre de départ n'était arrivé si promptement et si inopinément au prince de Condé, que parce que l'on s'était déterminé à un passage du Rhin qui avait été effectué à Manheim dans la nuit du 21 au 22, par vingt mille Autrichiens sous les ordres du prince de Hohenlohe, et que le corps de Condé était devenu nécessaire pour garder une partie de la rive droite.

Me bornant à rapporter les détails qui peuvent intéresser ce corps, je ne parlerai que très-légèrement de ceux qui concernent les Autrichiens, excepté quand leurs opérations se trouveront liées avec les nôtres.

Le duc Albert, arrivé depuis trois semaines à Heidelberg, porta, le 20, son quartier-général à Schwetzingen.

Je rejoignis l'armée le 31, et je trouvai à Carlsruhe le prince de Condé qui y était venu dîner chez le margrave; je m'établis à Daxlanden, où une partie de ma division était cantonnée.

L'empereur, qui à son retour des Pays-Bas

avait fait annoncer son arrivée pour le 16 de juin à Schwetzingen, où s'étaient réunis pour le recevoir le margrave de Baden, le duc de Wurtemberg, le prince de Condé, et plusieurs autres princes, envoya le jour même M. de Rollin, l'un de ses adjudans-généraux, au duc Albert, pour le prévenir que des nouvelles de Vienne qu il avait reçues à Wisbaden, l'avaient obligé de continuer directement sa route, et qu'il ne viendrait pas à Schwetzingen, ainsi qu'il en avait eu le projet. Ce changement dans sa marche étonna d'autant moins plusieurs personnes, qu'elles avaient prévu d'avance qu'on présenterait à l'empereur des obstacles, pour l'empêcher de venir à l'armée du Rhin où quelques fidèles serviteurs auraient pu lui dire des vérités dont plusieurs autres, fort éloignés de mériter le même titre, se trouvaient très-intéressés à lui dérober la connaissance.

Le 25, la plus grande stagnation continuait de régner sur les deux rives du Rhin; les Autrichiens, au nombre de vingt-cinq mille hommes, étaient campés en avant de Spire, qui avait été évacué par les républicains dès le lendemain du passage du Rhin; ceux-ci avaient les lignes de la Queich où ils étaient fortement retranchés, particulièrement sur le point de

Germesheim, dont ils avaient fait un poste presque inexpugnable, tant par les inondations qu'ils avaient tirées du Rhin que par le grand nombre de redoutes et par l'artillerie formidable dont elles étaient garnies. Le maréchal de Mollendorff qui pendant l'hiver avait succédé au duc de Brunswick, lequel avait demandé et obtenu sa retraite à la fin de la campagne précédente, avait fait un mouvement combiné avec le passage du Rhin par l'armée impériale le 22 mai, et avait nettoyé toute la partie qui s'étend jusqu'à Lautern où il était parvenu, après avoir obtenu des avantages successifs et multipliés sur les républicains qui avaient perdu une grande quantité de monde, de canons et de bagages. Depuis cette époque, le quartier-général du maréchal de Mollendorff était demeuré à Lautern, celui du prince héréditaire d'Hohenlohe, commandant un corps de troupes prussiennes, s'était avancé sur Kurweiler, à peu de distance de Landau, et le général autrichien prince d'Hohenlohe avait le sien à Weingarten, entre cette ville et Spire.

Le prince de Condé ayant fait une tournée de postes sur les bords du Rhin, me fit l'honneur de dîner chez moi à Daxlanden. Les jours

où nous possédions ce prince, notre illustre père, étaient pour nos cœurs des fêtes de sentiment.

Les républicains à qui le défaut de subsistances donnait un grand désir de faire la récolte de la partie du Palatinat qu'ils avaient été forcés d'abandonner, attaquèrent, le 2 de juillet, les Autrichiens dans leur position; les avant-postes de ceux-ci furent d'abord repliés, mais ayant reçu du renfort ils repoussèrent les ennemis avec perte de deux à trois cents hommes. Ceux-ci n'avaient pas obtenu plus de succès du côté des Prussiens, qu'ils avaient également attaqués.

Le 3, le duc Albert passa le Rhin pour établir son quartier-général à Spire.

Le prince de Condé lut à l'ordre du 4 une lettre, par laquelle le comte d'Artois lui annonçait l'arrivée prochaine du duc de Berry, son second fils, qu'il le priait d'admettre dans son armée.

Le général républicain Michaud qui commandait l'armée républicaine du Rhin, ayant reçu ordre de la Convention d'attaquer avec toutes ses forces les troupes alliées, et de percer leur ligne, quelque sacrifice d'hommes qu'il dût faire pour y parvenir, l'attaqua le 13

sur tous les points, dirigeant ses principaux efforts sur le corps prussien commandé par le prince héréditaire d'Hohenlohe qui occupait Edikoffen, Roth, etc. L'affaire commença dès deux heures du matin, et les Prussiens défendirent une redoute qui était la clef de leur position pendant dix-huit heures contre des troupes renouvelées sept fois; les Autrichiens même ne purent s'empêcher de rendre justice à la valeur et à l'inébranlable constance avec laquelle le régiment prussien de Kleist maintint, jusqu'à neuf heures du soir, un poste qu'il n'abandonna que lorsqu'ayant épuisé toutes ses munitions, il se trouva d'ailleurs excédé de fatigue et de besoin, n'ayant pris aucune nourriture depuis le commencement de l'attaque. Le prince d'Hohenlohe ayant donné avis au duc Albert de la retraite qu'il était obligé de faire, celui-ci ordonna sur-le-champ celle de son armée, fit jeter un pont sur le Rhin près Manheim, prit pendant vingt-quatre heures une position derrière Spire, pour donner le temps aux équipages et à l'artillerie de le passer, le passa lui-même avec son armée les deux jours suivans, enfin alla reprendre son quartier-général à Schwetzingen. Une partie des troupes campa dans les environs, et quel-

ques régimens remontèrent sur la rive droite du Rhin pour se porter vers le Brisgaw. Cette retraite absolue des Autrichiens ayant rendu indispensable celle de toute la ligne, le maréchal de Mollendorff exécuta la sienne, et les Prussiens reprirent la même position qu'ils avaient occupée pendant l'hiver en avant de Mayence, seulement six ou sept mille Autrichiens restèrent sur la rive gauche du Rhin pour couvrir Manheim.

Le corps du prince de Condé reçut deux cent vingt-sept chevaux de remonte, que l'empereur avait envoyés pour remplacer ceux qui avaient été tués ou qui étaient morts pendant la précédente campagne.

Le général autrichien prince d'Hohenlohe, un de ceux dont la réputation était la mieux établie, demanda et obtint un congé sous prétexte de sa santé, mais son véritable motif fut le dégoût que lui inspirait le plan d'opérations ou plutôt d'inaction que l'on paraissait avoir adopté. Le maréchal de Mollendorf, dont les opinions et l'activité se trouvaient également en souffrance, aurait pris le même parti si les ordres particuliers de son souverain et l'espoir de voir bientôt suivre un autre système ne l'eussent retenu.

La santé du baron de Fumel, maréchal-général-des-logis de la cavalerie, l'ayant obligé de donner le 22 sa démission de cette place, S. A. eut la bonté de me nommer pour le remplacer, et acquit de nouveaux droits à ma reconnaissance en me fournissant ce moyen de lui donner des preuves plus particulières de mon zèle et de mon parfait attachement : j'allai en conséquence fixer mon séjour au quartier-général à Rastadt.

Le corps du prince de Condé avait éprouvé pendant l'hiver quelques légers changemens dans sa composition; les régimens d'Hohenlohe avaient passé à la solde de la Hollande, et les hussards de Salm à celle de l'Angleterre; ceux-ci avaient été remplacés par un régiment de la même arme, que le comte de Baschy du Cayla, premier gentilhomme de la chambre du prince de Condé, avait levé à ses frais, après en avoir obtenu l'agrément de M. le Régent, et qui prit le nom de hussards de Baschy.

Les républicains qui s'étaient bornés jusqu'alors à tirer, d'un bord du Rhin à l'autre, quelques coups de fusil sur les gentilshommes, lesquels avaient ordre de ne pas plus y répondre qu'aux injures qu'ils vomissaient continuellement, firent le 25, sur un de nos postes, une

décharge de quelques canons qui ne produisit aucun effet, les gentilshommes ayant eu le temps de sortir d'une baraque qui, le moment d'après, fut traversée par deux boulets.

Le duc de Berry qui était arrivé la veille à Schwetzingen, où il avait été voir le duc Albert de Saxe son oncle, arriva le 28 à Rastadt, escorté par un détachement de gentilshommes; le prince de Condé m'ayant ordonné de disposer la cavalerie sur son passage depuis la hauteur de Carlsruhe. Ce jeune prince se jeta dans les bras du prince avec la cordialité la plus touchante et celui-ci qui avait été le recevoir au bas de l'escalier, s'étant aperçu du petit embarras que lui causait cette affluence d'officiers dont la plupart lui étaient inconnus, lui dit qu'il devait se mettre bien à son aise, se trouvant au milieu de ses amis et de ses serviteurs. Il ajouta : *Je crains bien que nous ne vous amusions pas autant pendant cette campagne que nous aurions pu le faire l'année dernière, mais ce n'est pas notre faute.* Le duc de Berry était accompagné du comte de Damas-Crux et du chevalier de Lageard, gentilhomme de la manche.

Le prince de Condé présenta au duc de Berry ses états-majors et des détachemens de

toutes les compagnies de gentilshommes et officiers des corps soldés. Le jeune prince ne négligea aucune occasion de dire un mot honnête à ceux que S. A. lui désigna comme ayant été blessés ou s'étant particulièrement distingués pendant la campagne précédente.

Le prince de Condé mena, le 31, le duc de Berry faire la visite des différens postes qu'il avait sur le bord du Rhin.

Le duc Albert ayant décidé qu'il serait formé des camps sur différens points depuis Manheim jusqu'à Bâle, le prince de Condé fut prévenu, le 5 d'août, que son corps ferait partie d'un camp de huit à neuf mille hommes qui devait être établi, peu de jours après, vers Stolhoffen sous les ordres du comte de Colloredo.

D'après les ordres envoyés par le commandant-général, le prince de Condé partit le 12 de Rastadt et de ses différens cantonnemens, pour se rendre au camp qui lui avait été marqué en arrière de la chaussée qui conduit à Stolhoffen, dans la partie qui se trouve entre ce village et celui d'Hugelsheim. Le quartier-général fut établi à Steinbach, à une lieue en arrière du camp. L'avant-garde, au commandement de laquelle le comte de Lanans avait

remplacé le comte de Viomenil, fut chargée de la surveillance des bords du Rhin depuis Daxlanden jusqu'à Bittersdorff.

Le prince de Condé annonça à l'ordre du 19, que le comte d'Artois, sur l'invitation du roi d'Angleterre, était parti le 13 pour Londres, avec le duc d'Angoulême.

Le comte de Brown, en prévenant l'armée de son dèpart, lui témoigna tous ses regrets de ce qu'il était forcé, par sa mauvaise santé, de s'éloigner d'elle et de ne plus partager ses travaux et ses dangers.

Les républicains tirèrent neuf coups de canon et quelques coups de fusil le 25, vers onze heures du soir. Nous apprîmes, le lendemain, que ce feu avait été dirigé sur le tronc d'un arbre qui flottait sur le Rhin et qu'ils avaient pris pour un bateau.

Les espérances d'un changement prochain dans notre situation, qu'avait fait concevoir le départ du comte d'Artois pour l'Angleterre, furent encore augmentées par l'arrivée de l'évêque d'Arras au quartier-général du prince de Condé, à qui il vint rendre compte des dispositions de la cour de Londres en sa faveur; elles étaient, disait ce prélat, de réunir sous les ordres du comte d'Artois, et plus immé-

diatement sous ceux du prince de Condé, tous les émigrés français portant les armes, et tous les corps de nouvelle levée à la solde de l'Angleterre, dont elle paraissait vouloir former le noyau d'une armée royale. La destination ultérieure du corps de Condé ne dépendait plus dès-lors que de la réponse de la cour de Vienne, avec laquelle les lords Spencer et Grenville, qui s'y étaient rendus depuis quelque temps, devaient terminer ler arrangemens qui nous étaient relatifs.

Le prince de Condé m'ayant chargé, le 30, de mener l'évêque d'Arras au camp, les conjectures que l'on avait formées sur les motifs de son voyage rendirent sa visite très-agréable aux gentilshommes, d'autant plus qu'il leur tint les meilleurs propos sur la gloire qu'ils avaient acquise la campagne précédente, sur le bonheur qu'ils avaient de servir la cause la plus juste et la plus honorable, sous les ordres du prince le plus illustre de l'Europe. Il termina par les assurances que les princes avaient l'espoir le mieux fondé de voir incessamment leur sort changé.

Le général autrichien comte de Colloredo fit annoncer, le 3 de septembre, à l'ordre de l'armée, que le prince de Cobourg, obligé de

quitter le commandement de celle des Pays-Bas, à cause de sa santé, était remplacé par le comte de Clerfaye, et que M. de Beaulieu succédait dans la place de quartier-maître-général au prince de Waldeck qui était également obligé de la quitter par suite de ses blessures.

Le prince de Condé annonça à l'ordre du 12, que quelques circonstances ayant retardé le départ pour Londres, du comte d'Artois, qui s'était arrêté à Rotterdam, ce prince, ainsi que le duc d'Angoulême, se rendraient à l'armée anglaise, commandée par le duc d'Yorck, en attendant que les obstacles momentanés qu'avait essuyés leur voyage en Angleterre fussent levés.

Le duc Albert donna, le 19, avis à toutes les troupes de l'arrivée prochaine de l'archiduc Charles à l'armée du Rhin.

L'évêque d'Arras qui avait espéré que le prince de Condé recevrait, peu de temps après son arrivée, les nouvelles de la cour de Vienne qui devait décider du sort de son corps, ne pouvant plus apercevoir le terme qu'auraient les négociations des ministres anglais près du cabinet autrichien, prit congé du prince de Condé pour se rapprocher du comte d'Artois.

Le peu d'utilité des camps et les maladies

qu'occasionnaient, tant aux hommes qu'aux chevaux, les pluies qui ne cessaient de tomber depuis trois semaines, ayant déterminé le commandant-général à les faire lever, le prince de Condé reçut ordre de lever le sien le 8 d'octobre, et d'aller prendre des cantonnemens sur le bord du Rhin dans la partie que renferme l'Albe et la Murg, entre Rastadt et Carlsruhe.

Ettlingen, à deux lieues de cette dernière ville, fut désigné au prince de Condé. Le duc Albert le prévint en même temps qu'il n'aurait désormais des rapports directs qu'avec lui, et qu'il cesserait absolument ceux qu'il avait été obligé d'entretenir jusqu'alors avec le comte de Colloredo. Cette nouvelle disposition satisfit d'autant plus le prince de Condé et tout son corps, que ce général autrichien avait constamment employé, vis-à-vis de nous, des formes froides et même sévères.

Le corps du prince de Condé leva son camp pour aller, le 8, occuper les cantonnemens qui lui avaient été assignés, et Monseigneur se rendit à Ettlingen, où il fut, ainsi que les autres princes, logé dans un château du margrave de Baden, qui lui en avait laissé la disposition.

Le duc Albert ayant témoigné au prince de

Condé le désir qu'il aurait de le voir, pour conférer avec lui sur la proposition faite par quelques princes de l'empire de fournir à S. A. S. leur contingent en argent, à la charge de lever des troupes, il partit le 11 pour Schwetzingen, où je l'accompagnai. Nous y trouvâmes l'archiduc Charles, arrivé depuis peu de jours, et le prince Louis Ferdinand de Prusse, qui était venu lui faire une visite ainsi qu'au duc Albert. A peine l'archiduc et le prince Ferdinand eurent-ils appris que le prince de Condé était à Schwetzingen, qu'ils accoururent l'un et l'autre à son logement, en lui témoignant l'empressement qu'ils avaient de faire connaissance avec lui, et qui était partagé par le prince de Condé. Ces trois princes, quoique d'un âge différent, avaient des rapports d'opinion et de valeur qui excitaient leur intérêt respectif.

Le prince de Condé ne recevant aucune nouvelle ultérieure, relativement à l'intention que l'Angleterre lui avait annoncée de prendre son corps à sa solde, accueillit le 22 les ouvertures qui lui furent faites relativement à la capitulation proposée par plusieurs princes de l'empire.

La campagne précédente ayant épuisé les

fonds envoyés par l'impératrice de Russie, et les moyens personnels du prince de Condé ne lui permettant plus de suppléer à la modicité du traitement que l'empereur accordait, il devenait très-urgent de pourvoir à un arrangement quelconque qui assurât l'existence du corps de S. A. S., pour laquelle la somme fournie par S. M. I. serait devenue d'autant plus insuffisante que le nombre des gentilshommes expulsés des rives du Bas-Rhin par les événemens de la guerre, s'augmentait chaque jour. Le prince de Condé convint avec le comte de Seckendorff, chargé de cette négociation par le duc Albert, des bases de la capitulation que Monseigneur ne s'engagea de signer que lorsqu'il serait certain du consentement de l'empereur, auquel il fut convenu de le demander sans retard.

La réponse de l'empereur, attendue depuis un mois, arriva le 10 de novembre, et ne fixa point le sort du prince de Condé ni celui de son corps. S. M. I. s'étant bornée à faire dire à Monseigneur qu'elle se trouvait forcée par des considérations particulières de différer sa réponse sur l'objet de sa dernière demande.

Jamais la position du prince de Condé et celle de son corps n'avaient été aussi critiques qu'à

cette époque, toutes ses ressources étaient épuisées; il ne restait dans sa caisse que soixante-quatre louis, mais son courage et sa sérénité demeuraient toujours les mêmes. Il fit des dispositions pour la réforme entière de sa maison, ayant annoncé qu'il vivrait seul désormais avec ses enfans aussi frugalement que tous les gentilshommes, et qu'en attendant des temps plus heureux, les principaux officiers de sa maison entreraient dans des compagnies de gentilshommes où la solde de 15 kreutzers, accordés par l'empereur, pourvoirait à leur subsistance. Jamais il n'avait été plus gai, plus tranquille, disant à ceux que cet excès de détresse semblait affliger, que la Providence n'avait jamais cessé de venir à son secours, et qu'elle y viendrait encore d'une manière ou d'une autre. En effet, le chevalier de Bouillé, servant dans un corps de nouvelle levée de l'armée anglaise, arriva le 12 à Ettlingen, chargé de dépêches de M. Pitt pour le prince de Condé, à qui il envoyait un secours provisoire de six mille livres sterlings de la part du gouvernement britannique. Quoique ce ministre n'articulât rien de positif à S. A. S. sur les dispositions et les projets que sa cour pourrait avoir relativement à son corps, on put présumer qu'elle

avait témoigné à l'empereur son désir de le prendre à sa solde, et qu'une négociation entamée sur cet objet entre les deux puissances, avait été le motif de la réponse dilatoire de S. M. I. au prince de Condé. Quoi qu'il en fût, ce secours inattendu le mit dans le cas de suspendre l'exécution du plan sévère de réforme qu'il avait formé.

Le duc Albert envoya, le 2 de décembre, au prince de Condé, l'ordre de faire tenir prêts à marcher un détachement de seize cents hommes d'infanterie, huit cents chevaux et huit pièces de canon; il le prévint confidentiellement que l'objet d'une opération prochaine serait de délivrer la ville de Manheim de la crainte d'un bombardement dont elle était menacée.

Le baron de Roques que le prince de Condé tenait auprès du commandant général pour le soin de sa correspondance, apporta, le 7, à S. A. S. les ordres détaillés pour l'exécution du plan qui avait été combiné : cette exécution était fixée à la nuit du 11 au 12. Dix-huit à vingt mille hommes devaient sortir de Manheim, tandis qu'un passage du Rhin s'opérerait par deux colonnes sur deux ponts, dont l'un devait être jeté entre Spire et Manheim, et l'autre

vers Rheindurckheim, à la hauteur de Worms, afin de pouvoir attaquer par les flancs les républicains, ainsi que les retranchemens qu'ils avaient élevés vis-à-vis de Manheim. Une sortie vigoureuse de Mayence devait se faire au même moment pour coopérer au succès du plan général.

L'ordre de l'armée ayant indiqué pour le 10 le rendez-vous sur les bords du Rhin, vers le point où nous devions le passer, et où le détachement des troupes du prince de Condé devait arriver sur deux colonnes, l'ordre particulier fut sur-le-champ expédié aux différens corps de se mettre en mouvement dès le lendemain matin, la première colonne se dirigeant par Graben et la seconde par Bruschal.

Toutes les dispositions pour l'opération projetée étant faites et notre première colonne étant en mouvement, un officier autrichien apporta au prince de Condé l'ordre du duc Albert, de faire rétrograder les troupes de son corps qui pourraient être déjà mises en marche. La première colonne seulement ayant commencé la sienne, reçut l'ordre de rentrer dans ses cantonnemens et la seconde celui de n'en pas sortir. On présuma d'abord que ce contr'ordre avait été motivé par l'avis qu'a-

vaient sans doute reçu les républicains du projet formé, et par les dispositions qu'ils pouvaient faire pour opposer une résistance à laquelle nous ne devions pas nous attendre s'ils n'eussent pas été prévenus; mais les Autrichiens, accoutumés à rejeter toutes les fautes sur les Prussiens qui, en pareil cas, ne manquaient pas d'attribuer tous les torts à ceux-ci, répandirent que l'entreprise projetée n'avait échoué que parce que le maréchal de Mollendorff avait refusé d'y concourir, ayant dit qu'il ne pouvait prendre sur lui de faire passer le Rhin à l'armée du roi, son maître, sans lui avoir demandé ses ordres à cet égard.

1795.

La fin de l'année n'avait point amené celle de la campagne qui se prolongeait d'une manière très-pénible pour les gentilhommes, à raison de la rigueur de la saison et du service très-actif qu'ils avaient à faire sur les bords du Rhin, qui, étant entièrement gelé, exigeait un nouveau degré de surveillance.

Nous éprouvâmes, dans le courant de cet hiver, un des froids les plus vifs et les plus

rigoureux que depuis long-temps on eût ressenti.

Les républicains profitèrent du grand avantage que leur donnèrent les rivières gelées pendant plusieurs mois, pour faire la conquête de la Hollande sous les ordres de ce même Pichegru qui, l'année précédente, avait chassé les armées alliées d'Alsace, et leur avait fait repasser le Rhin.

Le prince de Condé avait fait depuis long-temps, auprès du commandant-général, plusieurs démarches, qui tendaient à ce que son corps prît des quartiers d'hiver assez éloignés du Rhin pour que les gentilshommes fussent soulagés, au moins pendant quelque temps, du service pénible qu'ils avaient fait depuis le commencement de l'hiver sur les bords de ce fleuve, mais elles avaient été sans succès. Notre mouvement se borna à un changement de position vers la droite, qui porta, le 11 de janvier, nos nouveaux cantonnemens dans les villages qui bordent le Rhin, sur la partie dont Philisbourg est le centre : cette mesure n'apporta aucun soulagement à l'activité du service des gentilshommes bivouaqués et baraqués le long du Rhin. Le quartier-général du prince de Condé fut établi à Bruschal, résidence du

prince de Styrum, évêque de Spire, qui témoigna d'autant plus d'humeur sur cette disposition, qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour la contrarier, prétendant qu'elle attaquait directement les droits des princes souverains, qui avaient joui jusqu'alors de celui de ne point avoir de troupes dans leur résidence; néanmoins, le commandant-général ayant maintenu l'ordre qu'il avait donné à cet égard, le prince de Condé prit possession de son nouveau quartier-général; ayant dû remplir la formalité de faire amener une pièce de canon pour forcer les portes que l'évêque avait fait fermer (comme acte de sa résistance à l'infraction de ses priviléges), et qui ne tardèrent pas à être ouvertes; mais le vieux prélat, qui n'avait cessé de donner au prince de Condé, dans toutes les circonstances, des preuves de sa déférence, et de lui témoigner les égards les plus recherchés, se renferma dans sa résidence, où il fut inaccessible pendant tout le temps de notre séjour à Bruschal; il opposa même à l'établissement du prince et de son quartier-général, toutes les difficultés qui purent dépendre de lui, quoique S. A. n'eût influé en rien dans cette disposition, et se fût bornée à exécuter les ordres qu'elle avait reçus.

Le prince de Condé ayant recueilli, le 16, plusieurs avis sur le rassemblement à Spire de sept à huit mille hommes que les espions assuraient avoir le projet de passer le Rhin à la faveur de la glace qui le couvrait, il expédia dans la nuit des ordres aux troupes les plus voisines de ce fleuve, pour qu'elles eussent à redoubler de surveillance; mais les ennemis ne firent aucun mouvement qui parût annoncer le projet qu'on leur avait supposé, et l'on apprit le lendemain que les troupes qui avaient occupé Spire étaient un détachement de l'armée de Mayence qui allait prendre ses quartiers d'hiver.

Les mauvais procédés du prince-évêque de Spire qui se renouvelaient chaque jour, et plus encore le désir de soulager l'infanterie noble du service extrêmement fatiguant qu'elle avait à faire sur les bords du Rhin, engagèrent le prince de Condé à renouveler les demandes faites déjà plusieurs fois de porter ses cantonnemens un peu plus sur les derrières, et d'établir son quartier-général soit à Heilbron, soit à Pfortzheim; mais quelques considérations particulières n'ayant pas permis au commandant-général d'accéder aux propositions du prince de Condé sur ce dernier point,

il le satisfit sur l'autre, et lui envoya, le 6 de février, l'ordre d'occuper, avec son corps, les cantonnemens qu'il avait déjà eus l'hiver précédent, dans les environs de Rottenbourg, qui fut destinée à l'établissement du quartier-général de S. A. S.

Le corps du prince de Condé s'étant mis, le 9, en mouvement pour les nouveaux cantonnemens qui venaient de lui être assignés, le quartier-général de Monseigneur fut à Koenigsbach; le 10, à Pfortzheim; le 11, à Weilerstadt; le 12, à Herenberg.

Le 13 il arriva à Rottenbourg après une marche qui, sans être trop longue, fut extrêmement pénible, particulièrement pour l'infanterie, le dégel subit qui était survenu depuis peu de jours ayant détruit la plus grande partie des chemins, et formé des torrens que des compagnies entières se trouvèrent dans le cas de traverser, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Ainsi se termina, pour le corps de Condé, la campagne de 1794, qui, très-fastidieuse par l'inaction dans laquelle on nous avait tenus constamment, nous procura au moins l'avantage de n'avoir pris aucune part aux fautes, aux échecs et aux retraites qui avaient été si extraor-

dinairement multipliés sur tous les points de la ligne des armées alliées.

Quoique le prince de Condé occupât encore, le 1er de mai, les quartiers d'hiver qui lui avaient été assignés à Rottenbourg et aux environs, je fixerai cette époque comme celle de l'ouverture de la campagne, tant à raison des nouvelles satisfaisantes que S. A. S. reçut ce jour-là relativement à son corps, et que je détaillerai ci-après, qu'à cause de l'avis qu'elle eut de se tenir prête à mettre très-incessamment ses troupes en mouvement, pour les porter sur les bords du Rhin dans le Brisgaw. L'incertitude dans laquelle se trouvait le prince de Condé depuis six mois, sur le sort de son corps, fut enfin fixée par l'arrivée du comte de Diedrichstein, chambellan de l'empereur et colonel du génie, employé par le général autrichien comte de Clerfaye, qui, arrivant de Vienne, vint témoigner à S. A. S., de la part de l'empereur, le regret qu'il avait ressenti jusqu'alors de n'avoir pu faire, pour son corps et pour lui, tout ce qu'il aurait désiré, et l'intention où il était de profiter des moyens qu'il recevrait d'Angleterre pour procurer au prince de Condé celui de donner à son corps toute la force et l'extension dont il le croirait susceptible. En consé-

quence, il demanda que S. A. S. voulût bien envoyer au comte de Clerfayt, qui venait de succéder au duc Albert de Saxe dans le commandement de l'armée et réunissait même celui des troupes de l'empire, un tableau de l'augmentation, dans la formation et l'organisation qu'il désirait qui fût donnée à son corps; le comte de Diedrichstein, après avoir passé deux jours au quartier-général du prince de Condé, partit pour se rendre à Grosgerau, près Francfort, où se trouvait le comte de Clerfayt à qui il porta le premier aperçu des propositions et des demandes du prince de Condé.

S. A. S. adressa la lettre suivante à son armée pour lui faire part des dispositions favorables de l'empereur.

A Rottenbourg, ce 2 mai 1795.

« Mes braves amis et compagnons, le tendre » intérêt que je n'ai cessé de prendre à vous, » me fait jouir avec bonheur de l'heureux » changement que je puis enfin vous annoncer; » l'empereur me fait dire, avec toutes sortes » de bontés, qu'il est bien fâché que les cir» constances ne lui aient pas permis d'augmen» ter plutôt un corps pour lequel il a tant d'es-

» time; qu'il va nous employer plus utilement à
» la cause commune, et que c'est avec plaisir
» qu'il m'annonce que je peux m'entendre avec
» M. le comte de Clerfayt pour faire toutes les
» augmentations que je croirai possibles; en con-
» séquence, je compte avoir incessamment une
» entrevue avec ce général dont la réputation est
» si bien établie, et qui m'écrit de son côté la
» lettre la plus honnête. Redoublons de recon-
» naissance pour un souverain qui nous sou-
» tient depuis si long-temps avec tant de cons-
» tance et de générosité; notre zèle pour servir
» sous ses ordres la cause de notre Roi sera ré-
» compensé tôt ou tard; je me plais à l'espérer,
» mais n'oubliez pas, vous tous qui m'êtes si chers,
» que la valeur ne suffit pas à l'honneur, que ce
» sentiment dont vous êtes si pénétrés vous
» impose la loi de donner l'exemple de la sagesse
» et de la subordination, comme vous donnez
» celui de la patience et de la fidélité; je ne
» doute pas que vous ne sentiez, dans le fonds
» de vos cœurs, la nécessité de ce que je vous
» recommande, pour ajouter encore à l'estime
» que vous avez su mériter en tant d'occasions.
» Je vous désire trop tous les genres de succès,
» pour ne pas chercher à vous les procurer par
» les conseils de l'intérêt que je vous dois, et

» par les mesures de fermeté que je me dois à » moi-même.

» *Signé* Louis-Joseph de Bourbon. »

Le 4, il fut annoncé à l'ordre général de l'armée que l'empereur venait d'accorder au comte de Clerfayt le grade de feld-maréchal.

Le prince de Condé reçut, le 8, l'ordre de mettre en mouvement son corps le 13, pour le porter sur les bords du Rhin entre Fribourg et Bâle, et pour établir son quartier-général à Mulheim, à six lieues de cette dernière ville.

Les differens corps partirent le 13 de leurs cantonnemens, et le quartier-général ayant quitté Rottenbourg, logea le 13 à Horb; le 14, à Oberndorff; le 15, à Schranberg; le 16, séjour; le 17, à Hornberg; le 18, à Haslach; le 19, à Elzach; le 20, à Waldkirk; le 21, à Kiskoffen; le 22 juin, à Mulheim.

Le prince de Condé, parti de Rottenbourg le 12, et que j'eus l'honneur d'accompagner, ainsi que le marquis de Bouthillier, major-général de l'infanterie, alla, pendant la route de son corps, faire un voyage à Grosgerau, pour y voir le feld-maréchal comte de Clerfayt; qui y avait son quartier-général et qui apprit à Monseigneur que son corps, continuant de recevoir

de l'empereur la solde qu'on lui avait affectée jusqu'alors, recevrait en même-temps des secours extraordinaires de l'Angleterre, et qu'un commissaire du gouvernement britannique ne tarderait pas à se rendre auprès de lui pour prendre tous les arrangemens relatifs à cette disposition.

Le général Beaulieu occupait alors la place de quartier-maître-général, à laquelle il convenait lui-même qu'il était peu propre, et parlait sur les personnes et sur les choses avec une liberté qui lui suscitait beaucoup d'ennemis.

Le prince de Condé, après avoir passé vingt-quatre heures avec le feld-maréchal de Clerfayt, dont il eut à se louer sous tous les rapports, et après être convenu avec lui des différens points dont la discussion avait déterminé son voyage, partit de Grosgerau.

Nous nous arrêtâmes à Darmstadt pour y passer la soirée chez la landgrave ; prenant ensuite notre route par Manheim, nous y dînâmes chez le prince Maximilien des Deux-Ponts, aujourd'hui roi de Bavière, qui avait envoyé au-devant de Monseigneur pour l'y inviter. Nous étant rendus le lendemain à Carlsruhe pour dîner chez le margrave de Baden, de qui le prince de Condé avait eu jusqu'alors particulièrement à se louer,

nous allâmes coucher à Rastadt, où se trouvait établi le quartier-général du feld-zeugmeister baron d'Alvinzy (commandant l'aile gauche de l'armée autrichienne, qui s'étendait depuis Manheim jusqu'à Bâle), chez qui nous dînâmes le lendemain.

Le prince de Condé alla coucher le 21 à Fribourg, où son corps était arrivé le même jour. Le ministre prussien, comte de Hardenberg, qui venait de signer à Bâle la paix de son souverain avec la république française, descendit une heure après nous à l'auberge que nous occupions. Mon précédent voyage à Berlin m'ayant mis à portée de le connaître, et ayant eu depuis occasion de le voir à Darmstadt, Monseigneur m'engagea à lui faire une visite. Dès que j'entrai dans sa chambre, *Comment*, dit-il, *mon cher comte, venez-vous chez un pestiféré, un homme qui vient...* Je ne lui laissai pas le temps d'achever et repris que ce n'était point celui qui venait de signer la paix avec nos ennemis que j'étais empressé de voir, mais le comte de Hardenberg que je serais toujours très-aise de rencontrer (en effet, il était difficile d'avoir des formes plus aimables et moins tudesques). Après m'avoir chargé de témoigner au prince de Condé tous ses regrets de ce que les circons-

tances ne lui permissent pas de lui faire sa cour, il me dit en nous séparant que nous serions à portée de juger, par la suite et par les résultats, lequel servait avec plus de désintéressement la cause pour laquelle nous combattions, de son souverain ou de celui à la solde duquel nous nous trouvions, concevant que, dans le premier moment, nous sussions mauvais gré à son maître de la paix qu'il venait de signer : la suite des événemens n'a que trop prouvé la justesse de cette opinion.

Les troupes ayant reçu ordre de camper à leur arrivée, il fut établi en avant de Gratzhausen, à une lieue sur la gauche du Vieux-Brisach, un camp composé d'un bataillon noble et des troupes à cheval de l'avant-garde, consistant dans la cavalerie de Mirabeau et les hussards de Baschy. Un second camp, formé par le second bataillon noble, et la troisième division de cavalerie noble, fut placé entre Neubourg et Steinstadt, se rapprochant de ce dernier village. L'intervalle de quatre lieues entre les deux camps fut rempli par des postes sur le Rhin, que fournit l'infanterie de la légion de Mirabeau.

Le quartier-général du prince de Condé fut placé à Mulheim, siége d'un bailliage du margraviat de Baden. M. Barthelemy, aujourd'hui pair de France, alors ambassadeur de la ré-

publique en Suisse, se trouvait à Bâle, où le point de contact qui réunissait chaque jour, dans cette ville neutre, les condéens et les républicains, rendait sa position délicate: il sut concilier les devoirs que son caractère lui imposait avec les égards qu'il croyait devoir à notre auguste chef et à ceux qui étaient sous ses ordres; en un mot, il acquit dans cette circonstance de nouveaux droits à l'estime générale qu'il avait déjà méritée et n'a cessé de se concilier avant, pendant et depuis la révolution.

Le prince de Condé nomma, le 23, le comte de Barbançon, maréchal-de-camp, pour résider auprès du commandant-général autrichien, à l'effet d'entretenir la correspondance entre les deux quartiers-généraux respectifs. Un esprit conciliant, de la douceur, de l'amabilité, rendaient le comte de Barbançon parfaitement propre à cet emploi, qu'il remplit constamment à la satisfaction du prince de Condé et des puissances auprès desquelles il fut accrédité.

M. Wickam, ministre d'Angleterre en Suisse, arriva le 24 au quartier-général du prince de Condé, et lui apporta quelques fonds, avec l'assurance de l'intention du gouvernement britannique de fournir à S. A. S. tous les

moyens qui lui seraient nécessaires pour l'augmentation de son corps; il lui annonçait en même temps que le colonel Crauffurd ne tarderait pas à se rendre auprès d'elle, où il résiderait en qualité de commissaire de la cour de Londres, à l'effet de convenir avec S. A. S. des mesures à prendre pour parvenir à cette augmentation et de lui fournir les fonds qu'elle exigerait.

Le comte Roger de Damas vint, avec l'agrément du prince de Condé, prendre le commandement de la légion du vicomte de Mirabeau mort en 1792, dont les princes avaient donné la propriété à son fils, encore enfant, et pour laquelle il avait, d'après l'autorisation de M. le Régent, traité avec la vicomtesse de Mirabeau, tutrice de son fils.

Le général baron d'Alvinzy arriva le 29 pour voir à Mulheim le prince de Condé, et pour le prévenir que le renfort de troupes qu'il venait de recevoir lui laissait la possibilité de réunir sur un seul point les deux camps que formait son corps, et de mettre en cantonnement la partie qui avait été obligée de camper.

Le camp qui était établi à Gratzhausen fut levé le 1er de juin, et l'infanterie se réunit à celle qui était déjà campée à Steinstadt.

La troisième division de cavalerie entra en cantonnement.

Des lettres de Bâle apprirent, le 14, la nouvelle de la mort du jeune Louis XVII, dont la santé était altérée depuis long-temps par les mauvais traitemens et par tous les genres de souffrances qui avaient terminé, dans la prison du Temple, sa courte et déplorable carrière : d'après toutes les apparences, on peut croire que la fin en fut même hâtée par l'effet d'un poison lent que les bourreaux de son auguste famille avaient fait donner à ce malheureux enfant.

Le chevalier de Lageard, gentilhomme du duc de Berry et le comte Alexandre de Damas, premier écuyer du prince de Condé, partirent, le 15, pour aller porter au nouveau Roi Louis XVIII, retiré à Vérone, les hommages et les complimens des princes. Le colonel Crauffurd, commissaire du gouvernement britannique, arriva ce même jour.

Il y eut le 16, au camp de Steinstadt, une cérémonie fort touchante, à l'occasion de la mort du jeune Roi et de la proclamation de Louis XVIII.

A dix heures du matin l'armée prit les armes; elle formait trois côtés d'un carré long, dont un bois taillis fesait le quatrième. Le

prince de Condé, accompagné des ducs de Berry, de Bourbon, d'Enghien, et de tout son quartier-général, étant entré dans l'enceinte, la messe y fut célébrée sous une feuillée, sur la lisière du taillis.

Le service fini, le prince de Condé se tourna vers l'armée et dit :

« M. le duc de Berry, messieurs, m'ordonne » de prendre la parole. »

S. A. S. prononça ensuite le discours suivant:

« Messieurs, à peine les tombeaux de l'infor- » tuné Louis XVI, de son auguste compagne et » de leur respectable sœur se sont-ils refermés, » que nous les voyons se rouvrir pour réunir » à ces illustres victimes l'objet le plus intéres- » sant de notre amour, de nos espérances et de » nos respects; ce jeune rejeton de tant de rois, » dont la naissance seule paraissait annoncer le » bonheur de ses sujets, puisqu'il était formé » du sang de Henri IV et de Marie-Thérèse, vient » de succomber sous le poids de ses fers et de » sa cruelle existence; ce n'est malheureusement » pas la première fois que j'ai eu à vous rappeler » qu'il est de principe que le Roi ne meurt pas » en France ; jurons donc au prince auguste » qui devient aujourd'hui le nôtre, de verser » jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour

» lui prouver cette fidélité sans bornes, cette » soumission entière, cet attachement inaltérable que nous lui devons à tant de titres, et » dont nos âmes sont pénétrées; nos vœux vont » se manifester par ce cri qui part du cœur, et » qu'un sentiment profond a rendu si naturel » à tous les Français, ce cri qui fut toujours le » présage comme le résultat de vos succès, et » que les républicains n'ont jamais entendu sans » stupeur comme sans remords. »

» Après avoir invoqué le Dieu des miséri- » cordes pour le Roi que nous perdons, nous » allons prier le dieu des armées de prolonger » les jours du Roi qu'il nous donne, et de raf- » fermir la couronne de France sur sa tête par » des victoires, s'il le faut, et plus encore, s'il » est possible, par le repentir de ses sujets, et » par l'heureux accord de sa clémence et de sa » justice.

» Messieurs, le Roi Louis XVII est mort, *vive* » *le Roi* Louis XVIII! »

Ce discours, que le prince prononça avec autant de noblesse que de sensibilité, arracha des larmes à tous ceux qui l'entendirent. S. A. S., élevant ensuite son chapeau en l'air, cria *vive le Roi!* Les princes et toute l'armée l'imitèrent, ainsi que le colonel anglais présent à cette cé-

rémonie, qui partageait l'attendrissement général, et le cri mille fois répété de *vive le Roi!* retentit sur toute la ligne, de manière à être entendu par les républicains campés de l'autre côté du Rhin.

Après ce mouvement d'enthousiasme, le prince s'étant retourné vers l'autel, les aumôniers de l'armée entonnèrent le psaume *Exaudiat* et le *Domine salvum fac Regem.* La cérémonie finie, S. A. S., toujours accompagnée des princes et de ses états-majors, passa la revue de l'armée.

Le camp des gentilshommes offrait un tableau fort agréable, par le nombre et la variété des cabanes et des petits jardins dont ils l'avaient orné.

M. de Pelleport, chasseur noble, présenta dans cette occasion, au prince de Condé, la pièce de vers suivante :

Que j'aime ce salon dont l'art et la nature
Ont formé de concert la verte architecture!
Qui donc a pu créer un séjour si charmant?
Serait-ce des jardins le dieu compâtissant,
Qui voudrait procurer, par des travaux utiles,
Aux chevaliers français, d'agréables asiles?
Non : ce sont des guerriers à vaincre accoutumés,
Qu'on voit en jardiniers tout-à-coup transformés,

Et qui font succéder aux fureurs de Bellone
L'art innocent et doux de Flore et de Pomone.
Leur bras, toujours utile et toujours plein d'ardeur,
Sait embellir le sol que défend leur valeur;
Ainsi le grand Condé, prisonnier dans Vincennes,
Adoucissait jadis le fardeau de ses peines;
Et d'un soin si paisible, occupé sans regret,
De sa main triomphante arrosait un œillet.
Mais.... que vois-je? au milieu de ce réduit champêtre,
Ils ont tracé le nom de notre auguste maître.
Ils veulent que ce nom, si cher à nos malheurs,
Soit toujours sous leurs yeux, ainsi que dans leurs cœurs.
Et vous, du sang des rois, rejetons vénérables,
Ils n'ont point oublié vos chiffres honorables,
Condé, Bourbon, Berry, partout leurs sentimens
Eclatent même au sein de leurs amusemens.
Les anciens chevaliers, qu'ils prennent pour modèles,
Feuaient aussi graver les chiffres de leurs belles;
Tout annonçait leurs feux : d'où vient donc qu'à l'amour
On ne rend nul hommage en cet heureux séjour?
Les Français d'aujourd'hui sont-ils donc insensibles,
N'ont-ils plus pour devise : *Et galans et terribles?*
Sans doute : mais l'amour ne veut que du secret;
Le nombre l'épouvante, et ce riant bosquet
Ne saurait convenir à ce dieu solitaire.
D'autres divinités pourraient moins s'y déplaire;
De ce temple à Bacchus accordez la moitié,
Et consacrez le reste à la douce amitié.

Les points principaux relatifs à la nouvelle organisation de l'armée et à son augmentation, furent convenus et arrêtés le 17 au conseil de

Monseigneur avec le colonel Crauffurd, qui adopta sans la moindre difficulté toutes les propositions que lui fit S. A. S., à l'effet de fixer le traitement de tous les grades de son armée, d'après le tarif que je vais rapporter (1).

Ce ne fut ni un mouvement de bienfaisance, ni le rapport utile sous lequel nous pourrions servir le gouvernement britannique dans la

---

(1) *Tarif des appointemens, soldes et traitemens, à commencer du 1er juin 1796.*

GRADES.	Par an.	Par jour.	RATIONS de pain.	RATIONS de fourrage.
Lieutenant-général.....	16,000l	2s	10	15
Maréchal-de-camp.....	12,000	»	9	12
Aide-de-camp.....	2,000	»	2	3
Colonel..... d'infanterie.	6,000	»	6	8
Colonel..... de cavalerie.	7,000	»	8	10
Lieut.-colonel d'infanterie.	5,000	»	5	7
Lieut.-colonel de cavalerie.	6,000	»	6	8
Major..... d'infanterie.	4,000	»	4	6
Major..... de cavalerie.	5,000	»	5	7
Aide-major.....	3,600	»	3	6
Sous-aide-major.....	2,400	»	2	4
Quartier-maître.....	2,400	»	2	4
Porte-étendard.....	2,000	»	2	3
Chirurgien-major.....	2,400	»	2	3
Aide-chirurgien.....	1,200	»	1	1
Sellier, bottier et tailleur....	»	1 »	1	1
Maréchal expert.....	»	»	1	1
Maréchal ferrant.....		1 19	1	1

partie du continent où nous nous trouvions, qui provoquèrent les mesures nobles et généreuses qu'il prit alors, et auxquelles tant de Français ont dû leur existence ; elles furent l'effet de la politique qui dirigeait constamment les délibérations de ce cabinet.

Les succès des royalistes dans la Vendée, à cette époque, lui donnaient de l'inquiétude ;

GRADES.	Par an.	Par jour.	RATIONS de pain.	RATIONS de fourrage.
Cavalerie noble.				
Capitaine	3,600l	»	3	6
Lieutenant	2,400	»	2	4
Sous-lieutenant	2,000	»	2	3
Fourrier	»	3 16 6/25	2	1
Maréchal-des-logis	»	3 8 4/11	1	1
Brigadier	»	2 12	1	1
Sous-brigadier	»	1 14	1	1
Cavalier noble	»	1 8	1	1
Aumônier	»	1 8	1	1
Trompette	»	1 7 3/11	1	1
Palfrenier	»	» 18	1	»
Cavalerie soldée.				
Aumônier	»	3 12 2/3	1	1
Fourrier	»	1 9 1/11	1	1
Maréchal-des-logis	»	1 5 1/11	1	1
Brigadier	»	» 18	1	1
Sous-brigadier	»	» 14 10/11	1	1
Cavalier, dragon, chasseur, hussard,	»	» 14	1	1
Trompette	»	1 5 1/11	1	1

ils étaient tels qu'il ne manquait plus, pour les couronner entièrement, que l'arrivée parmi eux d'un prince de la maison de Bourbon. Le gouvernement anglais, en berçant d'espérances ceux qui se trouvaient alors en Angleterre, multipliait les obstacles au désir et à l'intention qu'ils en témoignaient, ne jugeant pas encore la France assez affaiblie pour désirer la fin d'une révolution qui épuisait successivement ses ressources : l'Angleterre, craignant donc le parti que pouvaient prendre et qu'auraient probablement pris le prince de Condé et la plupart des gentilshommes qui étaient sous ses ordres, de se jeter dans la Vendée, si ce corps cessait d'être soutenu efficacement, se décida à lui faire un sort assez considérable pour engager le prince de Condé à ne pas sacrifier l'avantage positif offert à cette noblesse rassemblée sous ses ordres, aux hasards d'une entreprise dont les entraves qui auraient été mises à son zèle et à son active valeur, rendaient le résultat au moins très-incertain.

Il fut arrêté que les corps déjà existans seraient complétés, et qu'on établirait, en nommant des officiers, les cadres de quatre régimens d'infanterie et de quatre régimens de troupes à cheval, dont la formation fut assi-

millée à celle qui était réglée par les dernières ordonnances du roi (1).

Le régiment noble à pied prit le nom de régiment des chasseurs nobles, et eut pour chef le comte de Mazancourt, fort ancien officier-général, ainsi que le comte de Mellet, qui fut mis à la tête du régiment noble à cheval.

Les colonels des huit régimens de nouvelle levée, furent, pour l'infanterie, M. le comte de Bardonnenche, le comte de Roquefeuille, le comte Alexandre de Damas, et le comte de Montesson. Dans les troupes à cheval, M. le vicomte d'Ecquevilly eut un régiment de cavalerie; le vicomte de Clermont-Tonnerre un régiment de dragons; le comte de Rurange le 1er régiment de chasseurs; le comte de Noinville le 2e régiment de chasseurs. Ces régimens prirent les noms de leurs chefs.

D'après ces nouvelles dispositions, le corps du prince de Condé se trouva composé ainsi qu'il suit, à l'époque de la nouvelle formation (1).

---

(1) *Corps anciens.*

INFANTERIE.

Régimens des chasseurs nobles.
Infanterie de la légion Roger de Damas.
Régiment d'artillerie.

L'armée dut encore être augmentée par différens corps, pour lesquels des projets de capitulation furent proposés à S. A. S.

Il fut assigné des fonds pour tous les frais d'administration d'hôpitaux et autres qu'exige une armée quelque peu considérable qu'elle soit; quoique d'après ces dispositions l'entretien du corps de S. A. S. fût presque entièrement à la charge de l'Angleterre, il fut convenu qu'il n'en serait pas moins regardé comme étant à la solde de l'empereur, qui continua

---

Compagnies française et suisse pour la garde des princes et du quartier-général.
Corps du génie.

CAVALERIE.

Régiment noble à cheval.
Chevaliers de la couronne.
Dauphin.
Hussards de la légion.
Hussards de Baschy.
Compagnie de la prévôté.

Corps de nouvelle levée.

RÉGIMENS.

Bardonnenche.	D'Ecquevilly.
De Roquefeuille.	De Clermont-Tonnerre.
De Damas.	De Rurange.
De Montesson.	De Noinvillé.

de fournir les secours pécuniaires que nous recevions de lui depuis deux ans.

Le prince de Condé fit, le 20, connaître à son armée, par l'ordre suivant, les mesures qu'il avait prises pour l'amélioration de son existence.

« En attendant que le travail que S. A. S. a » ordonné pour la disposition des cadres de » quelques nouveaux régimens, dans lesquels » une grande partie des officiers occupera la » place à laquelle leur ancienneté leur donnera » des droits soit terminé, ce qui sera très-pro- » chain, c'est avec un grand bonheur que S. A. S. » annonce au corps qu'elle commande, que » d'après les arrangemens qui ont été prescrits, » elle se trouve en état d'augmenter et de fixer » le traitement de tous ceux qui composent les » bataillons et escadrons nobles, et la paie des » troupes soldées d'après le tarif ci-joint.

» Les fourriers paieront, à dater de demain 21, » tous les gentilshommes à raison de 30 kreut- » zers pour le reste du mois; et comme le nou- » veau traitement des différens grades sera porté » sur la feuille des subsistances à dater du » 1.er juin, les fourriers tiendront compte dans

» les premiers jours de juillet à chaque officier
» et gentilhomme de ce qui leur reviendra.

» Les fourriers ne rempliront point les feuilles
» de subsistance du mois avant d'avoir reçu l'état
» des nouveaux grades, tant des troupes exis-
» tantes que des nouveaux cadres, ce qui ne
» pourra avoir lieu que pour les premiers jours
» de juillet. »

Ces différens corps vinrent, le 22, témoigner au prince de Condé toute leur reconnaissance des soins qu'il avait bien voulu prendre pour leur procurer un sort avantageux, en déterminant pour chaque grade un traitement au-delà des espérances que l'on avait pu concevoir à cet égard.

Le colonel Crauffurd ayant assuré les fonds nécessaires au recrutement, remontes et équipemens de l'armée, tous les moyens d'activité qu'exigeaient ces différens objets furent employés sans retard. Le marquis de Bouthilier, major-général de l'infanterie, fut chargé de la partie du recrutement qu'il étendit sur toute la ligne du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Bâle, et qui fut prolongée clandestinement jusqu'en Suisse et aux frontières de l'Italie, la malveillance des Suisses et la présence du ministre de la république à Bâle, ne permettant pas de

prendre dans cette partie des mesures ostensibles pour l'augmentation de l'armée. Cet officier général donna dans cette circonstance une nouvelle preuve de son zèle et des talens administratifs qu'il avait déjà manifestés en plusieurs occasions.

Je conclus différens marchés pour des fournitures de chevaux, et il en fut également passé pour celle de tous les effets d'habillement et d'équipement nécessaires.

Le prince de Condé ayant reconnu la nécessité d'avoir à la tête d'une administration que la nouvelle situation de l'armée rendait assez considérable, un homme susceptible d'en embrasser tous les détails, avait appelé M. de Vellecour, commissaire-ordonnateur très-versé dans cette partie, et qui en avait particulièrement donné des preuves pendant la pénible campagne de 1792, où il avait été chargé, après la retraite de M. de Calonne, des détails administratifs de l'armée des princes. Il arriva le 24, et fut mis dès le jour même en possession de son nouvel emploi.

Le prince de Condé ayant, le 28, réuni chez lui le duc de Berry, les princes ses enfans, les chefs des états-majors de l'infanterie et de la cavalerie (le marquis de Bouthilier et le comte d'Ecquevilly), ainsi que les commandans des

corps nobles des deux armes (le comte de Mazancourt et le comte de Mellet), il fit lire le procès-verbal du service célébré à l'occasion de la mort de Louis XVII, et de la proclamation de Louis XVIII; et les signatures des huit personnes ci-dessus désignées en ayant constaté l'exactitude, cette pièce fut scellée des huit cachets, et déposée dans un lieu sûr.

Le comte de Damas étant de retour de Vérone le 2 de juillet, apporta au prince de Condé une lettre du Roi, dont S. A. S. donna connaissance à l'ordre. Celles que S. M. écrivit aux ducs de Bourbon et d'Enghien vont également être placées ici.

Lettre du Roi au prince de Condé.

« Mon cousin, je suis touché, comme je dois » l'être, des sentimens que vous m'exprimez au » sujet de la perte irréparable que je viens de » faire en la personne du Roi, mon seigneur et » neveu. Si quelque chose peut adoucir ma » juste et profonde douleur, c'est de la voir par- » tagée par ceux qui me sont chers à tant de » titres. La France perd un roi dont les heu- » reuses qualités que j'avais vu se développer » dans sa plus tendre enfance, annonçaient » qu'il serait le digne successeur du meilleur

avec différentes dépêches et dispositions relatives à l'armée. Parmi ces dernières se trouvait l'ordre du licenciement du corps des chevaliers-dragons de la Couronne, que le prince de Condé avait proposé au Roi, comme le seul moyen de mettre un terme à la dissention qui s'était élevée entre M. de Bussy, chef de ce corps et les chevaliers qui lui avaient su très-mauvais gré d'avoir entamé, sans les consulter, des négociations avec l'empire pour le faire passer à sa solde.

Les circonstances n'ayant pas permis au vicomte d'Ecquevilly d'accepter le commandement du régiment de cavalerie auquel le prince de Condé avait bien voulu le nommer, S. A. S. le donna au comte de Rurange, que le comte d'Astorg remplaça comme colonel d'un régiment de chasseurs.

Je fus chargé par S. A. S. de mettre à exécution l'ordre du Roi, relativement au licenciement des chevaliers-dragons de la Couronne, qui furent recréés sur-le-champ sous le nom de chevaliers de la Couronne. Leur formation fut absolument assimilée à celle des autres corps de cavalerie, et l'on profita de cette circonstance pour faire quelques changemens nécessaires dans la composition des officiers de

ce corps, dont le commandement fut donné au duc de Richelieu.

Le comte d'Artois, qui avait pris le titre de *Monsieur* depuis la mort du jeune roi, fit part au prince de Condé de la nouvelle détermination de l'Angleterre à son égard, et témoigna en même temps au duc de Bourbon le désir qu'il avait de le voir se réunir à lui.

Voici les deux lettres que, le 28, ces princes reçurent à ce sujet de Monsieur.

Lettre de Monsieur au prince de Condé.

« Enfin, mon cher cousin, c'est du positif » que je puis vous donner : la première des- » cente de M. de Puisaye a eu un plein succès, » et ce général m'a écrit pour me dire qu'il était » sûr de se maintenir, et que ma présence pour- » rait produire un effet utile et peut-être décisif. » J'ai reçu en même temps une lettre de lord » Grenville, qui m'annonce avec beaucoup de » grâce que le roi d'Angleterre m'envoie un » vaisseau et une frégate pour me porter à la » tête des royalistes.

» Dites-vous à vous-même, et dites en mon » nom à votre fidèle armée, que si je m'éloigne » d'elle c'est pour la mieux servir, et que c'est

» au centre du royaume où nous nous donnons » tous rendez-vous, etc. etc.

Lettre de Monsieur au duc de Bourbon.

« Je touche enfin, mon cher cousin, au mo» ment que je désirais avec tant d'ardeur; je » vous ai déjà communiqué ce que je souhaite » du fond de mon cœur, et je compte tant sur » votre amitié, que je ne mets pas en doute » votre résolution; j'ose même croire que vous » trouverez quelque douceur à être mon bras » droit et mon compagnon d'armes.

» Le gouvernement britannique est prévenu » de ce que je vous demande, et je ne doute » pas qu'il ne vous procure une frégate pour » votre passage; mais si, comme je l'espère, » vous partagez l'empressement que j'éprouve, » je vous invite à passer à Bremen, et le géné» ral Dundas vous procurera un bâtiment pour » vous porter tout de suite soit en Angleterre, » soit à Spithead, d'où vous me rejoindrez sans » délai. Adieu, adieu, mon bien cher cousin; » je regrette vivement de ne pouvoir pas faire » la traversée avec vous; mais jugez avec quelle » impatience je vais vous attendre, et avec quel » plaisir je vous renouvellerai, en vous em-

» brassant, l'assurance de ma vive et tendre » amitié.

» Ce 20 juillet. »

Le duc de Bourbon partit le 30, accompagné du marquis de Vibraye, du comte Auguste d'Auteuil, son écuyer, et de quatre aides-de-camp, pour se rendre à Bremen. Le prince, généralement chéri de l'armée, emporta ses regrets, et fut accompagné des vœux qu'elle formait pour son bonheur et pour sa gloire.

Un chasseur noble offrit l'hommage de ces sentimens au duc de Bourbon dans la pièce de vers suivante :

Adieux de l'armée à Monseigneur le duc de Bourbon.

Tu pars, il est donc vrai, prince aimable et chéri,
Et l'un de nos Bourbons va nous être ravi;
Nous ne te verrons plus, guidé par la victoire,
Présenter à nos mains les palmes de la gloire;
Tu veux nous condamner à gémir loin de toi....
Insensé, qu'ai-je dit? il va servir son roi;
Du frère de Louis seconder la vaillance,
Et montrer un héros aux rives de la France.
Que nous étions heureux! trois Condés à la fois
Donnaient un nouveau prix à nos moindres exploits;
Seuls nous la possédions cette famille auguste;
Sa gloire était la nôtre; ah! sans doute, il est juste

Que tous les bons Français jouissent à leur tour
De l'aspect des héros, objet de leur amour,
Nous n'en murmurons point; un prince magnanime
De nos cœurs attendris sait mériter l'estime,
Guider dans les combats ces guerriers fortunés,
Et retracer Bersthéim (1) à leurs yeux étonnés.
O Philippe! ô Bourbon! la France vous appelle;
Un peuple repentant et désormais fidèle,
Va bientôt rendre aux lis l'éclat qu'ils ont perdu,
Et réparer ses torts à force de vertu.
Nous qui dans cet espoir supportons votre absence,
Nous vous retrouverons au centre de la France;
Voilà des chevaliers le noble rendez-vous,
Nous saurons nous frayer un chemin jusqu'à vous.
Condé, Condé nous reste, et si le ciel propice
Laisse enfin par nos pleurs désarmer sa justice,
Nous vous verrons tous trois à la cour de Louis
Réunir des lauriers séparément cueillis.

Le duc de Berry communiqua, le 1er d'août, l'extrait suivant de la lettre qu'il avait reçue du duc d'Angoulême.

« Je suis parti le 11 pour me rendre au camp. » J'ai trouvé, à quatre lieues d'ici, le duc de » Choiseul à cheval, avec l'état-major de son » régiment et une escorte de cadets. J'ai été » chez mylord Cathcart, qui m'a mené au camp, » où j'ai été reçu aux cris redoublés de *vive le*

(1) Affaire du 2 décembre 1793, où le duc de Bourbon fut blessé.

» *Roi! vive Monsieur!* et sauf le respect, *vive*
» *moi! vive Cathcart! vive le duc de Choi-*
» *seul! vive l'embarquement!* L'enthousiasme
» était au comble, et je t'assure que jamais scène
» ne m'a plus vivement touché et ne m'a fait
» plus de plaisir. C'est un jour qui ne sortira
» jamais ni de ma mémoire, ni de mon cœur.
» Le 15, mon père est arrivé à sept heures et
» a passé en revue les vingt-cinq escadrons, qui
» lui ont rendu tous les honneurs. Lord Cath-
» cart était à la tête, le sabre à la main. Il y
» avait en tout deux mille cinq cents chevaux,
» formés par quatre escadrons de chevau-lé-
» gers; quatre escadrons des hussards de Choi-
» seul, quatre escadrons des hussards de Rohan,
» deux des hulans britanniques, quatre des
» hussards de Salm et trois des hussards de
» Hompesch. Lord Cathcart a formé en colonne
» serrée les trois régimens de Choiseul, de Ro-
» han, et des hulans britanniques qui devaient
» s'embarquer, et alors il les a présentés à mon
» père en disant: *J'ai l'honneur de présenter*
» *à Monsieur les trois corps qui ont le bon-*
» *heur de suivre ses pas; je ne regrette que de*
» *ne pouvoir les accompagner.* Mon père alors
» leur adressant la parole, a dit: *Messieurs, le*
» *général anglais a la grâce de vous remer-*

» *bler pour que je vous annonce que S. M. B.* » *veut bien permettre que vous vous embar-* » *quiez avec moi pour suivre le chemin de* » *l'honneur.* A ces mots l'air a retenti des cris » de *vive le Roi! vive Monsieur!* Les trois » colonels duc de Choiseul, prince de Rohan, » et comte Louis de Boullé, ont tiré leurs sa- » bres, l'ont fait mettre à la main à leurs régi- » mens et leur ont dit: *Jurez que vous serez* » *fidèles à Dieu, au Roi, et que vous suivrez* » *Monsieur partout;* ils ont crié: *Oui, nous* » *le jurons.*

» Je n'ai jamais rien vu, mon cher ami, » d'aussi touchant que ce moment-là. Depuis » cet instant jusqu'à la fin de la manœuvre, les » cris de *vive le Roi!* n'ont pas cessé.

» Mon père, après avoir dîné chez lord Cath- » cart, a remonté en voiture à huit heures. Les » hussards ont dételé les chevaux et ont traîné » la voiture jusqu'à l'extrémité du camp.

» Quand j'ai été prêt à partir, les hussards » ont entouré mon cheval, m'ont chanté des » chansons et sont venus avec des verres pour » boire à ma santé. J'en ai demandé un, et j'ai » bu à la santé du Roi et à celle des hussards.

» Les hussards de Salm qui ne s'embarquent » point sont venus me demander à entrer dans

» Choiseul pour suivre mon père, ou du moins » qu'on échangeât les Français qui étaient dans » Salm, contre les Allemands qui sont dans » Choiseul.

» Voilà, mon cher ami, le récit de mon petit » voyage, qui m'a fait un plaisir que je ne puis » t'exprimer. J'ai vu des vrais Français qui ont » été parfaits pour nous. »

Le duc d'Angoulême ajoutait que M. de Puisaye avait écrit à Monsieur, en date du 3 juillet, qu'il avait débarqué heureusement avec deux mille hommes; qu'il en avait déjà quinze mille sous les armes, et qu'il pouvait assurer à Monsieur que, quelque diligence qu'il fasse, il trouverait à son arrivée une armée formidable. Monsieur devait s'embarquer sur *le Jupiter*, vaisseau de 74, plus une frégate pour le convoyer; et le roi d'Angleterre, disait-on, envoyait son régiment des gardes pour l'escorter.

Le général autrichien comte de Bellegarde arriva le 5, de Vienne, au quartier-général du prince de Condé, à qui il vint annoncer que l'empereur ayant formé deux armées de toutes les troupes que le maréchal de Clerfayt réunissait sous ses ordres, avait donné le commandement de celle du Haut-Rhin au comte

de Wurmser, lequel devait arriver peu de jours après à Fribourg, où il établissait son quartier-général.

Les remontes et les recrues nous arrivaient successivement; mais le travail, pour ce dernier objet, éprouvait de grands obstacles, tant de la part des Suisses que de celle des Autrichiens, dont le peu d'intérêt pour nous se manifestait dans toutes les circonstances.

Plusieurs capitulations furent passées dans le courant de ce mois, pour la levée de différens corps. Le prince d'Hohenlohe en fit une pour un régiment de deux bataillons de huit cents hommes chacun, qu'il s'engagea de fournir dans un assez court délai.

Le vicomte de Carneville, qui avait un corps au service de l'empereur, s'engagea également à la levée d'un escadron de hussards.

Le commandeur de Fargues obtint aussi l'agrément du prince de Condé et les secours de l'Angleterre pour la levée de six cents dragons que le grand-maître de Malte avait promis de lui fournir; mais des considérations politiques ayant apporté quelque changement à ces dispositions, ce régiment se trouva réduit à un escadron de deux cents hommes qui fut sur pied quelques mois après.

Le grand-maître (de Rohan) qui désirait extrêmement la levée de ce corps, ayant voulu me témoigner sa satisfaction sur le zèle que j'avais mis à seconder ses vues, m'envoya une croix d'honneur de commandeur de son ordre.

Le prince de Condé fit connaître le 16 à son armée le manifeste que le Roi venait de faire paraître, et où se trouvaient consignés les sentimens de bonté et de clémence dont S. M. était animée.

L'arrivée successive de plusieurs régimens autrichiens dans la partie du Haut-Rhin que nous occupions, donna lieu de présumer qu'une opération prochaine, sur ce point, était projetée.

Le vicomte d'Agoult, aide-major des gardes-du-corps, arrivant le 22 de Vérone, apporta au prince de Condé une lettre du Roi, qui lui témoignait (les circonstances ne lui permettant pas encore de pouvoir rassembler le corps de ses gardes) le désir d'en voir au moins réunir les individus. En conséquence, S. A. régla que tous les gardes-du-corps qui se trouvaient à son armée, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, et que tous ceux qui ayant servi dans ce corps avant la révolution, désiraient le joindre, seraient réunis et composeraient un régiment sous le nom de second régiment de

cavalerie noble, dont la formation, la discipline, la police et le traitement seraient établis conformément aux principes adoptés pour les autres corps de noblesse à cheval, sans pouvoir jamais prétendre à aucun des priviléges précédemment accordés aux corps de la maison du Roi. Le marquis de Monspey, ancien lieutenant des gardes-du-corps, fut nommé colonel de ce régiment, dont tous les emplois furent également donnés à des officiers des gardes-du-corps.

Le comte de Wurmser et son état-major arrivèrent le 23 à Fribourg, où le quartier-général autrichien fut établi.

Le prince de Condé alla le 24 à Fribourg faire une visite au comte de Wurmser.

Les princes se rendirent le 25 au camp pour y entendre la messe qui fut célébrée à l'occasion de la fête de Saint-Louis, et S. A. S. reçut à la tête du camp les grand-croix, commandeurs et chevaliers de Saint-Louis, dont S. M. lui avait envoyé, peu de jours avant, la nomination suivante :

Grand-croix.

MM. le comte de Wall, lieutenant-général ; le comte de Mazancourt, le comte de Vioménil, le comte de Béthisy, maréchaux-de-camp.

Ces deux derniers avaient quitté l'armée de Monsei-

gneur depuis la campagne de 1793; mais il ne s'en était pas moins occupé de leur procurer les grâces qu'ils avaient méritées par la distinction de leurs services.

Commandeurs.

MM. le comte de Mellet, de Manson, de Salgues, le chevalier d'Aigremont, le marquis de Vauborel, le baron de Fumel, maréchaux-de-camp.

Ce dernier avait également quitté l'armée.

Il y eut d'ailleurs cent vingt nouveaux chevaliers reçus, à la tête desquels se trouvait le duc de Berry.

Le comte de Wurmser accompagné du comte de Dietrichstein, que le baron de Thugut, alors ministre tout-puissant, chargeait de toutes les commissions de confiance, se rendit, le 13 de septembre, à Mulheim, pour y faire sa cour aux princes. Son armée, forte d'environ cinquante mille hommes qui occupaient la rive droite du Rhin, depuis Rastadt jusqu'à Bâle, se trouvait particulièrement concentrée dans les environs de Fribourg. Deux camps formés de quinze à dix-huit mille hommes chacun, étaient établis l'un aux portes de cette ville, et l'autre à trois lieues plus haut, près de Grotzingen.

Un corps d'armée républicaine se rassemblant sur la gauche du Rhin vis-à-vis Manheim, Le comte de Wurmser fit mettre quelques ré-

gimens en monvement pour se porter dans cette partie.

Les princes se rendirent le 18 à Fribourg, où j'eus l'honneur de les accompagner pour dîner chez le comte de Wurmser. Nous y apprîmes que les républicains avaient passé le Rhin vers Dusseldorff, et que Manheim était menacé d'un bombardement prochain, s'il ne se rendait pas à la sommation dont on attendait chaque jour la nouvelle.

Le comte de Wurmser ayant appris, le 23, que Manheim s'était rendu à la première sommation, par l'effet de la trahison du ministre baron d'Obendorff et des généraux palatins qui étaient depuis long-temps en intelligence avec les chefs de l'armée républicaine, partit, avec vingt-cinq mille hommes pour s'opposer à des progrès ultérieurs. Il établit pour quelques jours son quartier-général à Offenbourg, et envoya, par une marche forcée, des renforts au général Quasdanowich, qui avait pris une position défensive à Heidelberg.

En conséquence, de l'ordre adressé par le comte de Wurmser au prince de Condé, les gros équipages de l'armée de S. A. S. partirent le 25 pour se rendre à Stockach, à quelques lieues de Constance, où les dépôts des

différens corps furent également placés.

Le comte de Wurmser envoya le 26, au quartier-général du prince de Condé, un officier chargé de lui porter les détails d'un avantage considérable que le général Quasdanowich avait remporté sur les deux rives du Necker; quoique la force des républicains fût infiniment supérieure, l'affaire était restée indécise.

L'ennemi ayant fait, le 24, une attaque générale sur la position du général Quasdanowich, avait été battu et repoussé jusqu'à Manheim. Le général Dufour avait été fait prisonnier, mille hommes avaient été tués, et un plus grand nombre pris. Les Autrichiens s'étaient aussi emparés de dix pièces de canon et d'une grande quantité de charriots, de munitions et de chevaux. Cet avantage devenait d'autant plus essentiel que si la position d'Heidelberg eût été forcée, l'ennemi n'aurait plus trouvé d'obstacle pour se porter à Heibron et sur tous les magasins de l'armée autrichienne, à une partie de laquelle il aurait même pu couper la retraite.

Le comte d'Avaray, qui avait aidé et accompagné le Roi (alors MONSIEUR) dans sa fuite de Paris, en 1791, et qui, depuis cette époque,

jouissait auprès de ce prince de la plus haute faveur, arriva le 29 à Mulheim, chargé de différentes commissions de S. M. pour le prince de Condé.

Le comte de Wurmser partit le 1er octobre d'Offenbourg pour Heidelberg, où il établit son quartier-général.

L'armée du prince de Condé éprouvait depuis quelque temps des difficultés pour les subsistances, qui augmentaient chaque jour; les magasins autrichiens étaient absolument vides, et on ne pouvait suppléer à cette pénurie de fourrages, que par la livraison de ceux qu'il fallait exiger des habitans, et quoiqu'ils ne fussent fournis qu'en payant, cette mesure forcée par les circonstances excitait dans le pays un mécontentement général : elle ajoutait encore aux mauvaises dispositions des habitans à notre égard. Le dénuement des magasins fut tel, pendant quelque temps, que l'on fut obligé de mettre les chevaux de la cavalerie en pâture.

Le prince de Condé fut informé, le 15, des grands avantages que le maréchal de Clerfayt avait remportés sur l'armée républicaine. Ce général qui, sur la nouvelle du passage de l'ennemi à Dusseldorff s'était porté au-devant de lui jusqu'à la Lahn, avait successivement aban-

donné les différentes positions indiquées par la nature du terrain pour en venir prendre une derrière le Mein, et opérer la jonction de son armée avec celle du comte de Wurmser. Les républicains s'étant avancés jusqu'à Francfort, et ayant investi Mayence sur la rive droite du Rhin, ainsi qu'il l'était depuis long-temps sur la gauche, paraissaient assurés de prendre des quartiers d'hiver dans cette position, lorsque le comte de Clerfayt, qui avait posté un corps considérable sur leur aile gauche pour les tourner, fit passer le Mein à plusieurs colonnes et attaqua à l'improviste les républicains qui, ayant été surpris, n'opposèrent qu'une faible résistance. Leur corps principal d'armée ayant eu le temps de gagner les montagnes, fit sa retraite en assez bon ordre, mais la déroute de l'arrière-garde fut complète, et l'armée autrichienne fit un grand nombre de prisonniers, elle s'empara aussi d'une quantité immense de canons, de charriots, de munitions et de bagages.

Le prince de Condé reçut, le 21, la nouvelle d'un avantage du comte de Wurmser, près Manheim; les républicains hasardant de faire une sortie, avaient été complétement battus, et avaient perdu quinze cents hommes tués ou

pris, parmi lesquels se trouvait un de leurs généraux, avec trois pièces de canon.

La marche de quelques troupes autrichiennes qui remontaient le Rhin et d'autres dispositions, telles qu'un travail assidu à des fascines, des madriers, etc. donnaient lieu de croire que le général comte de Mélas, qui commandait sur le Haut-Rhin, opérerait bientôt, par un passage de ce fleuve, une diversion utile et dont le succès devait être d'autant moins douteux que les forces républicaines, en Haute-Alsace, se bornaient à sept à huit mille hommes depuis Huningue jusqu'à Strasbourg.

Le duc de Richelieu qui se trouvait en Russie, ayant témoigné au prince de Condé sa reconnaissance sur le choix qu'il avait bien voulu faire de lui pour le commandement des chevaliers de la Couronne, et ses regrets de ne pouvoir accepter cette faveur, étant enchaîné au service de Russie par les bontés de l'impératrice, S. A. nomma, le 27, pour chef de ce corps distingué le comte d'Harcourt.

Le comte de Wurmser informa, le 1^er^ de novembre, le prince de Condé de la victoire signalée qu'avait remportée le comte de Clerfayt près Mayence. Ce général ayant repoussé les républicains jusqu'au-delà de la Lahn, où il avait

laissé au prince de Wurtemberg le commandement d'un corps d'armée, avait rétrogradé avec une partie de ses troupes vers Mayence: il attaqua pendant la nuit les retranchemens formidables dont, depuis un an, les républicains avaient entouré cette ville. Tous avaient été emportés successivement par les Autrichiens qui avaient pris une quantité prodigieuse de canons et de munitions. Le comte de Wurmser ayant attaqué au même moment l'armée républicaine qui occupait encore les dehors de Manheim, l'avait battue, repoussée dans la place, et était parvenu, à la faveur de l'affaire qu'il avait engagée, à établir la première parallèle à une distance assez rapprochée de la ville pour le mettre à portée d'accélérer les travaux du siége.

La conduite des Anglais à notre égard ne conserva pas long-temps le caractère de générosité qu'ils avaient montré dans le premier moment, le colonel Crauffurd ayant annoncé, le 2, au prince de Condé, qu'il avait reçu des ordres de son gouvernement pour réduire à moitié, à dater de ce moment, les appointemens des officiers de tout grade de son corps. La solde seule fut exceptée de cette réduction.

Le prince de Condé recevait chaque jour de

nouveaux détails sur les avantages successifs du maréchal de Clerfayt qui, après s'être emparé des hauteurs d'Oppenheim, continuait de marcher vers Manheim sur la rive gauche du Rhin.

Nous apprîmes, le 10, que le maréchal de Clerfayt, à qui le comte de Wurmser avait envoyé un renfort de vingt-cinq mille hommes sous les ordres du comte de la Tour, avait encore complétement battu les républicains près de Frankendahl, et qu'à la suite de cet avantage, le fort du Rhin qui se trouvait sur la rive opposée à Manheim avait été occupé par les Autrichiens. La ville étant alors entièrement investie, les travaux du siége furent poussés avec la plus grande activité.

Le prince de Condé reçut, le 24, une note officielle du comte de Wurmser, portant que la ville de Manheim avait demandé à capituler dans la nuit du 21 au 22, et que les troupes impériales avaient occupé dans la matinée suivante les ouvrages extérieurs; que la garnison forte de huit à dix mille hommes s'était rendue prisonnière de guerre, et avait déposé ses armes sur le glacis. Près de trois cents bouches à feu avaient été trouvées dans la place, qui avait souffert assez considérablement par le bombar-

dement, la plupart des maisons ayant été endommagées, et plusieurs bâtimens principaux, tels que la salle d'opéra, une partie de la résidence de l'électeur, l'église réformée, etc., entièrement brûlés. Ce fut pendant le siége de Manheim que se distingua particulièrement et de la manière la plus brillante le comte de Fresnel, qui ayant passé comme colonel en second du régiment de hussards de Saxe à l'armée des princes, puis au service d'Autriche lors de son licenciement, avait obtenu le grade de général-major. Ses talens militaires et des actions multipliées l'ont élevé depuis aux premiers grades de l'armée autrichienne, ayant même commandé en chef l'armée austro-bavaroise à Hanau en 1813, après la blessure qui mit son général, le comte de Wrede, hors de combat.

Les changemens survenus dans les circonstances avaient déterminé depuis quelque temps le gouvernement anglais à ordonner le licenciement des régimens qu'il avait levés l'année précédente, dans le projet sans doute d'en former le noyau d'une armée royale à la Vendée, puisqu'ils portaient la cocarde blanche et les armes du Roi de France sur leurs drapeaux. Ces régimens étaient au nombre de sept; mais

ceux commandés par le duc de Mortemart et le duc de Castries, s'étant trouvés être les plus nombreux, avaient été envoyés à Stade pour y être embarqués sans que leur destination fût connue. Les cinq autres, commandés par le duc de Laval, le prince de Broglie, le comte de Vioménil, le marquis d'Autichamp et le comte de Bethisy, avaient été envoyés en Souabe et dans les environs de Constance, où leur licenciement avait été opéré. Les individus de ces corps très-nombreux en officiers et fort peu en soldats, ayant eu la liberté de prendre le parti qu'ils jugeraient à propos, et ayant été invités à choisir celui de joindre l'armée de Condé, la plupart des officiers et une partie des soldats s'y rendirent successivement, et furent distribués dans les différens corps nobles et soldés. Ceux qu'un intérêt pécuniaire avait déterminés étaient entrés dans un bataillon que le commissaire britannique avait formé des débris de ces corps, et auquel il était donné des appointemens très-considérables. Ce corps était destiné à passer en Corse.

Ce fut à cette époque que le comte de Vioménil et le comte de Bethisy vinrent reprendre du service au corps de Condé.

Au moment où toutes les dispositions pré-

paratoires paraissaient annoncer que nous passerions le Rhin sur le front de notre position, pour entrer en Haute-Alsace, le prince de Condé reçut, le 28, ordre du comte de Wurmser de mettre son corps en mouvement le 1er décembre, pour se porter dans les environs de Manheim et y passer le Rhin, afin, disait le comte de Wurmser, de mettre S. A. S. plus à portée d'augmenter son armée, en profitant de la désertion déjà considérable des troupes républicaines, que cette circonstance provoquerait encore. Le prince de Condé, qui avait de grandes raisons d'espérer que son entrée en Haute-Alsace déterminerait un mouvement en sa faveur, surtout en Franche-Comté, où le nombre des mécontens, correspondans avec ceux de Lyon, s'accroissait chaque jour, fut fort peiné du changement subit qu'éprouvait un plan sur lequel il avait été consulté, et dont on ne lui avait pas laissé prévoir le dérangement. La distance du Haut-Rhin où le portait cette nouvelle destination, le contrariait, d'ailleurs, sous un rapport secret que j'expliquerai plus bas.

Nous apprîmes, le 30, que l'armée du maréchal de Clerfayt ayant occupé Kaiserslautern et Deux-Ponts, allait être remplacée dans cette

position par une partie de celle du comte de Wurmser, et que le feld-maréchal, informé d'un rassemblement de forces républicaines assez considérables dans les environs de Trèves, allait marcher vers sa droite pour s'opposer à leurs progrès, et faire ensorte de les repousser au-delà de la Moselle, sur laquelle il paraissait être dans l'intention de prendre ses quartiers d'hiver.

Le prince de Condé ayant déterminé que son corps marcherait sur trois colonnes, la première, sous les ordres du comte de Lanans, maréchal-de-camp, commandant l'avant-garde, se mit en mouvement le 1^er^ décembre. Le jour du départ de la seconde, commandée par le comte de Mazancourt, maréchal-de-camp, avec laquelle devaient marcher les princes et le quartier-général, fut fixé au 3; et la troisième, aux ordres du lieutenant-général comte de Wall, eut celui de partir le 5.

Les princes et le quartier-général partirent de Mulheim pour se rendre à Wisloch, à cinq lieues de Manheim, conformément à l'ordre de marche ci-après, qui fut le même pour les trois colonnes.

Le 3, à Grotzingen; le 4, à Eichstetten; le 5; à Kentzingen; le 6, séjour; le 7, à Friesenheim;

le 8, à Appenwihr; le 9, à Buhl; le 10, séjour; le 11, à Kuppenheim; le 12, à Ettlingen; le 13, à Bruchsal; le 14, séjour; le 15, à Wisloch.

Le prince de Condé arrivé la veille à Bühl, reçut, le 10, ordre du comte de Wurmser de s'y arrêter jusqu'à nouvel avis de sa part, et de suspendre la marche de ses troupes, fesant rester les différentes colonnes dans les cantonnemens que chacune d'elles occupait pour le moment.

Le comte de Wurmser n'ayant point informé le prince de Condé des motifs qui avaient déterminé la suspension de sa marche, le feu d'artillerie et de mousqueterie que nous entendions le 12, de l'autre côté du Rhin, donna lieu de croire que notre destination ultérieure était soumise au résultat des événemens que chaque jour fesait éclore.

L'armée républicaine occupait les lignes de la Queich, ayant sa droite appuyée à Germesheim, et la gauche à Landau. Un corps de vingt-cinq mille hommes de l'armée du comte de Wurmser avait pris une position en avant de Spire, qu'il était bien difficile de conserver long-temps, les républicains, couverts par leurs places, l'attaquant presque tous les jours.

Le maréchal de Clerfayt ayant battu l'ennemi près de Kreutznach, continuait de le pousser vers la Moselle, sur laquelle il devenait vraisemblable que le général autrichien voulait établir ses quartiers d'hiver, s'il parvenait à se rendre maître de Trèves et de Coblentz. La position que devait occuper l'armée de Wurmser dépendant de celle que pourrait prendre le maréchal de Clerfayt, il fut décidé que la suspension de notre marche aurait son effet jusqu'au moment où l'emplacement général de l'armée impériale serait absolument déterminé.

C'est ici le moment de développer les motifs de la contrariété que le mouvement ordonné avait fait éprouver au prince de Condé, et ceux qui lui rendirent fort agréable la station qu'on lui faisait faire à Bühl, qui même, par son voisinage de Strasbourg, devenait, d'après de nouvelles circonstances, plus convenable à ses vues secrètes.

Le général républicain Pichegru, commandant de l'armée du Haut-Rhin, le même dont il a été déjà fait mention, et qui avait toujours cherché les moyens d'être utile à la cause du Roi, avait eu pendant l'été son quartier-général à Huningue; il avait profité de son rappro-

chement avec le prince de Condé, qui occupant Mulheim, n'était presque séparé de lui que par le Rhin pour entrer en négociation. Son premier soin fut de faire connaître au prince le désir et l'intention où il était de lui donner des preuves de son zèle pour le rétablissement de la monarchie. Une correspondance suivie avait eu lieu pendant l'été ; des émissaires respectifs en étaient porteurs. Un des intermédiaires les plus affidés était Montgaillard, dont le dévouement pour le Roi et pour sa famille paraissait à cette époque n'avoir pas de bornes.

Pichegru, dont le plan était de faire renaître dans son armée les sentimens royalistes qui l'animaient lui-même, avait depuis plusieurs mois modéré l'impatience du prince de Condé, en lui mandant qu'il ne voulait pas faire le second tome de La Fayette et de Dumourier, ni rien hasarder sans avoir la certitude du succès. Il se trouvait alors à Strasbourg, et la position du prince de Condé et de son corps à Bühl présentant la chance la plus favorable, Pichegru lui fit savoir qu'il était assuré du succès de son plan, lequel consistait dans les points suivans : faire passer le Rhin au prince de Condé et à son corps, le joindre à l'armée républicaine, qui aurait arboré la cocarde blan-

che, proclamé le Roi, et marché sur Paris sous les ordres du prince de Condé, dont le corps eût formé l'avant-garde de l'armée. Pichegru offrait ses principaux généraux comme ôtages, pour prévenir toute espèce de méfiance sur la pureté de ses intentions ; mais la condition *sine qua non* était qu'aucun autrichien ne passerait le Rhin ni ne mettrait le pied sur le territoire français.

Nous étions trop familiarisés avec l'indifférence des Autrichiens; celle qu'ils témoignaient sur le retour de notre souverain légitime, nous était trop connue pour que le prince de Condé ne conçût pas quelques inquiétudes sur le parti qu'ils prendraient dans cette circonstance si décisive; son incertitude à cet égard ne tarda pas à être fixée; le comte de Wurmser, à qui il communiqua le plan en question, s'étant absolument refusé, d'après les intentions très-prononcées de sa cour, au passage du Rhin que le prince de Condé ne pouvait opérer sans son autorisation (notre faible corps se trouvant enclavé dans l'armée autrichienne), et n'ayant voulu y consentir que dans le cas où Strasbourg serait livré à l'empereur qui y tiendrait garnison, ainsi que dans quelques autres places de l'Alsace, telles que Neufbrisack et Huningue.

Telle fut l'issue d'une négociation dont le succès eût probablement, en rétablissant le Roi sur son trône, terminé une révolution dont les suites ont renversé celui de plusieurs monarques, et ébranlé les autres.

Les torrens de sang qui ont été versés retomberont sans doute un jour sur la tête des conseillers perfides qui ont égaré et trompé les souverains dans des circonstances d'où le salut et le sort de l'Europe dépendaient.

C'est à cette époque qu'on peut rapporter les soupçons qui commencèrent à s'élever près du gouvernement français sur le compte de Pichegru, et qui ont amené successivement sa déportation à la Guiane, et sa fin déplorable à Paris.

Le prince de Condé, profondément affecté du triste résultat d'une négociation qui aurait pu et dû en avoir un si satisfaisant, se rendit le 23 à Manheim pour y voir le comte de Wurmser, et pour fixer, s'il était possible, son incertitude sur la destination ultérieure de son corps.

S. A. S. revint le 26 de Manheim, y ayant appris que ses troupes conserveraient la position où elles se trouvaient, se concentrant dans les environs de Bühl où le quartier-général fut fixé.

Il arrivait chaque jour, à l'armée, des transports considérables de recrues, dont la plupart sortaient des régimens de Rohan et de Salm, l'Angleterre venant de licencier le dernier, et l'autre ayant éprouvé une désertion prodigieuse d'après le parti qu'avait pris le gouvernement de démonter les hussards et de les embarquer ensuite pour les Isles.

L'arrivée d'un assez grand nombre de déserteurs de l'armée républicaine nous prouva le bon effet qu'y avait produit la proclamation suivante que le prince de Condé y avait fait répandre.

Avis aux bons Français.

« Les bons Français repentans de leurs erreurs ou honteux de servir plus long-temps » sous les drapeaux de la rébellion, sont prévenus,

» Que le prince de Condé, commandant le » corps des Français fidèles à leur Dieu, à leur » Roi et à l'honneur, les recevra dans ses troupes: ils y seront bien et honorablement traités, il en a présentement les moyens. Les » officiers qui voudront se venir joindre à lui, » seront bien accueillis: ils conserveront même

» leurs grades, s'ils se réunissent à lui avec un » nombre d'hommes un peu considérable.

» Ceux qui voudront passer pour se réunir » au prince de Condé trouveront à Gentzheim, » près Mayence, à Rheinfeld et sur les fron- » tières, des commisaires fidèles qui pourvoi- » ront à leurs besoins, et leur faciliteront les » moyens de se rendre aux lieux indiqués pour » les rassemblemens. »

Le prince de Condé reçut, le 29, la nouvelle de l'armistice qui venait d'être conclu entre les généraux autrichiens et républicains, lesquels étaient convenus de ne recommencer aucune hostilité qu'après s'être avertis réciproquement dix jours d'avance. Les armées respectives ayant pris leurs quartiers d'hiver dans la position où elles se trouvaient, le maréchal de Clerfayt profita d'un congé qu'il avait demandé pour se rendre à Vienne, et pour prendre quelque repos dont il avait le plus grand besoin.

Le comte de Wurmser qui venait d'être nommé feld-maréchal à l'occasion de la prise de Manheim, établit son quartier-général dans cette ville.

Les grands succès qu'avaient obtenus les ar-

mées autrichiennes avaient pu faire espérer que la campagne ne se terminerait pas aussi subitement, et que le cabinet de Vienne profiterait de l'ardeur des troupes et de l'avantage que leur donnait le découragement des républicains; mais la politique en ordonna sans doute autrement, puisqu'une trève que les circonstances rendaient si peu vraisemblable, prit la place de la campagne d'hiver à laquelle on avait lieu de s'attendre.

FIN DU TOME II.

TABLE.

Pages.

Introduction, 1

1789.

Les princes sortent du royaume, 2
Le prince de Conty y rentre, 3
Le comte d'Artois, ses enfans, le prince de Condé et les siens se réunissent à Turin, 4
Ils y forment le projet d'une contre-révolution, 5

1790.

Dispositions à cet effet, 6
Projet sur Lyon manqué, *ibid.*
Mesures mal concertées, 7
Provocation à l'émigration, 8

1791.

Le comte d'Artois a une entrevue à Mantoue avec l'empereur Léopold, 9
Les princes quittent Turin. Le comte d'Artois se rend à Coblentz, et laisse ses enfans chez le roi de Sardaigne, leur grand-père, 10
Le prince de Condé et ses enfans se rendent à Worms, *ibid.*
Evasion du Roi qui est arrêté à Varennes, *ibid.*
Emigration de la majorité des officiers de l'armée, 11
Ils se rassemblent en partie à Coblentz où Monsieur, frère du Roi, et Madame, partis de Paris en même temps que S. M., étaient arrivés, et en partie à Worms, 12
Des compagnies d'officiers et de gentilshommes émigrés sont formées à Ath, Coblentz et Worms, 13
Le chevalier de Buzelot, venu avec le dessein d'assassiner le prince de Condé, est décou-

Pages.
vert, arrêté, et enfermé dans la forteresse de Kœnigstein, 14
Les corps de l'ancienne maison du Roi sont organisés à Coblentz, 15
Levée de nouveaux corps, 16
Voyage du comte d'Artois à Vienne, 17
Il se rend avec l'empereur à Pilnitz, près de Dresde, où se trouve le roi de Prusse, *ibid.*
Il résulte de cette conférence une déclaration insignifiante, *ibid.*

1792.

Préparatifs de guerre de la cour de Vienne, 18
Mort de l'empereur Léopold, *ibid.*
François II, son fils, qui lui succède, donne une nouvelle activité aux préparatifs, 19
Préparatifs de guerre du roi de Prusse, *ibid.*
Secours pécuniaires accordés aux princes par l'impératrice de Russie, 20
Les princes sont autorisés ouvertement à former une armée, *ibid.*
Intrigues à Coblentz, 21
Exaltation de la noblesse émigrée, *ibid.*
L'auteur de ce journal joint le prince de Condé à Binghen où son corps commençait à se former, 22
Les troupes autrichiennes et prussiennes arrivent sur le Rhin, 25
L'empereur et le roi de Prusse se trouvent ensemble à Mayence, *ibid.*
Couronnement de l'empereur François II à Francfort, *ibid.*
Premières hostilités dans les Pays-Bas, *ibid.*
Cour brillante de l'électeur de Mayence, 26
L'armée des princes forme trois corps, *ibid.*
Le corps du prince de Condé est destiné pour le Brisgaw, 27
Le roi de Prusse se rend à Coblentz, les princes frères du Roi à Binghen, et le prince de Condé à Kreutznach, *ibid.*

Pages.
Formation et composition du corps de Condé, 28
Il se met en marche le 1er août, 32
Il se porte devant Landau, *ibid.*
Le général autrichien prince d'Hohenlohe se refuse à une proposition du prince de Condé, 35
Le corps continue sa marche vers le Brisgaw, 36
Le prince de Condé s'arrête chez le margrave de Baden à Carlsruhe, *ibid.*
Le corps fait un séjour de trois semaines à Bühl, 37
Il se remet en marche le 5 septembre, et se porte aux environs de Fribourg, 38
Dispositions pour un passage du Rhin, *ibid.*
Elles sont annulées par la retraite de l'armée du centre, 39
Le corps prend des cantonnemens vers Offenbourg, *ibid.*
Il prend ses quartiers d'hiver à Willingen, 40
L'empereur soutient le corps de Condé, 41
Le duc de Bourbon, le duc d'Enghien et la princesse Louise de Condé rejoignent le prince de Condé, *ibid.*
Lettre du prince de Condé aux gentilshommes, 42

1793.

L'impératrice de Russie offre un asile dans ses Etats au prince de Condé et à son corps, et lui envoie des secours pour l'y conduire, 43
Meurtre de Louis XVI, 46
Le prince de Condé fait faire un service pour le Roi; discours qu'il y prononce, *ibid.*
Le licenciement paraît vraisemblable; il est annoncé au prince de Condé par le comte de Wallis, 48
Consternation générale, 49
L'empereur ayant égard aux représentations du prince de Condé conserve son corps à sa solde, et le destine à servir sur le Haut-Rhin à l'armée du général Wurmser, *ibid.*

Pages.

Instruction du prince de Condé pour le comte d'Ecquevilly qu'il avait envoyé à Francfort près le roi de Prusse, 50
Lettre du prince de Condé qui rappelle le comte d'Ecquevilly, 54
Le prince de Condé va voir le comte de Wurmser à Heidelberg, 55
Le corps part de Willingen le 27 mars, *ibid.*
Entrevue du prince de Condé et du duc de Wurtemberg, 56
Le corps passe le Rhin près de Philisbourg, 58
Le comte de Wurmser, qui avait son quartier-général à Spire, le voit défiler, et est salué par le prince de Condé, 59
Le corps reçoit la formation autrichienne, 60
Le prince de Condé reçoit de l'impératrice de Russie la permission d'employer aux frais de la campagne les fonds qu'elle avait destinés à le conduire en Russie, 66
Tableau du corps de Condé à cette époque, *ibid.*
Il est cantonné en avant de Spire, 68
Le roi de Prusse dîne chez le prince de Condé à Germesheim, *ibid.*
Il donne au prince de Condé huit pièces de canon, 69
Affaire d'avant-postes le 17 mai, 71
Le régiment de Rohan passe à la solde de l'Empire, 77
Le corps se retranche sur la ligne de Germesheim, 78
Eloignement du général Wurmser pour les Prussiens, 79
Egards des soldats hongrois pour les gentilshommes, 80
Réjouissance pour le gain de la bataille de Famars, 84
Le prince de Condé va dîner chez le duc de Brunswick à Edekoffen, *ibid.*
Le prince de Condé envoie l'auteur de ce journal près le roi de Prusse au siége de Mayence, 85
Le général Mezzaros fait une reconnaissance, 86

Pages.

Réjouissance et *Te Deum* pour la reddition de Condé, 90
Action brillante d'un détachement de gentilshommes à Zeiskam, 91
Les ennemis tentent en vain de secourir Mayence, 93
Capitulation de Mayence le 23 juillet, 96
Le prince de Condé envoie de nouveau le comte d'Ecquevilly près du roi de Prusse, 97
Lettres du Régent et du comte d'Artois au prince de Condé, 104
Etat de l'armée autrichienne au mois de juillet, 107
Réjouissance pour la reddition de Valenciennes, 109
Affaire d'avant-postes à Rheinzabern, 110
Un aide-de-camp du général autrichien prince de Furstenberg, déserte à l'ennemi, 114
L'armée se porte sur cinq colonnes vers Wissembourg, 115
L'ennemi se retire et éprouve un échec devant Lauterbourg, 120
Le corps de Condé campe à Barbelroth, 138
Le vieux général Wurmser est mal entouré, 141
Dissenteries dans l'armée, 143
Expédition de Bodenthal, 145
Petites affaires journalières, 154
Lettres du régent et du comte d'Artois, 162
Arrivée à l'armée du comte de Ferraris, vice-président du conseil de guerre, 163
Plan d'opérations pour l'attaque des lignes de Wissembourg, 164
Vaine attaque de l'ennemi le 19 septembre, 165
Réjouissance pour la reddition du Quesnoy, 170
Le roi de Prusse rejoint son armée dans le duché de Deux-Ponts, 174
Avantages des Prussiens près de Bitche, 175
Le roi de Prusse quitte son armée pour se rendre en Pologne, 176
Le comte de Ferraris retourne à Vienne, 177
Ordre préparatoire pour l'attaque des lignes, 179

Pages.

Attaque et prise des lignes de Wissembourg, 181
Les princes entrent à Wissembourg, 197
Te Deum et messe solennelle au camp, 201
Entrée des princes à Haguenau, 203
Transport de joie des habitans, 204
Affaire de Brumpt, 208
Affaires journalières et insignifiantes, 209
Stagnation des Prussiens, 213
Service au camp pour la mort de la reine, 214
Lettres du Régent et du comte d'Artois au prince de Condé sur la mort de la reine, 221
Investissement de Landau par les Prussiens, 224
Reddition du Fort-Louis aux Autrichiens, 229
Le corps de Condé campe sur les bords de la Muttern, 230
Un mouvement rétrograde des Prussiens force celui des Autrichiens, 237
Le corps de Condé campe à une lieue en avant d'Haguenau, 239
Attaque infructueuse des républicains le 25 nov. 245
Affaire de Berstheim le 2 décembre, 256
Etat des tués et blessés, 265
Traits héroïques, 272
Avantages des Prussiens à Bliescastel, 275
Seconde affaire de Berstheim le 8 décembre, 279
Etat des tués et blessés, 280
Le comte de Wurmser place, par un mouvement rétrograde, ses troupes dans les redoutes en avant d'Haguenau, 287
Lettres du Régent et du comte d'Artois sur l'affaire du 2 décembre, 293
L'armée est en souffrance par le froid et les maladies, 298
L'ennemi force la ligne des redoutes sur la droite des Autrichiens, 300
Retraite générale de l'armée, 310
Le duc de Brunswick rétablit l'ordre parmi les Autrichiens, 315
L'armée repasse le Rhin, 316
Lettre du duc de Brunswick au roi de Prusse, 317

Pages.
Le corps de Condé prend des cantonnemens à Lahr en Brisgaw, 320
Lettre du prince de Condé à son armée, 321
Lettre de l'empereur au prince de Condé. 323

1794.

Le corps prend ses quartiers d'hiver à Rothenbourg, 325
Le comte de Brown remplace le comte de Wurmser, 326
Le prince de Condé va le voir à Heidelberg, 327
Nouvel uniforme du corps de Condé, *ibid.*
Le corps se rend dans les environs de Rastadt, 328
Le duc Albert de Saxe-Teschen prend le commandement de l'armée, 329
L'empereur attendu à l'armée n'y vient pas, *ibid.*
Le duc Albert passe le Rhin et a son quartier-général à Spire, 332
Il le repasse et a son quartier-général à Schwetzingen, 333
Le corps de Condé reçoit de l'empereur deux cent vingt-sept chevaux de remonte, 334
L'auteur de ce journal remplace le baron de Funel dans l'emploi de maréchal-général-des-logis de la cavalerie, 335
Le duc de Berry arrive à l'armée, 336
Le corps campe à Stolhoffen sur les bords du Rhin, 337
Le comte de Brown quitte l'armée, 338
L'évêque d'Arras vient voir le prince de Condé, 340
Le corps prend des cantonnemens dans les environs d'Ettlingen, 341
Le prince de Condé va voir le duc Albert à Schwetzingen, 342
Il y trouve l'archiduc Charles et le prince Ferdinand de Prusse, *ibid.*
Position critique du prince de Condé et de son corps, 343
Il reçoit des secours d'Angleterre, 344
Projet d'un passage du Rhin, 345
Il échoue. 346

Pages.

1795.

Froid excessif, 348
Le quartier-général du prince de Condé est porté d'Ettlingen à Bruchsal, *ibid.*
Et ensuite à Rothenbourg, 351
Arrivée du comte de Driedrichstein au corps de Condé, 352
Il apporte des nouvelles satisfaisantes pour le corps, 353
Le prince de Condé va voir à Grosgerau le maréchal de Clerfayt qui avait succédé au duc Albert, 355
Le corps se rend à Mulheim dans le Brisgaw, *ibid.*
Le corps toujours à la solde de l'empereur reçoit des secours considérables de l'Angleterre, 356
Le corps campe sur les bords du Rhin, 358
M. Wickam, ministre d'Angleterre en Suisse, se rend près du prince de Condé, 359
Le comte Roger de Damas succède au vicomte de Mirabeau, comme chef de la légion de son nom, 360
Mort du roi Louis XVII, 361
Arrivée au quartier-général du colonel Crauffurd, commissaire de S. M. britannique, *ibid.*
Service au camp pour la mort de Louis XVII et proclamation de Louis XVIII, *ibid.*
L'augmentation du corps et son traitement sont fixés par MM. Wickam et Crauffurd, 365
Motifs de la générosité du gouvernement britannique, 368
Nouvelle formation du corps, 369
Tarif de ses appointemens, 366
Lettres de Louis XVIII aux princes, 374
Le comte d'Artois (Monsieur) fait part au prince de Condé de son départ pour l'Angleterre, 378
Il engage le duc de Bourbon à venir le joindre, 379
Départ du duc de Bourbon pour l'Angleterre, 380
Lettre du duc d'Angoulême au duc de Berry, 381
Grande activité pour le recrutement et la formation des nouveaux corps, 384

Pages.

Le comte de Wurmser prend le commandement de l'armée du Haut-Rhin, 385
Les gardes-du-corps du Roi forment un régiment, 386
Le prince de Condé va voir à Fribourg le comte de Wurmser, 387
Messe solennelle au camp à l'occasion de la Saint-Louis, *ibid.*
Le prince de Condé y reçoit plusieurs grands-croix, commandeurs et chevaliers de Saint-Louis, 388
Le comte de Wurmser vient voir le prince de Condé à Mulheim, *ibid.*
Le comte de Wurmser se porte avec vingt-cinq mille hommes vers Manheim, 389
Le comte d'Avaray arrive à Mulheim chargé de commissions du Roi, 390
Le gouvernement britannique réduit le traitement du corps à moitié, 394
Reddition de Manheim au comte de Wurmser, 395
Le prince de Condé reçoit ordre de porter son corps vers Manheim, 398
Il a celui de s'arrêter à Bühl, 400
Négociations du prince de Condé avec le général républicain Pichegru, 401
Elles échouent par la malveillance des Autrichiens, 403
Le corps prend ses quartiers d'hiver à Bühl, 404
Arrivée au corps d'un grand nombre de déserteurs, 405
Armistice, 406
Le comte de Wurmser est fait feld-maréchal, 406
Trêve pendant l'hiver. 407

FIN DE LA TABLE DU TOME I.

ERRATA.

Page 43, ligne 9, *au lieu de* défaut de voyage; *lisez*, défaut de moyens pour voyager.

Page 50, ligne 9, *au lieu de* son orps; *lisez*, son corps.

Page 97, ligne 1re., *au lieu de* à sa marche; *lisez*, à sa majesté.

Page 98, ligne dre. de la note, *au lieu de* M. d'Esternon; *lisez*, M. d'Esterno.

Page 139, ligne 13, *au lieu de* les légions; *lisez*, la légion.

Page 183, ligne 21, *au lieu de* le Geisberg; *lisez*, du Geisberg.

Page 191, ligne 7, *au lieu de* le Geisberg; *lisez*, du Geisberg.

Page 197, ligne 7, *au lieu de* du Rhin du prince; *lisez*, du Rhin au prince.

Page 211, ligne 18, *au lieu de* succès de la terreur; *lisez*, succès, de la terreur.

Page 234, ligne 4, *au lieu de* sur le front et sur l'aile; *lisez*, sur le front, sur l'aile.

Ibid, ligne 5, *au lieu de* gauche ainsi que sur le; *lisez*, gauche, et sur le.

Page 235, ligne 11, *au lieu de* on les vit; *lisez*, on le vit.

Ibid, ligne 12, *au lieu de* nombre de leurs morts; *lisez*, nombre de ses morts.

Page 267, ligne dre. de la note, *au lieu de* M. de Mssay (blessé); *lisez*, M. de Monçay (blessé).

Page 394, ligne 23, *au lieu de* réduire; *lisez*, réduire de.

Idem, ligne dre., *au lieu de* chaque jour le; *lisez*, chaque jour de.